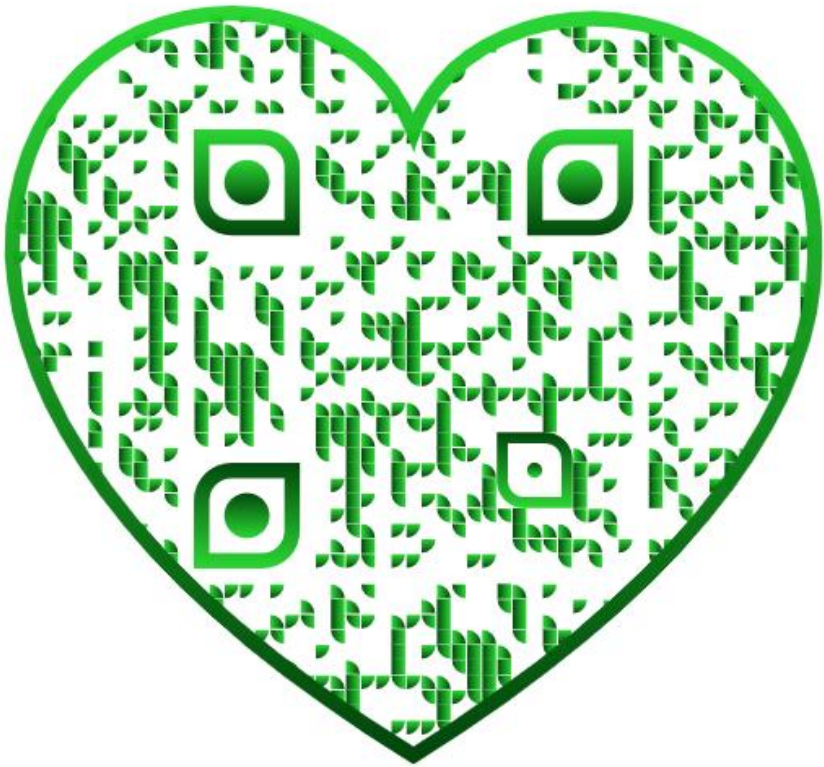
L'affaire Le Guirrec

Les enquêtes d'Edgar Spencer

M.A. Graff



L'affaire Le Guirrec

Les enquêtes d'Edgar Spencer

M.A. Graff

DU MÊME AUTEUR :

Revenant
Dystopia
Mystification
Sang Bleu
Pile ou Face
Le Serpent
Brumaire

Revenant
Dystopia
Mystification
Sang Bleu
Pile ou Face
Le Serpent
Brumaire Le Guirrec

DISPONIBLES SUR
www.editions-ramses6.com
www.fnac.com
www.amazon.fr
www.cultura.com
et dans toute librairie sur commande

« Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque précédé que ce soit, notamment sa rediffusion sous forme numérique ou imprimée, faite sans l'autorisation de l'auteur ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, soumettant son auteur et toutes les personnes responsables aux sanctions pénales et civiles prévues par la loi. Seules sont de plein droit autorisées les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont intégrées ».

©Editions RAMSES VI, 2019
N° ISBN : 978-2-919578-29-0
© Dreamstime pour l'image de couverture

Tous droits réservés

Chapitre 1 – La retraite à Kerdavallec

Satisfait, Edgar détourna la tête de la fenêtre où il venait de regarder le temps après s'être réveillé. Le soleil toujours capricieux faisait son apparition de plus en plus régulièrement en cette fin de printemps… mais la saison d'été n'avait pas encore vraiment commencé, les clients ne seraient pas légion, aujourd'hui. En bon Britannique, la pluie régulière et le temps couvert de la Bretagne ne le dérangeaient pas, au contraire il se sentait presque revenu chez lui. Il se fit griller deux toasts méthodiquement et lança un café bien noir pour se réveiller complètement, en s'attablant dans son coin cuisine. Bien que de dimensions relativement modestes, l'appartement qui surplombait le commerce lui convenait tout à fait. Il avait été refait entièrement à neuf et rutilait. Sans compter que le grenier avait été aménagé en deux chambres d'amis confortables. Et puis, la notion de petitesse était toute relative… habitué toute sa vie à l'exiguïté chronique des appartements en plein cœur de Paris, maintenant qu'il vivait seul dans un petit village côtier de Bretagne, Edgar appréciait son nouvel habitat. Il pouvait bénéficier d'une bibliothèque dans son salon et d'une vaste douche à l'italienne dans une salle de bains qui ne ressemblait pas à un placard à balais. De plus, il disposait enfin d'un espace de stockage suffisant pour ses clubs de golf. Il se regarda dans la glace pour vérifier son apparence, et le miroir lui renvoya l'image d'un bel homme glabre d'une soixantaine d'années aux cheveux gris épais et impeccablement coiffés sur le côté. Une fois prêt, il descendit l'escalier qu'il avait fait recouvrir de moquette épaisse et moelleuse, et ouvrit avec une clé spéciale la porte attenant au magasin.

Une bouffée d'air reconnaissable entre toutes

frappa ses narines. L'odeur du papier neuf bien sûr, sans compter celle de la colle et un impalpable relent de bibliothèque… à chaque fois qu'il pénétrait dans sa librairie le matin, ce vague parfum le remplissait d'aise. Il déverrouilla l'alarme, promena son regard sur les rayons qu'il épousseta minutieusement un à un, puis se rendit dans un coin de la librairie aménagé en espace café afin d'en vérifier la propreté. Les recettes d'hier n'avaient pas été fameuses, et tous ses amis lui avaient prédit une catastrophe à court terme s'il s'obstinait à vouloir devenir libraire dans un simple village du Morbihan, lui un Anglais de pure souche, quand bien même il avait vécu plus de trente ans en France.

Il soupira d'agacement. N'avaient-ils donc pas compris que cette rupture participait à son rétablissement ? Dépressif après le décès de sa femme Dorothy, après un cancer qui l'avait emportée en moins de deux ans, il avait éprouvé le besoin de vivre autre chose, en rompant totalement avec ses habitudes. Il avait bénéficié de conditions très avantageuses car il approchait de sa retraite, et une rupture négociée de son contrat de travail l'avait mis à l'abri du besoin. Même si son épouse adorée trônait encore en photographie près de son lit, avoir vendu son appartement parisien et changé de cadre de vie lui avaient énormément apporté pour ne pas s'appesantir sur le passé.

Après avoir vérifié l'heure, d'un geste décidé, il appuya sur le bouton qui relevait le volet électrique du magasin. En semaine, la librairie n'était fermée que le lundi, ce qui lui permettait de passer souvent toute cette journée au golf voisin près de Vannes, sa passion de toujours. Il regarda autour de lui et grimaça involontairement, en voyant la jeune Vicky

embrasser avec fougue Dylan, son petit ami, sur un banc public de la petite place. Vicky et Dylan étaient aussi Français que lui Anglais, et pourtant il semblait que leurs prénoms avaient migré de l'autre côté de la Manche. La jeune fille l'aperçut et agita la main vigoureusement, tout en tenant son sac à dos de l'autre. Elle s'élança vers la porte de la librairie qu'elle ouvrit à la volée.

- Bonjour, boss, lui dit-elle affectueusement. Comment va ce matin ?

- Ça va, dit-il. Et toi ?

La jeune femme sourit de toutes ses dents en levant le pouce, et son sourire était communicatif. Au départ embauchée comme simple aide de ménage dans l'appartement et la librairie, pour s'occuper du coin café, elle avait gagné ses galons en amenant quelques jeunes du village s'approvisionner en mangas et autres bandes dessinées adulte dont Edgar ne soupçonnait même pas l'existence, et qui n'auraient pas fait fermer l'œil de la nuit au respectable libraire. Peu à peu Edgar lui avait laissé passer des commandes, et gérer le rayon des romans pour adolescents et jeunes adultes. En fait, Edgar lui aurait tout pardonné – ses multiples piercings, son rouge à lèvres noir gothique, ses tatouages et un style vestimentaire déluré – sauf son rire suraigu qui le faisait grimacer à chaque fois.

- Qu'est-ce que nous avons, aujourd'hui ? demanda-t-il.

- Nous attendons le tome 2 du « Royaume des ténèbres » pour le petit Victor, et « Mes mille et un jardins » pour la vieille mère Le Guirrec. Une belle commande, celle-là. Bravo, boss.

- Ah, oui.

Un léger sourire flotta sur les lèvres d'Edgar. Voilà une vente dont il n'était pas peu fier, cette

vieille harpie s'approvisionnait toujours à la minuscule médiathèque du village et le bel ouvrage de jardinage relié cuir dont elle avait fait l'acquisition sur commande l'avant-veille le remplissait de fierté.

- Convertirions-nous finalement le village à la lecture ?

Vicky haussa les épaules.

- J'en doute. Venir ici, pour les gens du village, c'est faire partie du gratin et se donner de l'importance. André Le Foll vous fait une réputation de snob imméritée, mais qui donne du cachet à la librairie, boss.

- Pourquoi cela ? demanda Edgar, curieux.

André Le Foll était le coiffeur du village, et Edgar n'avait pas dû lui parler plus de trois fois en six mois.

- C'est parce qu'il espérait avoir votre clientèle, voilà tout. Il est dépité que vous alliez vous faire couper les cheveux à Vannes.

- Où je me fais coiffer ne regarde que moi, répliqua Edgar d'un ton pincé.

Il se reconnaissait assez susceptible sur le sujet. Allait-on ainsi épier le moindre de ses faits et gestes ?

- Quant à la mère Le Guirrec, ne vous faites pas de bile. Elle a dû toucher sa retraite ou une prime, en tout cas je l'ai vue hier s'offrir une nouvelle robe et un manteau, et demander à Louise Maillant si son fils ne pouvait pas la conduire en ville la semaine prochaine.

- Tiens, en parlant du loup, fit observer Edgar un sourire aux lèvres. Voilà justement Riri, Fifi et Loulou qui traversent la rue.

Au fil des semaines, le petit coin café sympathique de la librairie avait été colonisé par les trois vieilles femmes prénommées Rima,

Philomène et Louise que Edgar surnommait affectueusement Riri, Fifi et Loulou. Il s'agissait des commères les plus redoutables du village breton de Kerdavallec, qui tricotaient à longueur de temps en échangeant les derniers potins. Celles-ci comptaient parmi les meilleures clientes de son fonds de commerce, car elles avaient acheté des magazines et des livres de tricot à de multiples reprises, ainsi que des cadeaux réguliers pour leurs petits-enfants dans la librairie. Rima, respectable employée d'entretien de la mairie pendant toute sa carrière, avait émigré de son Algérie natale au moment de l'indépendance. Elle avait perdu son mari employé communal des années auparavant. Philomène avait quant à elle été fermière toute sa vie avant que l'exploitation ne soit vendue par ses enfants, et complétait sa maigre retraite par quelques travaux d'aiguille, de ci de là. Sa vue étonnamment bonne pour son âge constituait une menace permanente pour tout secret dans le village, même si elle se déplaçait avec une canne. Enfin, Louise avait été simple femme au foyer avant de toucher la pension de réversion et l'assurance vie que son mari avait contractée en sa faveur. Le malheureux avait été renversé en plein village par un camion livrant de l'alcool au bar du village. Depuis, la vieille dame blond platine aux lèvres pincées répétait à qui voulait l'entendre - avec quelque justesse - que l'alcool tuait.

- Bonjour, Mesdames, les salua courtoisement le libraire. Comment allez-vous ?

Avant que Fifi ne puisse embrayer sur une présentation détaillée de son bulletin de santé, Loulou répondit de façon péremptoire, coupant court au badinage habituel.

- Très bien, merci.

Vu la manière dont son nez frémissait d'excitation et la hâte avec laquelle elle s'assit sur sa chaise préférée dans le coin café, Edgar suspecta qu'une nouvelle histoire croustillante allait constituer le menu du jour. Il ne se trompait pas, à peine ses compagnes assises, Loulou prit la parole, l'œil gourmand.

- Eh bien voilà, notre cher maire Arnaud de Chevillé s'est encore absenté et est rentré *très* tard hier soir…

- Comment le savez-vous ? demanda Fifi, dont la mâchoire tomba devant cette nouvelle inattendue.

- J'ai promené Milko ce matin, et sa voiture était garée à l'extérieur de sa maison, encore couverte de pluie. Or il n'a commencé à pleuvoir qu'après minuit.

L'une de ces vieilles femmes dormait-elle jamais ? se demanda fugitivement Edgar.

- Voyons, ce n'est rien que de naturel, se permit-il d'intervenir avec placidité. Le chantier à venir du prochain centre commercial à côté du village lui prend énormément de temps, puisqu'il s'agit du territoire de la commune. Il y aura sans doute eu une réunion tardive.

Les trois têtes blanche, blond platine et brun-roux vif se tournèrent simultanément l'une vers l'autre.

- Certainement, ricana Loulou, incrédule. Son agenda doit déborder de rendez-vous. Plus de temps disponible…

- Car le temps disponible est certainement mis à profit, insinua Fifi en reniflant avec mépris, tout en passant la main dans ses cheveux de neige.

Après un regard de commisération devant la candeur du pauvre libraire, Riri tapota du doigt son menton.

- Toutefois, il faut avouer… Je ne sais pas si…

Sa phrase inachevée provoqua des regards en coin et signes d'assentiment discrets de la part des deux autres vieilles femmes. Edgar, qui commençait à être au fait du langage par signes de ses trois meilleures clientes, comprit que l'infidélité suspectée du maire du village n'avait encore pu être définitivement établie par aucune des trois inquisitrices en chef, à leur grand regret. Il s'en réjouit car il aimait bien le maire, un homme sympathique dont l'épouse réputée tyrannique suffisait à justifier ses absences répétées sans qu'il y eût besoin d'autre explication aux yeux d'Edgar. L'aide que Monsieur de Chevillé lui avait apportée au moment de l'installation de son fonds de commerce et de la rénovation du bâtiment lui assurait sa reconnaissance. Il lui avait même promis de l'aider à organiser un festival du livre sur les plages avoisinantes et à l'école de voile lors de la prochaine saison d'été.

- Voulez-vous une tasse de thé ? intervint Vicky.

Attirées par le fait qu'Edgar était un Britannique - mais déçues par son absence d'accent – les trois vieilles femmes sacrifiaient au rite du thé dans la librairie. Elles acquiescèrent, puis sur un signe discret de l'une d'entre elles, un accord tacite décida de changer provisoirement le sujet de la conversation.

- Avez-vous entendu parler de la fille Guillou ? questionna Fifi. Elle en fait voir de toutes les couleurs à sa mère depuis la mort de son père. Hier dans la journée, je l'ai vue rabrouer la pauvre femme à la sortie de l'épicerie du village. Une vraie honte.

- Elle l'aura trop gâtée, prononça sentencieusement Loulou, désapprobatrice.

Je le lui ai dit moi-même bien des fois, mais sans aucun effet. Elle se laisse mener par le bout du nez par cette gosse odieuse. Karine ne prend même plus le car pour aller au lycée, m'a-t-on dit.

Edgar pensa à part lui qu'il aurait certainement agi de même et aurait ignoré n'importe quel conseil en provenance de Loulou, si juste fût-il, tant les manières dictatoriales de cette vieille femme pouvaient le hérisser. Sans qu'il la connût, la mère de la jeune lycéenne lui parut tout de suite sympathique.

- Et que dire de la mère Le Guirrec ? avança Fifi, soudain circonspecte. Je me demande s'il n'y aurait pas anguille sous roche… Il y a quelques jours, elle m'a demandé de lui préparer des ourlets de nouveaux vêtements. *Elle*, de nouveaux vêtements !

- J'ai entendu dire qu'elle aurait gagné de l'argent au loto ? intervint Riri, l'œil brillant. Elle y joue chaque semaine, je la vois passer devant ma fenêtre.

- C'est certainement une des explications possibles. En tout cas, elle dépense beaucoup plus qu'auparavant. Ces dernières semaines, elle a même semblé jeter l'argent par les fenêtres.

- Oh !

Les trois vieilles femmes échangèrent un regard dégoûté.

- Quelle cachottière, persifla Loulou.

- Elle pourrait faire tant de bien autour d'elle, renchérit Riri.

- C'est de l'égoïsme, asséna Fifi en guise de conclusion.

Edgar se contint, pourtant bien près de faire remarquer que les gains de jeu de la mère Le Guirrec lui appartenaient, et qu'elle n'avait de comptes à rendre à personne sur leur octroi ou

leur usage. Il semblait qu'une occasion chanceuse constitue en soi un motif de jalousie. Hochant tristement la tête sur la méchanceté inhérente à la nature humaine, il vint vers la porte et lança à Vicky, qui amenait leurs thés aux trois vieilles femmes.

- Peux-tu tenir le magasin un moment ? Je vais faire un tour.

- Bien sûr, acquiesça-t-elle aussitôt.

La bouffée d'air frais et iodé qui accueillit Edgar sur le pas de la porte lui fit du bien. Il s'avança sur la petite place ombragée par quelques arbres et fit quelques pas. En cette fin de printemps très doux, il pouvait sortir vêtu d'un seul polo, ce qui ragaillardissait grandement le moral. Les beaux jours seraient bientôt là, et avec eux des parties de golf, les touristes aux poches pleines et des promenades au grand air… Il arpenta la rue principale du bourg, où quelques petits commerces de bouche et l'unique coiffeur voisinaient avec des habitations assez typiques… Voilà la tranquillité qu'il était venu chercher depuis la capitale… Ce fut précisément au moment où il se faisait cette réflexion qu'il remarqua Dylan qui se précipitait au pas de course vers la librairie, l'air affairé. Il aimait bien ce colosse bovin à l'expression sympathique.

- Hé, Dylan ! l'interpela-t-il. Tu veux voir Vicky ?

Celui-ci parut soulagé de voir Edgar. Il l'aborda aussitôt.

- Pouvez-vous lui dire que je pourrai déjeuner avec elle d'un sandwich à la supérette de Madame Miron ? Je ne serai pas long, et viendrai la chercher tout à l'heure.

- Bien sûr, répondit Edgar, surpris. Je passe le message sans problème.

En tant qu'ambulancier et infirmier attaché à l'hôpital le plus proche, il arrivait à Dylan de

venir dans le village à l'occasion de soins à des malades invalides, mais il prévenait toujours à l'avance sa petite amie afin qu'ils puissent en profiter.

- Il y a eu un accident ? ne put s'empêcher de demander Edgar.

Dylan jeta un coup d'œil derrière son épaule, comme un enfant pris en faute.

- Plus ou moins. Enfin… je crois que Malo Kerven s'en occupe, mais il a aussi appelé les flics à Vannes, et ils ne sont pas encore arrivés. Et le temps qu'ils fassent les constatations et tout le bazar… bref, ça risque d'être long.

- De quoi parles-tu ? demanda Edgar, surpris. Pourquoi Malo a-t-il fait appel à la police ?

Malo Kerven était l'agent de police municipale, un gaillard autoritaire qui gérait surtout les chiens agressifs, les touristes imprudents et les rixes après boire qui se produisaient parfois au bar « le Stanley » du coin.

- Eh bien… se tortilla Dylan, gêné.

Cela avait quelque chose de comique de voir un géant comme lui rouge comme une tomate et se tourner les mains convulsivement. Il dépassait Edgar, pourtant assez grand, d'une tête et demie.

- Vous garderez le secret, n'est-ce pas ? De toute façon, cela finira par se savoir. C'est la mère Le Guirrec… quand Malo est passé devant sa maison, cela hurlait à la mort, là-dedans. Il a frappé et sonné à plusieurs reprises, mais personne ne répondait. Les volets n'étaient pas mis, il a regardé par la fenêtre et ce qu'il a vu lui a fait un sacré choc… La pauvre vieille s'était pendue dans son salon. Heureusement, ce n'était pas verrouillé dans la cuisine à l'arrière. Il a libéré le chien qui y était enfermé et hurlait

toujours, puis il a appelé tout de suite l'hôpital et la police, et mon ambulance est arrivée avant les gendarmes, donc j'attends qu'ils aient terminé. Voilà tout ce que je sais. A mon arrivée, j'ai nourri et abreuvé le pauvre clebs, qui n'avait certainement rien eu depuis hier soir, mais je ne peux pas ramener le corps à la morgue de l'hôpital tout de suite.

La mère Le Guirrec s'était *suicidée* ? Edgar en restait bouche bée de stupéfaction. Il revit en pensée la sexagénaire autoritaire passionnée de jardins et d'ornithologie, qui s'était présentée à la librairie deux jours plus tôt et avait tenu à lui étaler sa science des bouturages et repiquages avant de passer commande du plus bel ouvrage de jardinage disponible sur son catalogue. *Elle,* se pendre ? La question s'échappa de ses lèvres avant qu'il prenne conscience de ce qu'il disait.

- Mais… c'est bien un suicide ?

Chapitre 2 - Le crime

Bientôt la nouvelle de la mort de la mère Le Guirrec s'était répandue dans tout le village. Les gens oscillaient entre le choc, le chagrin et le ravissement inavouable que procure l'arrivée de toute catastrophe à son voisin. Chaque personne que rencontrait Edgar au comptoir de la petite librairie possédait une nouvelle théorie sur la raison qui aurait poussé la vieille femme à mettre fin à ses jours. A la fin de la semaine, le pauvre libraire n'en pouvait plus. Il semblerait qu'alcoolique, surendettée, droguée par une kyrielle de médicaments, boulimique, minée par la solitude et rongée par les soucis incessants relatifs à son bon à rien de neveu établi à Vannes, elle avait décidé d'en finir.

Si tout ce qui se disait était vrai, Edgar se demandait par quel miracle la mère Le Guirrec ne s'était pas pendue beaucoup plus tôt.

A sa connaissance, la malheureuse lui avait toujours fait l'effet d'une femme assez sûre d'elle-même, à la soixantaine bien entamée, qui avait pris sa retraite quelques temps plus tôt d'un petit poste de fonctionnaire dans la ville voisine de Vannes, où habitait toujours ce neveu dont elle parlait souvent mais qu'elle ne voyait que rarement. Elle possédait un moral d'acier du moins en apparence, faisait de longues promenades au bord de la mer et dans la campagne, s'intéressait aux oiseaux et aux fleurs, et travaillait tous les jours dans son petit jardin ornemental à l'arrière de sa maison. Elle aimait aussi les animaux, en particulier son chien Féroce, qu'elle emmenait partout avec elle. Bref, une femme sans histoire, selon l'échelle de valeurs d'Edgar. Dans un village anglais, on rencontrait chaque jour des dizaines de mère Le Guirrec.

- On est dans les nuages, boss ? demanda

affectueusement une voix proche de lui.

Edgar sursauta. Il ne s'était pas rendu compte qu'il bayait aux corneilles depuis un moment, accoudé à son comptoir, et Vicky venait de le ramener sur terre. Il baissa les yeux, et sut aussitôt ce qui avait déclenché sa rêverie. Un beau volume en cuir enrubanné de son emballage transparent venait d'arriver. Il s'agissait du fameux ouvrage de jardinage que la mère Le Guirrec avait commandé – et payé – avant son décès. Edgar ignorait la procédure à suivre, et tout en réfléchissant, assez ennuyé, s'était allé à se rappeler la dernière conversation qu'il avait eue avec sa cliente. Qu'avait-elle dit, déjà ?

- On est déjà fin avril… mes rosiers sont taillés depuis cet hiver, engraissés et débarrassés des parasites, j'attends une belle floraison cet été, mais je dois penser dès maintenant à mes jardinières sur l'avant de la maison. Elles sont dans la buanderie depuis l'hiver, et je voudrais des fleurs aux couleurs vives…

Le pauvre Edgar avait marmonné quelques paroles indistinctes, ne connaissant absolument rien aux jardins ou aux fleurs et s'en fichant comme de l'an quarante. Malheureusement, il était tombé sur une passionnée qui l'avait assommé de conseils de sarclage, binage et de son projet de plantation d'une petite surface de gazon anglais prévue pour la fin du mois à l'arrière de sa maison – comme s'il y connaissait quelque chose. Il semblait que sa qualité britannique faisait obligatoirement de lui un jardinier passionné, or il était incapable de faire même pousser des radis. Tout à coup, Edgar s'arrêta net de rêver. C'était *cela* qui le turlupinait. Toute cette conversation n'indiquait en rien une personne qui allait se suicider ou déprimée, certainement pas. En fait, elle ne lui

avait parlé que des mois qui allaient suivre sur son activité de jardinage, sur la prochaine visite au vétérinaire de Féroce, et de bien d'autres choses. En un mot, cette vieille femme débordait de projets d'avenir.

- Dis-moi, Vicky… Tu la trouvais déprimée, toi, la mère Le Guirrec ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

- Alors, c'est cela qui vous tracasse ?

Vicky réfléchit posément tout en finissant son travail. Elle terminait d'essuyer les tasses du coin café.

- Eh bien, pour ne rien vous cacher, non, pas vraiment, dit-elle enfin. J'aurais même dit que c'était la dernière personne à vouloir se suicider, elle avait toujours tellement de projets et d'envies en cours…

- Ce n'est pas très féminin, comme moyen de suicide, de se pendre ainsi ?

- Cela s'est déjà produit parmi des agriculteurs du coin. C'est vrai que d'habitude, les femmes préfèrent se bourrer de médicaments. D'un autre côté, avec la pendaison, on ne peut pas se rater. Et puis, les gens ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent, n'est-ce pas ?

- Oui, je vois ce que tu veux dire, les gens dépressifs ou suicidaires essayent souvent de cacher leurs problèmes, mais elle… enfin, elle ne semblait pas du tout jouer la comédie. Elle a toujours paru tellement satisfaite d'elle-même… je dirais même que dernièrement, elle semblait plutôt nager dans le bonheur, non ?

Vicky fronça les sourcils.

- Oui, ça c'est vrai, reconnut-elle lentement. Je m'étais même déjà fait la remarque intérieurement avant que Riri, Fifi et Loulou ne le mentionnent ici. Je la croisais parfois,

elle me semblait… comment dire ?

Triomphante. Voilà, c'est le mot. Elle cachait ses gains au Loto sans doute, mais cela se devinait dans son attitude.

- Oui. Et c'est cela qui me gêne. Gagner au Loto et vouloir refaire son jardin pour l'été prochain, ce ne sont pas des motifs de suicide, non ?

- Elle a dû laisser une lettre, observa Vicky avec bon sens, en haussant les épaules. La police en sait certainement plus que nous.

Grommelant, Edgar admit le bien-fondé de cette remarque. Pourtant, il revint à la charge.

- Je m'étonne qu'elle ait laissé Féroce sans manger ni boire toute la nuit. Elle l'adorait, ce clebs.

Vicky haussa les épaules.

- Allez voir la police, patron. Elle vous en dira certainement plus, et vous arrêterez de vous tourmenter pour rien.

- Et sous quel prétexte un simple mortel comme moi peut-il demander des renseignements à la police ?

Vicky posa un index au vernis noir et bleu sur la couverture du bel ouvrage.

- Voilà votre prétexte. Elle l'avait payé comptant, non ? Vous demandez simplement à la police ce que vous devez en faire maintenant, et si vous pouvez le faire déposer avec ses affaires dans sa maison.

Edgar la regarda, bouche bée devant la justesse du raisonnement, puis attrapa son blouson léger, mit l'ouvrage sous le bras et sortit comme une flèche.

******

Dans le petit bureau de la mairie, Malo Kerven, le policier municipal, était assis en face

d'Edgar et le regardait avec une bienveillance teintée de condescendance. Celui-ci, bien que nerveux, essayait de cacher sa gêne.

- C'est très gentil à vous de venir nous voir, monsieur Spencer.

Edgar espérait à part lui que la réputation d'excentricité des Anglais allait excuser sa démarche, qui pouvait sembler incongrue aux yeux du policier.

- Donc, la décédée ayant commandé ce livre et l'ayant acquitté avant de… bref, avant, j'ai pensé devoir venir vous voir, car je ne sais que faire de cet ouvrage depuis que je l'ai reçu.

- Et vous avez bien fait. Les formalités sont toujours en cours, mais je me ferai un plaisir de le déposer parmi les affaires de la défunte.

Edgar hésita quelques instants, puis se lança.

- C'est terrible, cette histoire.

- Je ne vous le fais pas dire.

- Je veux dire, très inattendu. Cette femme avait discuté avec moi lors de sa commande, et elle ne me semblait pas mélancolique ou dépressive.

- Croyez-moi, c'est souvent ainsi, fit le policier d'un ton docte, en hochant la tête.

Un bref instant, Edgar se demanda si les suicides n'étaient pas légion dans les environs, pour que le policier municipal fasse ainsi autorité en la matière.

- En tout état de cause, je suppose naturellement que vous en savez plus que nous. D'habitude, les gens laissent une sorte d'explication à leur geste par une note ou une lettre, non ?

- Ici, cela n'a pas été le cas, affirma le policier, l'air complètement indifférent. Bien triste, cette tragédie. Nous ne saurons sans doute jamais le fin mot de l'histoire.

Il jeta un coup d'œil à l'ouvrage toujours emballé.

- Pauvre vieille. C'est un très beau livre en tout cas, dommage qu'elle n'ait pas eu l'occasion de le lire.

- Justement…

Edgar hésita un instant, ne sachant trop comment aborder le sujet.

- Elle l'avait payé comptant, et il semblait qu'elle avait fait quelques emplettes dans le village… les gens se demandaient si elle n'avait pas gagné au Loto, elle était une fervente adepte de la loterie.

- Oh non, répliqua le policier avec un sourire. Elle n'avait rien gagné à la loterie, ça je peux vous l'assurer.

- Mais comment pouvez-vous le savoir ?

- Lorsque nous avons fouillé la maison pour trouver une explication à son geste, nous sommes tombés sur de vieilles grilles de loto, toutes datées de semaine en semaine et depuis des années. Il y en avait toute une pile. Eh bien, figurez-vous qu'elle jouait toujours les mêmes numéros, sans varier d'un iota. J'ai eu la curiosité de demander au buraliste, et cette série n'est jamais sortie comme combinaison gagnante.

- Ah bon ? Mais elle semblait avoir pas mal d'argent, ces derniers temps.

- Elle l'aura obtenu ailleurs, fit Malo en haussant les épaules. Les vieilles femmes sont souvent radines.

Edgar comprit que le policier ne s'intéressait ni à la mort de la vieille mère Le Guirrec, ni aux motivations de son suicide. Il avait dû en voir plus d'un au cours de sa carrière, et pour lui les gens d'un certain âge mettaient parfois fin à leurs jours sans motivation valable, voilà tout.

- Voulez-vous que je me charge d'aller

déposer directement le livre ? demanda Edgar.

- Sa maison est fermée à clé, mais nous pouvons y aller ensemble, si vous le souhaitez. Je dois m'y rendre de ce pas pour vérifier que tous les jeux de clés sont en ma possession. Il faudra que je les remette à l'héritier, son neveu.

- Bien volontiers.

Quelques instants plus tard, les deux hommes ouvraient la petite barrière en bois pimpante qui menait à la maisonnette. Le policier se permit d'ouvrir la boîte aux lettres qui débordait de prospectus divers et de courrier, et une fois entrés dans le minuscule salon à l'odeur de renfermé, déposa le tout sur la petite table. La lumière grêle éclairait la petite pièce banale, et Edgar n'avait pas assez d'yeux pour détailler tout ce qu'il voyait, mais rien ne lui parut suspect. Aucun objet n'avait de valeur spéciale.

- Il n'y a pas de choses précieuses que vous devriez emmener avec vous ? demanda-t-il.

Le policier haussa les épaules.

- Oh non, seulement du bric-à-brac de vieilleries… elle n'avait pas beaucoup de moyens, vous savez. A peine quelques dizaines d'euros dans son portefeuille, et quelques milliers d'euros à la banque sur un petit compte d'épargne, d'après ses relevés. En fait, son patrimoine était essentiellement constitué de cette petite maison, dont les plages ne sont pas si loin, et dans laquelle elle avait investi pratiquement toutes ses économies à sa retraite. Le neveu n'aura pas grand-chose à se mettre sous la dent, à part un petit pied-à-terre de vacances s'il le souhaite.

- Vous me permettez de regarder par sécurité ? insista Edgar. Parfois on découvre

des trésors insoupçonnés dans les demeures des vieilles personnes.

- Si vous voulez, répliqua Malo, indifférent.

Après une rapide inspection, Edgar dut se rendre à l'évidence : tout le mobilier et les possessions de la mère Le Guirrec étaient quelconques, et au contraire de beaucoup de vieillards, l'intérieur de la vieille femme était plutôt dénudé, aussi n'y avait-il pas grand-chose à inspecter. Tout à coup Edgar se rappela que sa propre grand-mère, une avare chronique, avait pris l'habitude de dissimuler ses économies sous une latte du plancher. Il se permit de donner de petits coups de talons discrets sur le sol, sans résultat. De toute manière, où cacher quelque chose là-dedans ? se demanda-t-il, désabusé. Il plaça le bel ouvrage sur une pile de livres traitant du jardinage, et soupira, déçu.

Lorsqu'il revint à sa librairie, il fut immédiatement harponné par Vicky qui lui demanda, l'œil avide.

- Alors ? Quelque chose de louche ?

- Rien, reconnut-il, dépité. Je finis par croire qu'elle a bel et bien mis fin à ses jours, et ne nous ne saurons sans doute jamais pourquoi.

Vicky secoua sa longue chevelure brune un peu à la manière d'un cheval, et darda un œil de braise cerclé de khôl sur son patron.

- J'ai réfléchi depuis notre dernière conversation, boss. Bien sûr, je reconnais qu'un meurtre casserait un peu la fichue routine de ce bled… mais c'est si peu vraisemblable que je n'y ai pas cru, tout d'abord.

- J'ai dû me monter la tête, voilà tout, fit Edgar, lugubre.

- Mais je n'en suis plus si sûre, à présent. Vous voyez, boss, vous avez un regard extérieur parce que vous n'êtes pas ici depuis

longtemps. Vous avez peut-être vu ce que tout le monde a omis de voir… nous sommes tellement encroûtés ici que personne ne supposerait sérieusement que ce décès n'est pas naturel. Or je crois que le champ des suspects est vaste, très vaste.

- Que veux-tu dire ?

- Une vieille femme qui fait des dépenses somptuaires pendant quelques temps… musa Vicky, le poing sous le menton. Il n'y a pas de traces d'effraction chez elle, mais l'entrée du jardin qui donne sur les champs n'est pas fermée de l'intérieur. Ce qui semblerait dire que quelqu'un est venu chez elle... en y réfléchissant, qu'on la découvre morte un beau matin sans aucune raison valable de se buter, en laissant son damné clebs derrière elle et sans une lettre d'adieu, avec beaucoup d'argent dans les jours qui ont précédé sa mort, cela ne vous dit rien ?

Edgar demeura stupéfait.

- Tu veux dire que… qu'elle aurait fait chanter quelqu'un ?

Chapitre 3 – Problème

Quelques jours plus tard, Edgar assistait à une rencontre du conseil municipal qui promettait d'être agitée. A preuve, les ragots du village avaient presque déjà oublié le trépas de la pauvre mère Le Guirrec. Le maire du village, un homme grisonnant d'entre deux âges, était du type effacé derrière ses lunettes à fine monture. Toujours vêtu d'un sempiternel costume gris, il arbitrait les débats plus qu'il ne les dirigeait, lorsqu'il arrivait à se faire entendre. On soupçonnait que la feuille de son discours et des diverses notes qu'il amenait en séance provenait directement de sa redoutable épouse. Celle-ci, une blonde sophistiquée, menait les affaires de son mari d'une main de fer.

Edgar s'installa dans la salle municipale et constata que quelques chaises étaient déjà occupées par des commerçants locaux, en particulier les commerces de bord de plage. Certains brandissaient déjà leur stylo comme une dague, et Edgar suspecta que les débats, axés autour de la construction de ce centre commercial à proximité, allaient rencontrer quelques difficultés.

Les conseillers municipaux entrèrent et saluèrent les participants à la réunion. Il avait été décidé de rendre celle-ci publique afin de faciliter les débats et permettre aux commerces existants d'exprimer leurs craintes légitimes. Malo Kerven, l'agent de police municipale, se tenait près de la porte l'air autoritaire, pour calmer les éventuelles prises de bec trop virulentes. Riri, Fifi et Loulou, qui assistaient systématiquement à tous les évènements du village, firent un signe amical à Edgar de leurs chaises respectives.

Le maire fit son entrée, flanqué d'un homme en costume style jeune cadre dynamique, qu'il présenta à l'assemblée dans un silence hostile

comme Hugues Briard, le représentant du promoteur immobilier chargé de l'opération.

- Bonjour à toute l'assemblée ! dit le maire d'une voix inhabituellement claironnante. Comme vous le savez, le représentant de l'OGEC monsieur Briard ici présent tient à vous présenter lui-même l'opération qui va donner un coup de souffle à notre village et au littoral entier.

Une main s'éleva aussitôt dans l'assistance et Simon Le Tallec, gérant d'une boutique d'articles de plage en bord de mer, s'écria aigrement.

- Monsieur de Chevillé, qui va empocher la taxe professionnelle ? Dites que c'est une chance pour vous, mais non pour nous ! Notre chiffre d'affaires va dégringoler avec ces nouveaux commerces !

- Monsieur Le Tallec, vous n'êtes pas concerné. Il est fort peu probable que les vacanciers iront s'approvisionner en pelles et seaux de plage à des kilomètres ! se récria le maire.

- Mais pour ce qui est des courses des deux campings situés sur la commune, je n'ai plus qu'à mettre la clé sous la porte ! grinça France Miron, la tenancière de la petite supérette du bourg. Il y aura certainement une enseigne de grande surface dans le centre commercial, ne me dites pas le contraire ! Je vous rappelle que je fais soixante-dix pour cent – oui, vous entendez tous bien, soixante-dix pour cent ! de mon chiffre d'affaires annuel sur les mois de juillet et août !

- Cette relation de cause à effet est complétement fausse ! se récria le maire. Les vacanciers vont déjà en grande partie faire leurs courses à l'hypermarché situé un peu plus loin à une vingtaine de kilomètres !

C'est plutôt eux qui devraient s'inquiéter !

Bien au contraire, nous prévoyons que la fréquentation des campings va augmenter – et les courses de proximité seront toujours faites chez vous, madame Miron.

Celle-ci grommela, nullement convaincue, mais ne poursuivit pas.

- Et au plan écologique ? lança un des participants. Cela va dénaturer le paysage. Je ne comprends pas cette mode de construire toujours sur de la lande qui est si belle ! Sans compter que le bosquet aux Fées va être détruit !

Le bosquet aux Fées se situait à quelque distance du village et tranchait sur la lande environnante – il s'agissait d'un espace d'arbres foisonnant, certains séculaires, comme une minuscule forêt. Traditionnellement, les histoires du village le liaient à des cérémonies druidiques et aux anciens Celtes. Malheureusement aucun tumulus, menhir ou dolmen ne garantissait l'authenticité de ces histoires. Une campagne de fouilles organisée quelques années auparavant par des archéologues amateurs n'avait rien donné.

- Le bosquet aux Fées va effectivement disparaître, mais c'est le prix à payer pour que le progrès arrive jusqu'à nous ! s'écria le maire. Ce centre va amener des emplois et de la taxe professionnelle, qui nous permettra de ne pas augmenter vos impôts locaux pendant longtemps !

Les commerçants échangèrent quelques regards. On sentait que les mots magiques de « baisse d'impôts » ou en tout cas l'assurance que ceux-ci n'augmenteraient pas, avaient touché une corde sensible.

- Nous nous engageons à embaucher plusieurs jeunes de la région, appuya Hugues

Briard, venant renforcer les paroles du maire.

Certains participants à l'assemblée commencèrent alors à regarder les commerçants d'un œil méfiant, et une femme à l'air fatigué s'écria à leur adresse :

- Vous devriez avoir honte ! Les jeunes d'ici doivent partir à Vannes ou à Rennes pour trouver un emploi, et quand on en propose près de chez nous, vous n'en voulez pas au nom de vos petites histoires d'argent et de vos intérêts égoïstes !

- Vous voulez tuer le commerce local, c'est cela ? demanda France Miron d'un ton aigre.

Deux hommes se levèrent derrière la femme qui avait parlé, et Malo Kerven dut intervenir pour calmer la situation. La réunion prit fin quelques temps après, mais Edgar suspecta aux mines satisfaites du promoteur et du maire, qu'ils estimaient avoir déjà gagné des partisans sur l'implantation du centre. Cette impression fut confirmée lorsqu'il rencontra le maire à la sortie de la réunion.

- Eh bien, cela s'est mieux passé que je ne l'aurais espéré ! reconnut-il de bonne grâce. Si les gens du village commencent à percevoir les bienfaits que ce centre et ces commerces leur apporteront, alors j'aurai réussi mon mandat !

- Voyons, cela ne sera pas votre seule réussite, remarqua Edgar avec un sourire.

- Détrompez-vous ! Vous ne sauriez imaginer les tracasseries administratives auxquelles j'ai dû faire face pendant des années au niveau départemental, régional, des plans d'urbanisme, la préservation du littoral et j'en passe… l'obtention du permis de construire a été un véritable parcours du combattant, il semblait que toutes les administrations avaient leur mot à dire ! Sans

compter dégager les terrains de toute servitude, et faire sans cesse des repérages, au bosquet aux Fées comme sur tous les autre terrains prévus… ils appartenaient à la mairie. Maintenant heureusement, tout cela est vendu et ce sera les tractopelles qui vont parler ! Moderniser un peu le coin ne sera pas un mal !

Il s'épongea le front.

- Mais je parle et vous ennuie avec mes histoires… Comment va votre commerce depuis l'installation, monsieur Spencer ?

- Pas trop mal, répondit Edgar, prudent. Pour l'instant, les commandes scolaires des écoles à proximité constituent la majeure partie de mon chiffre d'affaires. Je me suis rendu compte qu'elles préféraient un interlocuteur local pour les manuels d'école… et les parents aussi.

Malgré ces grosses commandes et les démarchages des établissements scolaires des environs, ainsi que les commandes de la médiathèque locale, une fois le salaire de Vicky pris en compte, il ne lui restait en fait pas grand-chose. Mais bénéficiant d'autres sources de revenus, il était loin de se plaindre.

- Tant mieux. Vous connaissez ma femme ?

intervint Monsieur de Chevillé.

Une belle et grande femme aux cheveux d'or coupés à la Jeanne d'Arc s'avança et serra la main de Edgar d'une poigne énergique. Bénédicte de Chevillé représentait le dynamisme et la force vitale incarnées aux yeux du libraire, qui craignait toutefois un peu sa force brute de caractère. Les habitants du village ne l'appréciaient guère, la jugeant trop envahissante et autoritaire envers son mari aussi bien qu'envers le commun des mortels, mais tous la redoutaient universellement d'une crainte quasi

sacrée. Edgar ne l'avait rencontrée que deux fois, et même si son franc-parler acéré l'avait déjà désarçonné, elle faisait plaisir à voir au milieu de ce village endormi. Tous s'accordaient sur le fait qu'elle ne ménageait pas ses efforts pour faire vivre la commune.

- Ah, monsieur Spencer ! Quel plaisir de vous voir !

Edgar la vit couler un regard discret vers son mari qui s'était éloigné pour parler à d'autres participants de la réunion, puis planter son regard dans le sien. Ses yeux d'un bleu cru de myosotis de transpercèrent.

- Puis-je vous parler quelques instants ?

- Mais bien sûr, répliqua-t-il, surpris.

- Je sais que vous avez parlé à Malo Kerven, l'agent de police municipal, au sujet du décès de la mère Le Guirrec. Elle avait commandé un livre chez vous peu de temps auparavant, n'est-ce pas ?

- C'est exact.

- Et elle vous avait semblé déprimée ? Anxieuse ?

- Non, pas du tout. J'ai même été très surpris d'apprendre sa triste fin, et sans laisser de note d'adieu.

- Je vois. Si je comprends bien, tout ceci vous paraît bizarre.

- Eh bien… heu… peut-être est-ce dû à ma qualité d'étranger ici, mais cela me semblait assez surprenant. Pas à vous ?

- Ne perdons pas notre temps en parlotes inutiles, monsieur Spencer. Que soupçonnez-vous, au juste ? Que sa mort n'était pas naturelle ?

Edgar cilla devant la question brutale.

- Comment ? balbutia-t-il.

- Vous m'avez très bien entendue, répliqua-t-elle péremptoire. Et à mon avis, vous avez

raison. Quelque chose cloche là-dedans depuis le début, je le sens.

Ses yeux se rétrécirent.

- J'ai vu cette femme deux ou trois fois, et franchement eh bien… je n'aurais jamais soupçonné qu'elle mettrait un jour fin à sa vie. C'était à mon sens le genre d'intelligence moyenne qui ne va jamais au-delà des apparences et des lieux communs. Elle n'avait aucune imagination, et ne se serait jamais donnée en spectacle, fût-ce dans la mort. C'est pourquoi son suicide m'a semblé tout de suite étrange. Je sais comment ce village fonctionne, vous savez, et j'y connais les gens.

Elle plissa le front.

- Allons droit au but, et jouez franc jeu, dit-elle sans ambages. Qu'est-ce que vous avez remarqué ?

Edgar hésita.

- C'est-à-dire que… je ne voudrais pas alimenter de rumeurs.

- Ne soyez pas stupide, coupa-t-elle. Nous n'avons pas beaucoup de temps pour notre aparté. Je sais garder un secret, et mon mari lui-même n'en saura rien. Je ne veux pas l'inquiéter.

- Il faudrait pourtant le mettre au courant, objecta Edgar.

- Non. Il a déjà suffisamment à faire avec la commune, et le ce chantier qui lui a pris énormément de temps. Je gère déjà tout pour lui pour le soulager : l'intendance, nos finances personnelles et les affaires courantes de la mairie.

Après une dernière hésitation, Edgar se lança et lui raconta les récentes dépenses de la mère Le Guirrec, les grilles de loto perdantes retrouvées chez elle, le chien enfermé et sa commande d'un

bel ouvrage de jardinage deux jours avant sa mort. Bénédicte de Chevillé l'écouta avec attention, sans l'interrompre une seule fois.

- Je vois, dit-elle enfin posément.

Après quelques secondes de silence, Edgar lui demanda.

- Alors ? Qu'en pensez-vous ?

- Nous partageons la même opinion, dit-elle simplement. Vous, parce que vous êtes étranger, et moi, parce que je sais ce dont la nature humaine est capable, en particulier dans ce village. Elle a bien été assassinée. Mais par qui et pour quelle raison, cela je l'ignore encore.

A cet instant, son mari les rejoignit.

- Tu viens, chérie ? Il nous reste à aller voir Hugues avant qu'il ne retourne au chantier.

- J'arrive, dit-elle. Eh bien, monsieur Spencer, continuez et je vous souhaite bonne chance dans vos recherches.

- Ne pensez-vous pas que c'est peine perdue de les poursuivre ? demanda Edgar avec circonspection.

- Non, et vous non plus d'ailleurs, coupa-t-elle, péremptoire. Tenez-moi informée de vos progrès, je vous prie.

Edgar faillit lui demander en quoi le sort de la vieille Madame Le Guirrec pouvait particulièrement l'affecter, mais elle s'était déjà éloignée au bras de son mari. Perplexe, il rejoignit la librairie où Vicky trônait comme une reine derrière la caisse.

- Alors, boss ? Combien de morts ? demanda-t-elle en riant.

- Cela s'est plutôt bien passé, répliqua-t-il, absent.

- Tant mieux, dit-elle. Dylan et moi pensons tous les deux que ce centre va un peu décoincer ce trou perdu. A l'heure actuelle, il

faut faire vingt bornes pour trouver le moindre truc décent. Ou alors les commander par correspondance, mais le postier est un des informateurs préférés de Fifi, Riri et Loulou. Si on se commande de nouveaux sous-vêtements, tout le village est au courant, merci bien.

- C'est juste, opina le libraire toujours perdu dans ses pensées.

Cette fois Vicky le regarda plus attentivement.

- Qu'est-ce qui se passe, boss ? Une librairie est prévue dans le nouveau centre ?

- Non… c'est la femme du maire qui m'a abordé à la fin de la réunion.

- Eh bien ? Elle vous a fait des avances ? Ce n'est pas son genre, pourtant. Elle couve son mari comme une mère poule. Mais en ce qui me concerne, elle me fiche la trouille.

En quelques mots, Edgar lui rapporta la conversation qu'il avait eue avec Bénédicte de Chevillé. Vicky ouvrit des yeux stupéfaits.

- Elle ne manque pas d'aplomb, celle-là. Alors elle vous a dit tout à trac que la pauvre vieille s'était faite buter ?

- Oui… et je suis d'accord avec elle. C'est un faisceau d'indices bien mince, j'en conviens, mais tout ceci ne colle pas. Ceci étant dit, la femme du maire a aussi raison sur un autre point. Qui aurait voulu supprimer la mère Le Guirrec et pourquoi ?

- Pourquoi vous a-t-elle dit cela à vous ?

- Parce que je suis un étranger. Je crois qu'elle veut que je me renseigne discrètement, dit-il lentement.

- Mais en quoi cela l'intéresse-t-il ?

- Je ne sais pas, avoua-t-il. Moi aussi, je me suis posé la question. Qu'est-ce que cela peut bien lui faire ? A moins que…

- Que quoi ?
- Qu'elle ait une idée derrière la tête. Peut-être soupçonne-t-elle déjà qui est l'assassin.

Chapitre 4 – Tout ce qui brille

Le lendemain matin, tandis qu'il mettait des livres en rayonnage, Edgar leva les yeux par hasard vers la rue tranquille, et aperçut Malo Kerven escorter un jeune homme brun dans la rue. Curieux, Il saisit immédiatement l'occasion d'aller prendre l'air sur le pas de sa porte, laissant Vicky continuer. Le policier l'interpela aussitôt.

- Tiens, monsieur Spencer ! Comment allez-vous ?

- Bonjour, très bien, merci.

- Je vous présente Sylvain Le Guirrec.

- Bonjour, monsieur. Je connaissais un peu votre tante, et vous présente toutes mes condoléances, fit Edgar courtoisement.

Le jeune homme au menton fuyant et au regard de biais hocha vaguement la tête. Il était beau, mais sans grande personnalité, et paraissait même s'ennuyer d'être là. En revanche, son œil s'alluma lorsqu'il repéra les formes fines et gracieuses de Vicky, toujours occupée à garnir les étagères.

- Oui, je suis venu récupérer les affaires de ma tante, fit-il d'un air mélancolique. La pauvre. Je ne comprends vraiment pas ce qui a pu se passer.

- Vous étiez à Vannes lorsque vous avez appris la nouvelle ?

- Non, non. On m'a appelé sur mon mobile alors que j'étais en congés, je faisais de la randonnée avec des amis en Auvergne, dit-il aussitôt.

- Je connais un peu la région, mentit Edgar sans rougir. Où exactement ?

- Oh ! Euh… eh bien, ce sont eux qui se sont occupés de tout organiser, je n'ai pas retenu le nom des villages. Mais vous avez raison, c'est une belle région.

Un bref instant, Edgar nota que le jeune homme évitait son regard et triturait nerveusement ses doigts. *Tu parles*, pensa-t-il. Après leur départ, le libraire bondit sur Vicky.

- Ecoute, le jeune homme que tu as vu risque fort de revenir d'ici quelques moments. Tu lui as tapé dans l'œil, et je te parie mon club de golf préféré qu'il inventera un prétexte pour venir prendre un café ici tout à l'heure après avoir inventorié les affaires de sa tante. Peux-tu engager la conversation et lui soutirer le maximum d'informations ? Je voudrais savoir au juste si lui et Malo auront trouvé quelque chose dans les affaires de la mère Le Guirrec.

Pour toute réponse, Vicky haussa un sourcil et écarquilla ses yeux charbonneux.

- Eh bien, ce qu'on me demande de faire dans ce magasin… grommela-t-elle. Bon, d'accord.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

- Dans combien de temps ?

- Je dirais d'ici une demi-heure.

Edgar ne se trompait pas, la silhouette du jeune homme apparut bientôt au bout de la rue. Avec un clignement d'œil à peine perceptible à l'attention de son patron, Vicky l'installa aimablement dans le coin café et lui demanda sans avoir l'air d'y toucher.

- Vous êtes venu prendre la clé de la maison de votre tante ?

- Oui, je vais la vider et la mettre en vente, lui dit-il, très satisfait de lui-même.

Son air prétentieux et sûr de lui, dont il était exempt lorsqu'il était passé près de la librairie la première fois, firent suspecter à Edgar qu'une agréable surprise était intervenue entre-temps. Il demanda depuis le comptoir, sans avoir l'air d'y attacher d'importance :

- Vous avez tout trouvé à votre satisfaction ?

- Tout à fait, fit le jeune Sylvain Le Guirrec en vidant son café d'un trait. J'aime bien ce village… et la maison sera très facile à vendre comme résidence secondaire, c'est le notaire de Vannes qui me l'a dit. Oh, bien sûr il ne restera pas grand-chose de la vente une fois les taxes payées, je ne suis pas un descendant direct mais « collatéral », à ce qu'ils disent… enfin, c'est toujours mieux que rien ! Pauvre tante, elle aurait dû me faire donation comme je le lui ai dit si souvent !

Cependant, il ne semblait pas attristé pour autant. Il croisa ses mains derrière sa tête en reluquant Vicky d'un air intéressé. Agacée, celle-ci lui présenta rapidement la note, qu'il régla d'un air content de lui, en détachant avec suffisance un billet d'une liasse rondelette qu'il sortit de sa poche.

- Désolée, je n'ai pas assez de monnaie, répliqua la jeune femme d'un ton aigre.

Intéressé, Edgar intervint.

- Mais si Vicky, au besoin, prends de l'argent dans mon portefeuille, bien sûr nous pouvons rendre service à Monsieur Le Guirrec.

Lèvres pincées, Vicky s'exécuta, en regardant son client d'un œil froid. Celui-ci partit aussitôt, conscient de n'avoir pas produit l'impression qu'il désirait. Dès qu'il fut sorti, la jeune femme s'écria.

- Vous avez vu ? Quel porc ! Comme si on pouvait m'acheter ! Il me prend pour qui, ce connard !

- Son imbécillité va nous servir, je pense, répliqua Edgar. Peux-tu me passer ce billet ?

Il regarda sous tous les angles la coupure récente de cent euros, et la fit même passer sous son détecteur de faux billets discrètement caché

sous le comptoir.

- C'est bien une coupure authentique.

- Alors, quel est le problème ?

Edgar regarda Vicky avec sagacité.

- As-tu remarqué combien de billets se trouvaient dans la liasse qu'il a sortie ? Je dirais au bas mot vingt à trente. Or si je sais quelque chose des Français, c'est qu'ils payent tout par carte bancaire, beaucoup plus que dans les autres pays européens… Il faut tomber sur des touristes allemands ou chinois pour trouver des gens qui promènent de telles sommes de cash sur eux. A mon avis…

- Il a trouvé cette somme en liquide chez sa tante ?

- Exactement. Ce qui explique pourquoi il était si satisfait de lui-même en revenant. Il devait connaître la cachette du magot à l'avance, et ne s'attendait pas à y trouver une telle somme.

Edgar tapota ses lèvres en hésitant, puis aperçut Malo qui remontait la rue. Il s'élança dehors et lui dit gaiement.

- Alors, je crois que le neveu a eu une belle surprise ?

L'agent de police municipal soupira, semblant exaspéré.

- Quel petit con. Je lui ai pourtant bien dit de garder le secret…

- Il s'est arrêté prendre un café avant de repartir, lui expliqua Edgar.

- Et cet imbécile n'a rien trouvé de mieux que de tout vous raconter. Oui, on a trouvé pas mal d'argent dans un pot en grès dans la cuisine. Visiblement, c'était là qu'elle gardait l'argent des dépenses courantes. J'étais stupéfait, il y en avait pour plusieurs milliers d'euros. On a trouvé aussi des lettres que j'ai regardées, et il y en a plusieurs de demandes

d'argent de ce petit crétin. Visiblement, il était aux abois. Bref, j'ai conseillé à cet idiot de prendre le tout pour que cela ne soit pas ramené à la succession, et d'en parler le moins possible.

- C'était un sage conseil, approuva Edgar. Il nous a montré de grosses coupures.

- Oui, surtout des billets de cent et deux cents euros. Je n'en avais encore jamais vu autant.

- Curieux. L'agence bancaire ici ne délivre pas de billets de telle sorte, et il n'y a qu'un seul distributeur automatique.

- Ou alors il faut en faire la demande à l'avance exceptionnellement à la banque, confirma Malo. Je le sais, j'ai sorti de l'argent pour mes vacances en Thaïlande il y a deux ans.

De fait, l'unique distributeur automatique de billets du guichet de poste subvenait aux besoins du village entier avec de petites coupures.

- Où la mère Le Guirrec pourrait-elle avoir obtenu une somme pareille ? Elle n'avait pas de voiture pour aller retirer ailleurs de l'argent. C'est curieux.

- On ne le saura jamais, fit Malo en haussant les épaules. En tout cas, c'est probablement ce que les voleurs cherchaient.

- Que dites-vous ? Quels voleurs ?

- Il y a eu une tentative d'effraction, nous nous en sommes rendus compte en ouvrant la porte. J'avais tout bien verrouillé, et les serrures sont solides, aussi les voleurs n'ont pas réussi à ouvrir. Ils n'ont rien pu prendre.

Edgar avala sa salive, conscient de l'importance de cette nouvelle.

- Soupçonnez-vous quelqu'un ?

- Non, ce n'est malheureusement pas rare lorsqu'une personne décède. On est sans doute venu voir s'il n'y avait rien de valeur à

dérober avant que le neveu n'arrive… C'est répugnant. Les gens sont comme des vautours.

- La nature humaine est ainsi, c'est vrai. Pensez-vous que quelqu'un était au courant de l'existence de cette somme ?

- C'est possible.

Après le départ du policier, Edgar se tourna vers Vicky, triomphant.

- Je suis sûr que la personne qui a essayé de forcer la maison était celui ou celle qu'elle faisait chanter. Il voulait récupérer l'argent qu'il lui avait déjà donné de peur que cela n'éveille les soupçons.

- Cela restreint le champ des suspects, alors.

Vicky réfléchit.

- Je ne vois pas beaucoup de gens capables d'avoir donné des sommes pareilles à la mère Le Guirrec dans le coin… tout au plus cinq à six.

- Qui cela ?

- Le maire et sa femme sont des notables, ce promoteur de centre commercial aussi peut avoir arrosé la mère Le Guirrec, pour une raison inconnue… Mas en première ligne, je dirais que Simon Le Tallec fait un suspect de choix. J'ai travaillé l'été dans son magasin d'articles de plage il y a quelques années, il payait toujours au black et en liquide les assistants vendeurs. Je le vois bien avoir un magot de cash tout prêt en cas de besoin.

- Qui d'autre ?

- La directrice de la supérette du bourg aurait aussi les moyens de payer en cash, ainsi que le coiffeur… il y a aussi des gens qui viennent en résidence secondaire ici et qui ont l'air de rouler sur l'or. Nous ne savons pas depuis quand la mère Le Guirrec possédait cette somme, cela peut remonter à

n'importe quand.

- Pas n'importe quand, lui rappela Edgar. Elle n'a commencé à faire des dépenses somptuaires qu'il y a quelques semaines. Auquel cas, les estivants sont hors de la liste des suspects.

Vicky réfléchit quelques instants, puis déclara :

- Je pense à autre chose… cela n'a peut-être rien à voir…

- Quoi donc ?

- Il y a quelques semaines… c'est le moment où la mère Le Guirrec a repris ses grandes ballades dans la campagne à cause de sa passion de l'ornithologie, parce qu'il recommençait à faire beau, vous vous souvenez ?

- Oui, eh bien ?

- Et si… je ne sais pas… si elle avait surpris des rendez-vous clandestins, ou autre chose ? Après tout, c'est quasiment la seule occasion où elle sortait de chez elle. Et puis avec des jumelles, on peut facilement tomber sur quelque chose qui ne devrait pas être vu, non ?

Edgar s'immobilisa, puis l'embrassa avec fougue sur la joue.

- Tu es géniale ! Comment ai-je pu être aussi bête ! Bien sûr, c'est cela ! Si on part du principe qu'elle faisait chanter quelqu'un, voilà l'explication ! Mais qui pourrait nous renseigner là-dessus ?

- Je suis sûre que Riri, Fifi et Loulou connaissent absolument tout là-dessus. Elles ont la manie de scruter les faits et gestes de leurs voisins. Cela vaut le coup de leur en parler, et justement demain c'est mercredi.

Mercredi était le jour de conseil hebdomadaire des trois vieilles femmes, où elles

confrontaient les informations glanées pendant la semaine et les derniers potins entendus. A l'heure habituelle et pour la première fois depuis l'ouverture du magasin, Edgar et Vicky scrutaient la rue avec une impatience grandissante, échangeant un sourire de contentement à l'apparition des trois silhouettes surmontées de platine, de brun-roux et de blanc. Ce matin-là, leur démarche légèrement claudicante accentuait encore la comparaison avec les trois célèbres canetons.

Sitôt assises, les trois dames se mirent à parler de manière volubile de l'argent découvert chez la mère Le Guirrec. Edgar n'était pas loin de les prendre pour des extra-lucides, certain que ni lui, ni Vicky ni Malo Kerven n'avaient vendu la mèche. Toutefois, il s'abstint avec sagesse de leur demander leur source d'information.

- Vous dites qu'on a découvert une grosse somme chez la pauvre mère Le Guirrec ?

- Oui et ne provenant pas du loto, m'a-t-on dit, précisa Loulou, nez frémissant d'excitation.

- Où a-t-elle pu la trouver, je me le demande, s'interrogea Riri, en secouant ses cheveux à la flamboyance suspecte.

- Ne l'aurait-elle pas trouvée ? hasarda Fifi en hochant doucement sa tête aux cheveux de neige.

Edgar bondit sur l'occasion.

- Voilà une hypothèse intéressante. Elle se promenait sans cesse sur la lande… peut-être aurait-elle trouvé cette somme perdue par un touriste ou un randonneur ? Savez-vous quels chemins elle empruntait ?

- Si c'est le cas, elle a fait preuve d'une malhonnêteté énorme, s'indigna Loulou. Une grosse somme d'argent doit toujours être déposée à la gendarmerie.

- C'est bien vrai, renchérit Fifi.

- Où aurait-elle pu la trouver, d'après vous ?

Près des campings ? revint Edgar à la charge.

- Oh non, elle n'allait jamais par là… à ma connaissance, elle suivait toujours le sentier de randonnée pédestre et passait par le bosquet aux Fées, la lande puis revenait au village par la grande route. Souvent une voiture s'arrêtait pour la ramener, d'ailleurs.

- C'était toujours le même itinéraire ? insista Edgar.

- A ma connaissance, oui. Elle ne connaissait pas si bien les environs, vous savez.

Edgar se promit mentalement d'aller visiter minutieusement le bosquet aux Fées à la première occasion. Pour un rendez-vous clandestin, l'endroit était idéal car seul ce petit espace verdoyant permettait d'échapper aux regards à des lieues à la ronde.

- Et son neveu ? pensez-vous qu'il ait quelque chose à voir là-dedans ? demanda Vicky. Il aurait pu lui confier de l'argent…

- Lui ? s'esclaffa Loulou. Il ne cessait de la harceler de demandes d'argent, cela m'étonnerait ! Je crois savoir qu'il s'était endetté auprès de gens peu recommandables… c'est ce que la pauvre mère Le Guirrec m'avait confié une fois, d'après elle l'argent filait comme du sable entre ses doigts et il avait dilapidé l'héritage de ses parents en moins de deux ans. Il n'était pas question pour elle d'intervenir, vous pensez bien. Mais il n'avait pas encore perdu espoir et continuait de lui demander du soutien à intervalles réguliers. Et puis il y a eu cet esclandre, bien sûr.

- De quoi parlez-vous ?

- Oh, c'était il y a quelques temps…

Riri rosit légèrement et ajouta.

- Je me… promenais dans la rue et ai entendu les éclats de voix en provenance de la maison. Sylvain Le Guirrec en est sorti comme un diable d'une boîte, fou de rage, en disant qu'il la tuerait un jour !

Chapitre 5 - Doutes

Le lendemain matin, Edgar partit de bonne heure de chez lui. Il avait confié les clés du magasin et le code d'ouverture à Vicky la veille au soir qui s'était montrée ravie de cette preuve de confiance, et ouvrirait à l'heure dite. Le libraire contourna d'un pas alerte la grande rue et s'engagea dans un sentier pierreux qui longeait l'arrière des jardinets des habitations, et s'éloignait de la côte. Il s'était muni d'une paire de jumelles puissantes - à l'origine achetées pour regarder les bateaux du large, et jamais sorties de leur étui depuis son arrivée. Très rapidement, les habitations s'espacèrent et il se retrouva en rase campagne.

Il observa avec soin les environs, sans rien découvrir d'anormal en cette matinée de printemps très doux. La température était fraîche en ce début de matinée, mais le temps clair promettait une belle journée ensoleillée. Poursuivant l'itinéraire que lui avait indiqué Loulou, il déboucha bientôt sur un champ de luzerne qu'il longea avec soin. Le bosquet aux Fées se découpait un peu plus loin, masse sombre plantée au milieu d'une lande plutôt désertique. On devinait quelques pancartes qui délimitaient le futur chantier du centre. Tout à coup, il remarqua un éclat par terre et se baissa pour ramasser un emballage de chewing-gum, qu'il mit sans hésitation dans sa poche avec l'intention de le déposer dans la poubelle la plus proche. Il ajusta ses jumelles et regarda avec soin autour de lui. Des vols lointains d'oiseaux inconnus lui firent comprendre que ce sentier convenait bien à l'observation ornithologique. Il souleva méthodiquement les pierres qui se trouvaient sur le bas-côté du sentier pierreux, quand tout à coup l'une d'entre elle l'interpela à la fois par son angle bizarre sur la route et le trait de peinture

rouge qui avait été tracé sur le dessus. Il la souleva et vit un petit feuillet de bloc-notes ordinaire glissé dessous, sur lequel était tracé en lettres capitales et irrégulières le mot « DEMAIN ». Tout heureux de cette découverte, il s'apprêtait à empocher la note lorsque la prudence arrêta son geste. Il valait mieux que ce rendez-vous ait lieu, quel qu'il soit, et qu'on ne sache pas que le signe de reconnaissance avait été surpris. Il remit donc la note exactement où il l'avait prise.

En poursuivant son chemin, il arriva bientôt à l'entrée du bosquet aux Fées. Edgar n'avait jamais vraiment aimé cet endroit. Les feuillages des arbres noueux étaient trop denses, touffus et sombres. A cette heure matinale on entendait seulement de discrets pépiements dans les hautes branches. Il s'avança et vit une grande pierre plate au centre, à moitié enfouie dans la mousse, qui avait donné naissance aux légendes de cérémonies druidiques. Pourtant, cette grosse pierre polie par les ans paraissait davantage ressembler à une vague assise de banc qu'à un autel sacrificiel.

Edgar s'installa dans façon sur la pierre et but quelques gorgées d'eau, plutôt déçu de son escapade. Certes, il avait maintenant la preuve que des rencontres étaient organisées par ici mais rien ne permettait de deviner qui se rencontrait et pourquoi. La mère Le Guirrec, il le devinait, avait dû surprendre une de ces rencontres et faire payer son silence. Mais pourquoi la tuer après l'avoir payée ? Était-elle devenue trop gourmande ?

Tandis qu'il s'interrogeait, un rayon du soleil perça à travers les arbres et fit briller un éclat au sol. Il s'avança et récupéra un bracelet grossier, serpent doré un peu terni en demi-cercle, que quelqu'un avait visiblement perdu, et qu'il mit

dans sa poche avec l'intention de le remettre à Malo Kerven. Il s'apprêtait à partir lorsqu'un bruissement lui fit tourner la tête. Il découvrit alors une adolescente aux longs cheveux noirs et au maquillage outrancier qui s'adressa à lui d'un ton agressif :

- Qu'est-ce que vous faites là ?

- Bonjour, Mademoiselle, répliqua-t-il d'un ton sec. Mon nom est Edgar Spencer, je suis le libraire du village de Kerdavallec et je me promène. Cela n'est pas interdit, que je sache ?

Sans répondre, l'adolescente soupçonneuse le détailla des pieds à la tête.

- A qui ai-je l'honneur ? demanda Edgar, à qui la moutarde commençait à monter au nez.

- Quoi ?

- Quel est votre nom ? répéta-t-il.

- Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

- Je vous ai donné le mien. C'est ce que l'on appelle se présenter, persifla Edgar.

- Karine Guillou, répondit-elle de mauvaise grâce.

Après quelques secondes d'observation supplémentaire, sans un mot, l'adolescente se retourna brusquement et disparut sous les arbres. Edgar s'apprêtait à la suivre, puis se ravisa et sortit du bosquet pour reprendre le sentier pédestre qui conduisait au village. Il se passait visiblement de drôles de choses, là-dedans. Sur le sentier il vit une silhouette au loin chaussée de grosses baskets, qu'il reconnut bientôt comme Simon Le Tallec, le gérant du magasin d'articles de plage. Arrivé à sa hauteur, il lui fit un signe amical, que celui-ci lui rendit.

- Bonjour, monsieur Spencer ! Vous vous promenez aussi par ce beau temps ? s'exclama-t-il, jovial.

- Exact, bien que je ne connaisse pas

beaucoup les environs.

- Je viens ici régulièrement, pour me vider la tête, expliqua le boutiquier. Surtout le dimanche, mais parfois aussi en semaine… ces derniers temps, j'ai vraiment ressenti le besoin de réfléchir, surtout avec l'implantation de ce centre commercial.

- Pensez-vous vraiment qu'il faille vous en inquiéter ?

L'homme hocha la tête.

- Vous savez, malgré toutes les belles paroles du maire et du promoteur, je crains fort que d'ici quelques années, il nous faille mettre la clé sous la porte. Des jouets pour la plage s'achèteront au supermarché en même temps que les courses normales, voilà tout. Ce sera pareil pour les livres, d'ailleurs.

- Vous pensez qu'il y aura un rayon librairie dans une grande surface ? demanda vivement Edgar, momentanément distrait de son enquête.

- Je ne veux pas vous faire peur, mais j'en mettrais ma main à couper. C'est pourquoi je viens parfois ici, pour réfléchir à des solutions alternatives si jamais le pire se produisait.

Edgar qui le scrutait intensément, trouvait cependant que le boutiquier n'avait pas l'air si tourmenté que cela. Peut-être prenait-il la chose avec philosophie.

- Et que feriez-vous ?

- Voyez-vous, c'est surtout l'argent de la famille de ma femme qui a été investi au départ dans mon affaire… mais si la situation devenait intenable, je pense que j'ouvrirais un autre fonds de commerce… de la vente de glaces et de boissons sur la plage, par exemple.

Mû par une soudaine impulsion, Edgar

demanda :

- Vous rappelez-vous de la mère Le Guirrec ?

- Celle qui observait les oiseaux ? Je la rencontrais parfois par ici. Une veille fouineuse, celle-là ! Toujours à espionner les autres ! Elle ne cessait de me demander ce que je venais faire, me demandait de partir et se plaignait que je dérangeais les oiseaux. Les oiseaux ! Je rêve ! En tout cas, cela ne me chagrine pas qu'elle se soit suicidée. Et bon débarras ! Je peux enfin me promener tranquille.

Edgar ne s'émut pas de cette oraison funèbre lapidaire, et fit un signe de la tête compréhensif.

- Elle vous a ennuyé plusieurs fois, j'imagine ?

- C'était presque devenu un cauchemar lorsque je la voyais apparaître, reconnut Simon Le Tallec. En tout cas, la dernière fois je me suis emporté et lui ai dit ses quatre vérités !

- Ah bon ? Quand était-ce ?

- L'avant-veille de sa mort, je crois.

- Cela l'a peut-être perturbée ?

- Pensez-vous ! Elle m'a presque ri au nez ! Cette figure satisfaite d'elle-même, qui se prenait pour une impératrice ou je ne sais quoi, me donnait l'envie de l'étrangler ! Je l'ai menacée de porter plainte, sans résultat. Enfin, maintenant, cette vieille guenon ne m'ennuiera plus.

Après le départ du boutiquier qui s'éloigna en sifflant, Edgar se demanda soudain s'il ne faisait pas fausse route depuis le départ. Et si l'argent avait été donné par une autre personne que l'assassin ? Une deuxième victime que la mère Le Guirrec aurait contactée et qui n'aurait pas eu les moyens de payer son silence aurait peut-être opté immédiatement pour une solution

radicale. Tout en réfléchissant, il revint près de sa librairie et vit Vicky aux prises avec quelques touristes pour les derniers romans à la mode et des livres pour enfants. Poussant un soupir, il se plongea dans ses livres de compte et son ordinateur derrière le comptoir. Que lui arrivait-il et pour qui se prenait-il ? Agatha Christie ? Il n'était qu'un paisible retraité venu chercher une existence tranquille dans ce petit village breton, et commençait à y voir des meurtres partout ! Tout en se morigénant pour son imagination débordante, il continua son travail une bonne partie de la matinée.

L'heure du déjeuner arriva, et il remonta en sifflotant se faire réchauffer un plat tout prêt chez lui au micro-ondes. La saison touristique en étant à son début, il se rendit dans les locaux de la mairie l'après-midi pour évoquer avec le maire l'organisation du festival du livre d'été qu'il lui avait proposé de mettre en place. Celui-ci l'accueillit de manière très affable.

- Alors, mon cher, comment allez-vous ? Il parait que vous vous intéressez à l'ornithologie maintenant ?

Avant que Edgar ne fût revenu de sa surprise, Monsieur de Chevillé expliqua.

- C'est Simon Le Tallec qui m'en a parlé, je suis allé le voir pour négocier avec lui l'utilisation du bord de la plage cimenté à côté de son magasin pour organiser notre petite manifestation du livre.
- Tout se sait très vite, à ce que je vois, répliqua Edgar avec un sourire contraint.
- Rien ne demeure longtemps secret, par ici, confirma le maire avec bonne humeur.

Était-ce le ton bonhomme qu'adopta Monsieur de Chevillé, ou bien la lassitude des soupçons qui avaient assailli Edgar depuis si longtemps ? Abruptement, il déclara.

- Monsieur le maire, j'ai un aveu à vous faire. Pour être exact, si je suis parti ce matin, ce n'était pas pour observer les oiseaux.

- Ah non ? demanda le maire, sourcil levé. Ne me dites pas que vous croyez à ces cérémonies secrètes druidiques ?

- Eh bien, voilà…

Mais dès qu'il eut abordé les soupçons qu'il avait conçus au sujet du décès de la mère Le Guirrec, le visage du maire se ferma. Il leva la main.

- Attendez, nous allons faire venir quelqu'un.

Monsieur de Chevillé attendit que Malo Kerven, le policier municipal, les ai rejoints avant de fermer la porte et de demander au libraire de continuer. Obéissant, Edgar mit bout à bout les circonstances qui lui avaient semblé bizarres – les dépenses inconsidérées de la mère Le Guirrec, la grosse somme d'argent découverte chez elle et qu'on ne pouvait expliquer, le chien favori délaissé, jusqu'au mot mystérieux découvert sous la pierre du bord du chemin du Bois aux Fées. Le maire et le policier échangeaient des regards étonnés, et Edgar commençait à se maudire de leur avoir fait partager ses soupçons. Il omit de préciser au maire que sa propre épouse les partageait, et préférait concentrer le blâme d'une imagination débordante sur lui seul.

- Voilà, conclut-il. Tout ceci commence à me peser, et j'en ai assez de jouer les détectives amateurs. Il n'y a peut-être rien là-dessous, mais je tenais à vous en faire part.

Le maire se leva, et commença à faire les cent pas, mains croisées derrière le dos.

- Ce que vous nous apprenez en somme, fit-il avec netteté, c'est que vous accusez un des habitants du village de meurtre prémédité, et

Madame Le Guirrec d'avoir été un maître chanteur. Ce sont là de graves accusations, monsieur Spencer. Il nous faut plus que de vagues soupçons. Je vous concède que le neveu pourrait être suspecté de crime crapuleux, s'il avait eu connaissance de cette grosse somme de cash. Il semble qu'il lui a réclamé de l'argent plusieurs fois sans succès, selon vos dires. Mais accuser un de nos concitoyens semble farfelu.

- Je n'accuse personne, s'empressa de préciser Edgar. Et ne demanderais pas mieux que de trouver une explication rationnelle à toutes ces bizarreries.

Le maire se tourna vers lui, sourcils froncés et l'air plutôt méfiant.

- Vous n'êtes que depuis peu un résident ici. Est-ce bien sage de semer le trouble dans les esprits avec des accusations aussi graves ?

- Je n'en ai parlé à personne, dit faiblement Edgar, avec une pensée coupable pour l'épouse du maire.

- Même pas aux commères qui se réunissent chez vous ? L'influence de leurs ragots a dû enflammer votre imagination. C'est peut-être l'ennui de venir d'une grande ville, l'existence vous semble morne ici et vous inventez des histoires de crime pour la distraire.

A l'air fermé et hostile de Monsieur de Chevillé, Edgar se blâma d'avoir abordé le sujet. Il était clair que le maire ne le croyait pas, et le prenait maintenant pour un fauteur de trouble en puissance doublé d'un colporteur de ragots.

- Monsieur le maire, dit-il nettement et en se levant, j'ai estimé de mon devoir de vous mettre au courant. Si vous ne souhaitez donner aucune suite à ce que je vous apprends, restons-en là ! C'est vous l'autorité

compétente.

- Qu'insinuez-vous ? Que je ne me soucierais pas du décès suspect d'un de mes administrés ? Si vous aviez des éléments de preuve tangibles à m'apporter, j'avertirais les autorités compétentes pour qu'on exhume le corps de Madame Le Guirrec et qu'on procède à une autopsie, croyez-le bien.

Devant le visage outré du maire, Edgar balbutia.

- Je… n'ai pas voulu vous mettre en cause de quelque manière que ce soit, voyons.

- Cela suffit, intervint Malo Kerven de sa voix profonde, en parlant pour la première fois. Monsieur le maire, je suis certain que Monsieur Spencer n'avait aucune mauvaise intention. Quant à vous, monsieur Spencer, je vous conseillerais désormais de surveiller vos paroles. Toutefois, si comme vous l'affirmez, vous n'avez fait part de ces soupçons à personne jusqu'à présent, il n'y a pas grand mal. Je vous suggère d'oublier ce qui vient d'être dit et de vous quitter bons amis.

Le maire se calma instantanément et jeta un regard de gratitude à son subordonné.

- Vous avez raison, Malo. Monsieur Spencer, je suis désolé de m'être laissé ainsi emporter.

- Et moi de vous avoir fait part de ces vagabondages de mon imagination, s'empressa d'appuyer Edgar.

- Je raccompagne Monsieur Spencer, proposa Malo Kerven.

- D'accord. Nous reparlerons du festival une autre fois, fit Monsieur de Chevillé en regardant sa montre, je m'aperçois que je suis déjà en retard pour un autre rendez-vous.

A l'extérieur de la mairie, Edgar et Malo cheminèrent côte à côte quelques pas, puis Edgar

dit.

- Je vous en prie, ne vous donnez pas cette peine. Je peux revenir à la librairie seul.

- Je le sais. Mais j'ai à vous parler.

Le visage dur du policier fit présager à Edgar une nouvelle remontrance. Toutefois, il était loin de s'attendre à la question qui suivit.

- Que savez-vous exactement sur le meurtre de la mère Le Guirrec ?

- Comment ? s'exclama Edgar, stupéfait.

Le visage du policier avait la dureté et la fixité de la pierre. Il répondit enfin, avec du reproche dans la voix.

- Vous auriez dû venir me trouver tout de suite.

- Vous voulez dire…

- Me prenez-vous pour un imbécile ? J'ai beau n'être qu'un petit policier municipal d'un trou perdu de Bretagne, je sais reconnaître une mort suspecte quand j'en vois une. A l'inverse, le maire ne pense qu'à sa prochaine réélection, et ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Je sais qu'il vous a aidé lors de votre installation ici, et vous lui en êtes reconnaissant. Mais vous me décevez, car c'était la dernière personne à qui confier vos soupçons.

- Mettons les choses au point, fit Edgar en secouant la tête, encore abasourdi. Vous aussi, vous pensez que la mère Le Guirrec a été assassinée ?

- C'est plus que cela, j'en suis même sûr, dit Malo avec une ombre de sourire sardonique. J'ai eu des doutes dès le départ à cause du chien. J'aime les chiens, monsieur Spencer, et d'ailleurs c'est moi qui ai recueilli Féroce. Un propriétaire de chien qui s'en soucie n'aurait jamais agi ainsi. Mes doutes se sont trouvés confirmés à l'arrivée du neveu, car nous avons procédé ensemble à l'inventaire des possessions de la morte, si vous vous souvenez.

- C'est la découverte de l'argent qui vous a mis la puce à l'oreille ?

- La présence d'argent devenait presque secondaire dans mon esprit, cela ne suffisait pas à prouver quoi que ce soit. Mais il

manquait deux choses dans ses affaires, que je m'attendais presque à avoir disparu en commençant l'inventaire.

- C'est-à-dire ?

- Elle possédait un téléobjectif dernier cri qui lui servait à prendre des photos d'oiseaux. Et elle avait un smartphone. Ces deux objets n'ont pas pu être retrouvés.

Le policier fronça les sourcils et continua.

- J'avais bien recommandé le secret sur cet argent qui était aussi un élément troublant, et étais furieux contre ce crétin de neveu… mais il a finalement bien fait de vous parler de cela à la librairie, puisqu'il s'avère que nous suivons la même piste. Notez qu'il ne s'est même pas inquiété de la disparition du téléphone ou du téléobjectif de sa tante. En fait, il n'a même pas remarqué qu'ils avaient disparu. Je me demande s'il en connaissait même l'existence.

- Il serait donc innocent ?

- Loin de là ! s'écria Malo. Le crime peut avoir été commis par le neveu pour l'argent, tandis que quelqu'un qui aurait paniqué devant la mort de son maître chanteur serait venu prendre les photos compromettantes de la mère Le Guirrec… et malheureusement, nous ne pouvons pas prouver jusqu'à présent que le supposé chantage et le crime soient liés.

- C'est bien mon avis, confirma Edgar.

De fait, il se sentait ragaillardi de voir que quelqu'un partageait ses doutes et ses soupçons, et se démenait pour savoir s'ils étaient fondés. Il n'était plus seul !

- Vous m'avez été bien utile en me révélant le parcours des promenades ornithologiques de la mère Le Guirrec. Je vais opérer une surveillance discrète de ce côté, bien que je

n'aie pas beaucoup d'espoir. Si comme vous le dites, des rendez-vous clandestins ont eu lieu du côté du bosquet aux Fées, la simple prudence exigeait de trouver un nouvel endroit s'ils avaient été surpris par cette vieille femme. Qui avez-vous vu exactement là-bas ? La jeune Karine Guillou, et Simon Le Tallec en promenade ? Personne d'autre ?

- Non, personne. J'ai relevé un vieux bracelet - je ne sais pas s'il appartenait à cette jeune fille – et un vieux papier de chewing-gum.

- Mmm. Le déchet ne me semble que de peu d'intérêt, et la jeune Karine avait peut-être égaré ce bijou et venait le rechercher. Du côté de Simon Le Tallec, je lui accorde aussi le bénéfice du doute. Il n'a jamais été du type méditatif, mais les soucis que lui occasionne l'ouverture de ce prochain centre commercial sont bien réels.

Edgar ajouta.

- Je me suis aussi demandé qui avait essayé de pénétrer chez la mère Le Guirrec par effraction… Avez-vous une idée à ce sujet ?

- Pour l'instant, aucune certitude. Toutefois, je peux vous affirmer ceci : la personne qui a tenté de forcer la serrure de la maison de la morte n'y est pas parvenue. Qui que soit celui qui a pris les objets dont je vous parlais, soit il les a emmenés avec lui au moment du meurtre, soit il est revenu par la suite avec une clé.

- Le neveu… avait-il une clé de la maison de sa tante ?

Malo Kerven lui jeta un coup d'œil appréciateur.

- Je vois que nous sommes sur la même longueur d'ondes. A ma connaissance, non. Mais il était aisé de profiter d'une de ses

visites pour faire une copie… Vous avez raison, c'est la piste que je privilégie pour l'instant. J'ai des amis dans la police de Vannes qui procèdent pour moi à certaines vérifications. Il semble que Sylvain Le Guirrec soit loin d'être un petit saint.
- Que voulez-vous dire ?
Malo Kerven lui jeta un regarde de biais.
- Ces informations sont confidentielles, sachez-le. Mais il a été arrêté deux fois pour allégation de dealer de la drogue, sans résultat jusqu'à présent. On le soupçonne d'être mêlé jusqu'au cou dans une sombre histoire de trafic. Puisque vous avez vu le gosse, vous comprenez que c'est une proie facile : aucune volonté, ni sens moral, et une tendance à laisser filer le fric comme de l'eau entre ses doigts. Je suis sûr qu'il est dans de vilains draps, sa réaction lorsqu'il a trouvé l'argent le prouve. Pour tout vous dire, on le suspecte de devoir une grosse somme à ses chefs et d'être incapable de les rembourser. J'ai déjà deux noms de criminels confirmés avec lesquels il était en relation, d'autres recherches sont en cours de ce côté-là. Mon collègue de la brigade des stups me tiendra au courant.
- Et l'alibi que Sylvain Le Guirrec a pris soin de claironner ? Est-il véridique ?
- C'est le premier point que j'ai vérifié. Heureusement, il était déjà sous surveillance, ce qui a simplifié les choses. Et la réponse semble être oui. Il était absent de son appartement pendant une semaine, a posté des images de lui et de son groupe d'amis en Auvergne sur Facebook. Sauf que…
- A mon sens, ce n'est pas vraiment le genre de type à apprécier les ballades et les randonnées… remarque Edgar, dubitatif.

- Vous avez raison. D'autant qu'il semble ne s'être livré à aucune activité illégale durant ce séjour, ce n'était donc pas une couverture. Mais j'attends davantage d'informations à ce sujet.

Edgar demeura silencieux quelques instants, puis dit d'un ton chagrin.

- Vous avez pris les choses en mains efficacement dès le début, Monsieur Kerven. Quoi qu'il en soit, je suppose que je n'ai plus qu'à me tenir tranquille maintenant, et laisser la police officielle continuer son enquête.

- Certainement pas.

Suffoqué, Edgar s'exclama.

- Pardon ?

- Il faut que vous continuiez discrètement à rassembler ce que vous pouvez sur cette affaire, dit le policier. Aucune de mes démarches n'est pour le moment officielle, et il s'agit juste de soupçons de ma part, tout comme vous. Vous avez déjà rassemblé des éléments précieux, et disposez de sources d'informations que je n'ai pas. N'hésitez pas à vous en servir.

- Que voulez-vous dire ?

- A cause de ma fonction, les gens font attention à ce qu'ils disent devant moi… ce qui n'est pas votre cas. A ce stade, il me faut plus de preuves avant d'engager quelque chose d'officiel.

- Et vous pensez que je peux vous les amener ?

Malo Kerven sourit, et ne répondit pas directement.

- Voyez-vous, quatre-vingt à quatre-vingt-dix pour cent des ragots qui circulent dans ce village – j'entends des ragots usuels, pas des calomnies délibérées - sont rigoureusement *exacts*. On a souvent raison de suspecter le

pire. Mais on ne vient pas me les raconter, bien sûr ! Vous m'êtes un allié précieux, car j'ai besoin de quelqu'un qui ait accès à ce que j'appellerais le bon sens commun… Vous avez peut-être remarqué ces trois vieilles pies qui viennent jacasser chez vous régulièrement ?

- Riri, Fifi et Loulou ? demanda Edgar étonné, avant de se mordre la lèvre.

Son vis-à-vis parut très amusé, et éclata de rire.

- C'est ainsi que vous les appelez ? Eh bien, ce sont des commères, certes, mais pas des commères foncièrement venimeuses. C'est là leur plus grand intérêt. Elles s'ennuient dans leur vieillesse, et dissèquent les moindres faits et gestes de leurs voisins pour occuper leur temps. Mais je les connais depuis toujours, elles n'ont absolument aucune imagination et pas un grain de méchanceté. Les faits qu'elles vous décriront seront toujours le reflet de la réalité, et ne seront ni grossis ni déformés par le besoin de nuire à quelqu'un ou de se mettre en avant. Elles me font penser à des journalistes envoyés spéciaux. Voilà pourquoi avoir l'œil sur elles pourrait se révéler très utile.

- Pourtant, je viens d'affirmer au maire que je ne me mêlerai plus de rien.

- Et moi, j'ai dit devant le maire que vous deviez surveiller vos *paroles*, pas vos *actions*. Ne dites rien à personne sur nos soupçons communs, mais ouvrez les yeux et les oreilles.

- Me permettez-vous tout de même d'impliquer Vicky ? Elle et son petit ami sont déjà plus ou moins au courant que je soupçonne quelque chose de louche.

Malo demeura silencieux quelques instants,

puis dit.

- C'est d'accord. Vicky et Dylan comptent parmi les jeunes sans histoire du village, je les aime bien, ces gosses. Ils ne m'ont jamais donné de souci. Pourtant, ils n'ont pas eu beaucoup de veine dans la vie.

- Comment cela ? demanda Edgar, qui ignorait tout de leur histoire personnelle.

- La mère de la jeune Vicky est une sorte de tyran domestique, une mère abusive et acariâtre qui lui en fait voir de toutes les couleurs. Je crois qu'elle est vraiment contente de venir travailler chez vous. Quant au père du jeune Dylan, il a quitté le domicile conjugal pour une autre femme quand il était petit. Je crois que sa pauvre épouse lui en a presque été reconnaissante, car c'était un homme violent. Il n'empêche que ces jeunes-là auraient pu, tous les deux mal tourner.

Il s'arrêta et regarda Edgar dans les yeux.

- Il se trouve qu'ils font preuve de courage, et essayent de s'en sortir. Ce sont des gosses bien. Aussi ne leur en dites pas plus qu'il n'est nécessaire, et ne les exposez pas. Nous ne voulons pas qu'un meurtrier s'intéresse à eux de trop près. La même chose s'applique à… Riri, Fifi et Loulou.

- Naturellement, s'empressa de déclarer Edgar.

De fait, il avait presque l'impression de devenir agent secret. Tout cela avait quelque chose de grisant. Cependant, comme le policier avait vraiment l'air convaincu qu'un meurtrier rôdait en liberté dans le village, Edgar comprenait d'autant moins pourquoi tout ceci ne pouvait pas être amené au grand jour devant les autorités compétentes, et dévisagea Malo Kerven, qui restait impassible comme à son

accoutumée.

- Puis-je vous poser une question ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

- Bien sûr.

- Pourquoi ne parlez-vous pas directement à Monsieur de Chevillé de vos propres soupçons ? Il vous écouterait peut-être, vous qui êtes du village !

Une ombre de sourire désenchanté apparut sur le visage du policier.

- Justement, je suis du village… mon père m'a parlé de Monsieur de Chevillé lorsqu'il était jeune. Il est un bon maire, mais n'a aucune force de caractère. Il a toujours été faible et sans volonté. Les gens disent qu'il se laisse mener par le bout du nez par sa femme… elle au contraire, a de l'énergie et de la cervelle pour deux. Je pense qu'elle ne le tyrannise pas, non, elle ne me semble pas avoir des instincts de domination. Mais elle a constamment peur qu'il ne fasse une bêtise, ou dise la mauvaise chose en public, et reste sans cesse sur le qui-vive. Du coup elle l'encadre en permanence, écrit ses discours, supervise ses actions. En vérité, c'est plutôt à elle que vous auriez dû vous confier.

- Je l'ai fait, reconnut piteusement le libraire.

Il embraya sur la courte conversation qu'il avait eue avec Madame de Chevillé. Malo l'écouta attentivement sans marquer d'émotion.

- Je n'ai pas voulu en parler à son mari tout à l'heure, elle m'avait promis le secret de son côté vis-à-vis de lui.

- Intéressant, observa Malo. Elle ne vous a donc pas dissuadé, mais au contraire encouragé à continuer vos investigations… c'est révélateur. Et aussi plutôt effrayant, à mon sens.

- Que voulez-vous dire ?

Malo regarda Edgar bien en face. Ils étaient arrivés devant la porte vitrée de la librairie.

- Je connais Madame de Chevillé depuis très longtemps. Si le meurtre avait été maquillé en suicide et que personne n'y trouve rien à redire, elle aurait probablement pensé à la tranquillité de la commune de son cher époux, et ne se donnerait pas la peine d'aller plus loin. L'unique passion de sa vie je crois est son mari, aussi incroyable que cela puisse paraître.

- C'est un couple qui paraît très mal assorti, observa Edgar, dubitatif.

- Au contraire ! N'ayant pas eu d'enfants, Madame de Chevillé a besoin de s'occuper de quelqu'un pour se sentir utile dans la vie, et Monsieur de Chevillé est un faible qui a besoin de l'encadrement d'une personne forte et intelligente pour se rassurer. Ils se complètent très bien, à mon avis. Toutefois…

- Oui ?

- Je ne crois pas que la fibre morale soit le point fort de Madame de Chevillé, au contraire de vous et également de moi. Elle n'a pas la passion de la justice ou de la vérité à tout prix. Si elle vous encourage à continuer de fureter, c'est très mauvais signe.

- Que voulez-vous dire ?

Malo réfléchit quelques instants avant de répondre.

- C'est une femme qui sait anticiper, et prévoir à l'avance. A mon avis, et cela n'engage que moi, elle craint ou soupçonne que cette histoire ne soit pas terminée avec la mort de la mère Le Guirrec.

Estomaqué, Edgar s'écria.

- Vous voulez dire… un autre meurtre ?

Chapitre 7 – Une enquête discrète

Dès le mercredi suivant, Edgar et Vicky attendirent avec impatience l'arrivée des trois fidèles amies. Suivant les instructions de Malo Kerven à la lettre, Edgar n'avait dit à Vicky que ce qui lui semblait nécessaire de savoir. Dès l'arrivée de Riri, Fifi et Loulou, Edgar attaqua le terrain avec plus d'assurance qu'auparavant. Après tout, deux autres personnes que lui étaient maintenant convaincues du bien-fondé de ses soupçons.

Seule ombre au tableau, la mère Le Guirrec était, on peut le dire, « passée de mode » dans les potins. L'ordinaire du jour semblait se concentrer sur les écarts de conduite du maître-nageur de la saison et de sa proximité parfois suspecte avec les jolies vacancières. Edgar eut toutes les peines du monde à faire revenir la conversation sur le sujet qui l'intéressait.

- Vous savez, l'autre jour, j'ai fait la promenade que vous m'aviez si gentiment conseillée.

La tasse de Fifi resta à mi-hauteur, et les autres semblèrent faire un effort de mémoire avant que Riri ne s'exclame.

- Ah, vous voulez dire la promenade de la mère Le Guirrec dans la lande ! Eh bien, cela vous a plu ?
- Beaucoup, fit Edgar avec conviction. J'ai rencontré Simon Le Tallec là-bas, est-il aussi un habitué des promenades ?
- Il s'absente souvent de son magasin, ces derniers temps, confirma Loulou avec un hochement de tête significatif à l'attention des deux autres. Par hasard, avez-vous rencontré quelqu'un d'autre lorsque vous y étiez ? demanda-t-elle, l'œil avide.
- Le jeune Karine Guillou, répondit Edgar.

Rien qu'une semaine auparavant, il aurait

témoigné la plus extrême répugnance à mentionner ainsi le nom de l'adolescente, et maintenant au contraire rendait grâce à Loulou, car son association d'idée n'était pas si bête. Simon Le Tallec avait-il une liaison avec l'adolescente, et était-ce donc la raison de leur présence à tous deux sur les lieux ce matin-là ? Peut-être Karine venait-elle de déposer le mot du bloc-notes à l'attention de son amant sur l'horaire de leur prochaine rencontre ? D'où la méfiance qu'elle avait témoigné envers Edgar, témoin indésirable de la scène ? Cela pouvait se tenir.

- Elle ne semblait pas… très aimable, pour tout vous dire, avança Edgar, circonspect.

- Elle ne l'est jamais, dit Riri en haussant les épaules. Une gosse odieuse.

- Simon Le Tallec a de drôles de goûts ! s'indigna Fifi. Et dire que le porc a une femme et des enfants…

- Ah, vraiment ? intervint Edgar, désireux d'en apprendre plus sur celui-ci.

- Oui, et ils sont mariés depuis près de trente ans ! intervint Loulou. A l'époque, on suspectait fort que ce n'était qu'un mariage d'argent. Simon Le Tallec était employé dans l'entreprise de pêche du père de sa future épouse et n'avait pas un sou. Il a su courtiser la fille de ses patrons et lui plaire, mais le vieux Le Brach n'était pas bête. Sa fille n'étant pas une beauté, il soupçonnait bien ce qui motivait Simon. Il a catégoriquement refusé jusqu'au jour où une lame l'a emporté par gros temps lors d'une sortie… son corps a été rejeté sur la plage quatre jours plus tard.

- On lui avait pourtant déconseillé de sortir en mer ce jour-là, mais il était têtu comme une mule, soupira Fifi en hochant la tête.

- Je vous prie de croire que la suite n'a pas traîné ! s'empressa de poursuivre Riri. A peine sortie de son deuil, la fille épousait Simon Le Tallec, avec la bénédiction de sa mère qui pensait que le gendre allait reprendre l'entreprise… mais Simon avait d'autres projets en tête. Pas question pour lui de passer des années à se lever à l'aube pour ramener du poisson au port, oh non ! Il a persuadé sa femme de tout vendre dans l'année qui suivait, et sentant le vent venir, lui a fait acheter deux commerces de plage. Il a toujours eu le sens des affaires, celui-là ! Avec le tourisme qui se développait, je peux vous assurer qu'il a gagné pas mal d'argent pendant toutes ces années !

- Mais ces derniers temps, ses affaires ont décliné, précisa Loulou d'un air décidé. Je le sais de source sûre, car la pauvre Anne Le Tallec m'en a parlé elle-même. L'hypermarché à vingt kilomètres a déjà capté une partie de leur clientèle sur les objets de plage, ils ne font plus guère de bénéfices que sur la vente des glaces et des boissons aux estivants.

- Pardon ? s'exclama Edgar, stupéfait. Vous dites qu'ils vendent aussi des glaces et des boissons ?

- C'est l'échoppe en bout de plage, précisa Fifi en hochant sa tête aux cheveux de neige. Il emploie souvent comme vendeurs les jeunes du coin pendant l'été.

- En les payant au lance-pierre, grogna Vicky, se remémorant visiblement d'anciens souvenirs.

Edgar se rappelait que Simon Le Tallec lui avait dit vouloir changer l'objet de son fonds en vente de glaces. Pourquoi avait-il menti ? Quelle était l'utilité d'ouvrir un tel commerce sur la

plage s'il en possédait déjà un ? Quoi qu'il en soit, Riri, Fifi et Loulou dressaient du bonhomme un portrait bien peu reluisant.

- Il semblait très affable et jovial quand je l'ai vu, pourtant, observa Edgar aux trois vieilles femmes.

Celles-ci pouffèrent de rire simultanément.

- Cela fait partie du stock de ses tours, il peut charmer quand il veut, s'exclama Riri. Je crois cependant que sa femme a vu clair en lui au fil de toutes ces années. Elle lui refuse maintenant tout argent sans motif. Voyez-vous, la vieille mère Le Brach n'était pas plus folle que son mari… Elle a consenti à ce que sa fille et elle vendent l'affaire de marins-pêcheurs et les bateaux seulement si le produit de la vente restait un bien propre de sa fille… ainsi tous les revenus tirés de ces magasins restent également des biens propres.

- C'était Anne Le Tallec qui versait un salaire à son mari comme gérant, précisa Loulou. Oh, bien sûr, Simon Le Tallec était furieux et a essayé de magouiller pour cacher une partie de la caisse au noir pendant des années… du coup, il y a deux ans, du fond de sa maison de retraite, sa vieille belle-mère lui a envoyé un contrôle URSSAF ! Leur redressement a été plus que salé, m'a-t-on dit… Après cela, jusque-là encline à lui faire confiance, sa femme s'est rendu compte du genre d'oiseau qu'elle avait épousé. J'ai entendu dire qu'il y avait maintenant de l'eau dans le gaz, mais sans certitude.

- Et Karine Guillou ? Que pouvez-vous me dire d'elle ?

- Oh… une gosse désagréable au possible, et paresseuse comme un loir. Elle a été beaucoup trop gâtée enfant, si vous voulez

mon avis, et se prend maintenant pour une duchesse. Après la mort de son père, sa mère a été contrainte de travailler – et elle n'avait aucune formation ni aucun diplôme. Etant veuve avec un enfant à charge et sans ressources, c'est France Miron qui l'a prise sous son aile, un peu par charité. Elle est veuve elle aussi.

- France Miron… La propriétaire de la superette ?

- C'est cela. La mère de Karine, Catherine, y travaille depuis des années, c'est la seule employée fixe. France embauche des extras pendant l'été, bien sûr.

- Je sais que sa mère a essayé de faire travailler la jeune Karine à la superette l'été dernier, mais l'expérience a été catastrophique, ajouta Riri. Cette gosse ne voulait rien faire. France a dû lui signifier de ne plus revenir.

- Vous avez déjà vu Catherine Guillou, la mère de Karine, intervint Fifi de sa voix douce. A la réunion sur le centre commercial, vous vous rappelez ? C'est elle qui a dit que les jeunes devaient avoir des emplois sur place. Depuis l'expérience catastrophique de la superette, personne ne veut embaucher sa fille pour quoi que ce soit. Je ne sais si le lycée s'est débarrassé d'elle ou si elle a arrêté ses études, mais depuis quelques semaines elle passe son temps à la maison sans rien faire.

- Si cette pauvre femme espère trouver un poste à sa fille dans le prochain centre commercial, elle se fourre le doigt dans l'œil, fit Loulou en haussant les épaules.

- Il est sûr qu'elle n'attirera pas le client par la politesse, se permit Edgar avec un petit rire.

Les trois femmes s'interrompirent tout à coup, et le regardèrent simultanément.

- Mais au fait, pourquoi vous intéressez-vous soudainement à toutes ces histoires de village ? demanda Loulou, le regard aigu.

Edgar avait prévu cette curiosité, et tenait son histoire toute prête.

- Dernièrement, on m'a reproché de ne pas faire beaucoup d'efforts pour m'intégrer à la vie du village, débita-t-il d'un air innocent. J'essaye naturellement d'en savoir plus sur les uns et les autres.

- C'est très gentil de votre part, monsieur Spencer, dit Fifi, visiblement satisfaite de l'explication qu'elle gobait sans méfiance.

Riri et Loulou avaient l'air plus dubitatives que leur amie, mais ne firent aucun commentaire. Comme l'heure du déjeuner approchait, les trois vieilles dames quittèrent le coin café peu après. Edgar dit aussitôt à Vicky :

- Peux-tu appeler Dylan à l'hôpital et lui dire que je vous invite tous deux à dîner ce soir ?

- Quoi ? s'exclama Vicky, l'œil rond.

- Oui, ici. Dans mon appartement au-dessus. Je ne sais faire que des pâtes à la carbonara, et j'espère que cela vous ira.

- Oui… Mais pourquoi ?

- Parce que je me découvre un besoin urgent d'aller faire des courses chez France Miron.

******

La supérette ne se situait pas très loin de la librairie, mais à quelques minutes de marche tout de même. Avant l'instauration du coin café de Edgar, il s'agissait du point focal de rencontre de Riri, Fifi et Loulou. Elle n'était jamais totalement vide, et parfois pleine à craquer, surtout pendant les mois d'été. En entrant, Edgar observa du coin

de l'œil l'employée qui trônait derrière la caisse, qu'il remarquait à peine d'habitude – il s'agissait bien de la femme à l'air fatigué qui avait parlé lors de la réunion municipale. Machinalement, le libraire remplit son panier des ingrédients nécessaires au dîner en regardant du coin de l'œil les autres clients. Ce fut lorsqu'il arriva près du rayon des ustensiles ménagers rarement visité, et pour cette raison, relégué au fond du magasin, qu'il entendit discuter à mi-voix. Edgar s'immobilisa derrière des croquettes pour chiens, retenant son souffle et ouvrant tout grand les oreilles.

- On va finir par se douter de quelque chose, tu le sais.

- Il faut continuer, nous n'avons plus le choix. Voudrais-tu tout laisser tomber maintenant ?

- Et le scandale ? Je ne crois pas que je pourrais continuer longtemps. Et puis…

Il y eut une hésitation. L'autre voix reprit, sèche mais toujours voilée.

- Quoi ?

- Le… le remords de ce que nous lui avons fait me poursuit.

- Et ce qu'elle m'a fait, à moi ? J'étais entièrement sous sa coupe, il fallait bien s'en libérer. Ou peut-être préfères-tu qu'il n'y ait jamais rien eu entre nous ? C'est ce que tu veux dire ? On en reste là ?

- Non, non !

Edgar n'en croyait pas ses oreilles. Il s'avança pour en entendre davantage, mais à ce moment deux dames entrèrent dans le rayon des aliments pour animaux en discutant à voix haute de la saison prochaine. Immédiatement, les voix se turent. Edgar affermit les épaules et entra dans le rayon des ustensiles ménagers, l'air nonchalant. Ce qu'il vit ne le surprit pas

vraiment, il avait déjà cru reconnaître la voix de Simon Le Tallec qui semblait maintenant perdu dans la contemplation des différents balais-brosses.

- Ah tiens, monsieur le Tallec ! Nous nous rencontrons souvent ces temps-ci !

- J'allais le dire, fit l'autre.

Ses yeux s'étrécirent d'un air méfiant, mais Edgar prit soin de conserver une expression candide et se servit prestement d'un rouleau de sacs poubelle. Toutefois, il n'y avait plus aucune trace de l'interlocuteur ou interlocutrice de Simon Le Tallec. Edgar se précipita vers le rayon où il se trouvait auparavant, car la deuxième personne aurait eu assez de temps pour le contourner, et ne vit rien. Le vis-à-vis de Simon Le Tallec semblait s'être volatilisé comme dans un tour de magie.

- Vous avez un animal de compagnie, monsieur Spencer ?

La question fit sursauter celui-ci, et il s'aperçut que Simon Le Tallec le regardait toujours d'un œil scrutateur. Il répondit d'un ton dégagé.

- Moi non, mais Malo Kerven vient de recueillir Féroce, le chien de Madame Le Guirrec. Il est en service, et je me suis proposé de lui ramener de la nourriture pour chien. Mais tel que vous me voyez, j'hésite à savoir quoi prendre.

- Il vaut mieux demander à la caissière ce que prenait Madame Le Guirrec, si elle s'en souvient, fit observer son vis-à-vis qui semblait satisfait de la réponse, mais toujours un peu sur la réserve.

- Vous avez raison, s'empressa de déclarer Edgar.

Il s'avança vers la caisse où officiait la mère de Karine. Elle n'avait visiblement pas bougé de

place depuis son entrée dans le magasin, voilà déjà quelqu'un qu'il pouvait éliminer. De toute façon, il était absolument certain que Simon Le Tallec s'était adressé à sa fille. Il échangea quelques mots avec Catherine Guillou, et revint aussitôt passer en caisse avec la marque préférée de Féroce ajoutée à ses achats.

- Vous êtes madame Guillou, n'est-ce pas ?

La caissière confirma, visiblement surprise.

- C'est donc votre fille que j'ai dû rencontrer l'autre jour dans le bosquet aux Fées.

Une ombre passa sur le visage de la femme.

- C'est possible. Je ne sais pas où elle va en journée.

- Aurait-elle perdu quelque chose ? Tenez, j'ai retrouvé ceci dans les broussailles.

Il lui tendait le bracelet vaguement doré à tête de serpent. Catherine Guillou l'examina attentivement et déclara.

- Non, ce n'est pas à elle. Mais merci de vous en être inquiété.

Edgar ne savait trop comment poursuivre. La pauvre femme avait l'air aussi triste qu'épuisée. A cet instant, une voix autoritaire fendit l'air.

- Catherine ! Venez ici, je ne peux pas tout faire !

- C'est Madame Miron, fit la caissière visiblement apeurée.

Edgar se hâta de payer pour la laisser rejoindre sa patronne. Il hocha la tête sur le chemin du retour, et bifurqua tout de suite vers le poste de police municipal où, coup de chance, il tomba sur Malo Kerven en train de rédiger un rapport. Celui-ci haussa le sourcil devant les boîtes de pâté pour chien que Edgar empila en hâte sur son bureau.

- Je crois que nous avançons, monsieur Kerven, dit-il.

Il lui raconta aussitôt la conversation qu'il

venait de surprendre. Le policier émit un long sifflement, prit quelques notes et releva la tête.

- Si Simon Le Tallec croise ma route, je n'oublierai pas de préciser que je vous avais chargé de mes courses, fit-il avec un clignement d'œil et une ombre de sourire. En attendant, j'ai des nouvelles pour vous – mais dans une autre direction.

- Ah oui ?

- Sylvain Le Guirrec a bel et bien voulu tuer sa tante. Nous avons maintenant des aveux.

- Quoi ?

- Allons, Dany, maintenant tu es dans de sales draps. Tu n'échapperas pas à de longues années de prison avec ce qu'on a contre toi. Mais on peut faire quelque chose pour t'aider. Ce qu'on veut pour te réduire ta peine, c'est le nom de tes commanditaires.

- Mais vous êtes dingue ? Si je vous les donne, je finirai au fond d'une rivière. Ils savent prendre leur temps et où que j'aille me planquer, ils me retrouveront. C'est non, pour la millième fois.

Dans un bureau aveugle et vide, mis à part une table et deux chaises quelconques, deux personnes s'affrontaient depuis des heures. Une lumière éclairait en plein le visage de l'homme d'une trentaine d'années, maigre et blême, qui ruisselait de sueur et était agité de tics nerveux. Son vis-à-vis, vêtu de noir et resté dans l'ombre, revenait à la charge avec une régularité de métronome. Dany était fait, il le savait. Avec la quantité qu'ils avaient découverte sur lui, plus question de nier quoi que ce soit. Et puis il était grillé pour la suite. Les stups l'auraient toujours à l'œil, même à sa sortie de prison… il serait filé et ils ne le lâcheraient plus pour remonter la filière – à moins que ses anciens potes décident de ne pas prendre de risques et ne le descendent directement en taule, si ce n'était plus tard à la sortie.

Dany savait tout cela pertinemment, tout comme son interlocuteur. Il se prit la tête dans les mains et gémit. Qu'est-ce qu'il pouvait faire pour s'en sortir ? Ce fut au moment où il s'abandonnait au désespoir qu'une idée lumineuse le traversa. C'était risqué, mais il fallait la tenter. Il releva la tête et son vis-à-vis remarqua aussitôt une expression matoise qui déforma ses traits de rat pris en cage.

- J'ai autre chose à vous proposer.

- Rien d'autre de ce que tu peux proposer ne nous intéresse, Dany. Nous voulons seulement ces noms.

- Ah ouais, rien d'autre ? Même pas des renseignements sur un meurtre des environs ?

- Tu perds ton temps, Dany. Vos règlements de compte ne nous intéressent pas.

- Oh, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. On m'a demandé de buter une petite vieille sur la côte, mon vieux. Et cela n'avait rien à voir avec la came.

- Qui cela ? Pourquoi ?

L'homme passa sa langue sur ses lèvres sèches, et reprit espoir. Il avait senti l'intérêt percer dans la voix de son vis-à-vis.

- Qu'est-ce que vous offrez en échange ? C'est du criminel, cette fois.

- Quel est l'intérêt pour toi de te coller une charge de meurtre commandité sur le dos, en plus du trafic ? demanda lentement l'interlocuteur dans la pénombre, avec scepticisme. Tu prendras encore plus.

- Oh, mais cela ne s'est pas passé comme prévu. Moi, je n'ai rien fait à la vieille. Mais un autre est intervenu, et c'est ça qui est intéressant pour vous. Personne n'y a vu que du feu, d'ailleurs.

- Qu'est-ce qui nous prouve que tu dis bien la vérité ?

Dany sut qu'il marquait un point. Il réitéra sa question.

- Qu'est-ce que vous offrez pour que je vous tuyaute là-dessus ?

******

Edgar finissait de mettre la table dans son petit salon – le double de la superficie de celui

qu'il possédait à Paris. Il revint en toute hâte à la cuisine, mais les pâtes ne montraient aucun signe de combustion dans l'immédiat et glougloutaient joyeusement dans leur eau de cuisson. Il répondit tout de suite au coup de sonnette en bas, et accueillit Vicky et Dylan qui semblaient assez gênés et mal à l'aise. Vicky tendit maladroitement un paquet de petits chocolats à son patron.

- Merci, Vicky, dit-il chaleureusement. Mais pas la peine de se mettre en frais pour moi, cela n'a rien de mondain, j'aimerais votre avis sur les derniers développements de… notre affaire.

- Oh, vraiment ? dit-elle en ouvrant de grands yeux.

- Venez.

Il les conduisit dans son petit salon et les pria de s'asseoir.

- Du sherry ?

Après avoir échangé un regard les deux jeunes gens acquiescèrent.

- A moins que tu ne préfères du whisky, Dylan ? C'est du vrai single malt d'Ecosse. Je n'ai rien contre les Américains, mais je le bois pur. Bien sûr tu peux l'avoir on the rocks si c'est ta préférence.

Dylan bredouilla quelque chose qui pouvait passer pour un accord, et Edgar suspecta qu'il venait de parler Chinois aux deux malheureux jeunes Bretons. Se blâmant, il précisa aussitôt.

- Le sherry est un vin cuit que tu devrais apprécier, Vicky, cela ressemble au Pineau des Charentes ou au xérès. Le whisky on the rocks est servi avec des glaçons, Dylan.

Leur visage s'éclaira, et bientôt les breuvages requis leur furent généreusement servis, avec les amuse-bouche nécessaires. Entre-temps, Edgar avait sauvé les pâtes d'un destin funeste et avait

dûment préparé leur accompagnement.

- J'ai à vous parler, annonça-t-il en revenant, verre de whisky à la main, et sentant que l'atmosphère s'était notablement détendue. En fait, nous en savons plus maintenant sur l'assassinat de la mère Le Guirrec. J'ai rencontré Malo Kerven tout à l'heure. Cela concerne Sylvain Le Guirrec.
- Comment ? demanda Dylan, surpris.
- Voilà. Vous savez que nous avions déjà des soupçons contre lui, à cause de ses demandes répétées d'argent à sa tante et les grosses coupures qu'il a étalées sans vergogne en sortant de chez elle. Mais ce brave homme était en Auvergne au moment du crime, et il a d'ailleurs pris soin de donner beaucoup de publicité à la chose. Ce qui nous avait surpris à l'époque, si vous vous souvenez bien.
- Et ? fit Vicky en haussant le sourcil.
- Il nous reste à savoir si Sylvain Le Guirrec était au courant de l'argent que possédait sa tante. Mais un de ses amis de réseau - il semble qu'il soit impliqué dans plusieurs trafics – vient de lâcher à la police qu'il est prêt à témoigner contre lui, preuves à l'appui, en échange d'une réduction de peine sur une autre charge.
- Comment ? s'écrièrent Vicky et Dylan.

Edgar hocha la tête.

- D'après ce que j'ai compris, ce n'est pas tout.
- C'est donc lui qui a fait assassiner sa tante ? On en est sûr ? s'exclama Dylan.
- Il l'a tenté, cela c'est sûr, mais la tentative a-t-elle fonctionné, là-dessus notre prévenu est muet comme une carpe tant qu'il n'aura pas obtenu d'avantages supplémentaires. D'après ce qu'on a compris, il se refuse à admettre qu'il a commis le crime, mais il

peut faire la preuve de la proposition de Sylvain, ce qui suffit à mettre le neveu dans de sales draps. Bref, ce charmant jeune homme a été arrêté cet après-midi à Vannes et se trouve actuellement en garde à vue.

Edgar se carra confortablement dans son fauteuil, et remarqua avec satisfaction.

- Mais maintenant, les choses changent d'envergure. Le dossier de la mort de la mère Le Guirrec va ressortir officiellement. Une autopsie sera pratiquée, et sans doute la police va-t-elle aussi inspecter les lieux de la pendaison plus en détail.

- Excusez-moi, mais je ne comprends plus, patron, fit Vicky, semblant un peu désemparée. C'est le neveu qui a fait tuer sa tante, ou non ?

- Le neveu a tenté de faire tuer sa tante, c'est certain. Mais selon le tueur à gages, il n'a pas touché un cheveu de la tête de la mère Le Guirrec, qui était déjà morte à son arrivée. Il dit qu'il a là-dessus d'autres révélations à faire, point barre.

- Vous voulez dire… il aurait vu ce qui s'est réellement passé ? demanda Dylan, souffle coupé. Et le meurtrier serait quelqu'un d'autre ?

- C'est bien possible. Restons-en là pour l'instant, je voudrais vous parler d'une autre piste.

En quelques mots, il leur répéta la conversation qu'il avait surprise à la supérette entre Simon Le Tallec et la personne inconnue. Les deux jeunes Bretons semblaient sidérés.

- Alors, fit lentement Dylan, le tueur à gages aurait peut-être vu Simon Le Tallec assassiner la mère Le Guirrec ? Et ce serait lui le véritable tueur ?

- En tout cas, ce qu'il a dit à la supérette le

propulse tout de suite en haut de la liste des suspects, remarqua Vicky.
- Justement, répliqua Edgar, sourcil froncé. En y réfléchissant bien, il n'a jamais dit nettement ni le nom de la mère Le Guirrec, ni l'avoir assassinée. Même si ces paroles semblent nettement louches, nous ne pouvons pas être absolument sûrs qu'il faisait bien allusion au crime. Il faut rester très prudents.
- Avec qui parlait-il ? demanda Dylan.
- Justement, je n'en sais rien. Cette personne a disparu comme par enchantement du fond du magasin. Il n'y avait personne derrière les rayons.
- Elle est peut-être sortie par une entrée de service, suggéra Vicky. Où se trouve l'entrepôt de stockage ?
Edgar secoua la tête.
- Impossible. Tu ne l'as peut-être pas remarqué, mais l'entrée de la réserve est située près des fruits et légumes frais, et c'est un volet d'ouverture automatique qui fait un raffut du diable en se relevant. Or, je n'ai rien entendu.
- Et vous n'avez vu personne ?
- Pas âme qui vive, mais je jurerais qu'il s'agissait de la petite Karine Guillou. Et c'est pourquoi j'ai besoin de vous. Est-ce que vous la connaissez ? Qu'en pensez-vous ?
- Eh bien… Riri, Fifi et Loulou ne sont pas loin de la vérité quand elles parlent d'elle, vous savez. Elle était de plusieurs années plus jeune que moi à l'école du village, mais on a fait toute notre scolarité ensemble jusqu'à la fin du collège, et elle n'avait pas vraiment bonne presse.
- Comment cela ?
Vicky parut embarrassée, et Dylan encore

davantage.

- Dès les petites classes du primaire, elle… aimait étaler tous ses colifichets et ses tenues aux autres filles, parce qu'elle recevait beaucoup de choses de ses parents, vous comprenez ? C'était une fille unique ultra gâtée. J'étais de deux ou trois classes supérieures à elle, mais c'était une m'as-tu-vu qui se prenait pour la reine de la cour de récréation. Elle était mortellement jalouse des filles qui travaillaient bien en classe, et les rabaissait systématiquement, se moquant sans arrêt d'elles et de leur physique. Je pense que c'est parce qu'elle ne pouvait pas se sentir supérieure à elles dans ce domaine, elle ne récoltait que des zéros et ne fichait rien. Celles qui voulaient l'humilier l'appelaient la cruche.

- Lorsque ses parents ont voulu l'envoyer en pension, tu te rappelles ? intervint Dylan.

- Oui, elle leur a fait des scènes terribles dont elle se vantait ensuite. Mais son père tenait bon, alors elle a dû… marchander avec les filles son argent de poche et des babioles, pour se donner de bons résultats et échapper à la pension. Après la mort de son père, elle n'a pas pu continuer à acheter ses bonnes notes aux autres filles. C'était à son arrivée au collège, alors du côté des garçons…

Vicky lança un regard à son petit ami, qui se hâta de continuer avec peut-être moins de diplomatie que sa dulcinée ne l'aurait fait.

- Ma mère l'aurait qualifiée de « marie-couche-toi-là », si vous voyez ce que je veux dire. Une vraie pute. Une bonne partie du bahut lui est passé dessus. Et puis…

- Oui ?

- Elle ne se limitait pas aux élèves. Pour être franc, elle couchait aussi avec les profs, du

moins ceux qui lui promettaient de bonnes notes en échange. L'un deux s'est même fait renvoyer.
- Comment ?
- Elle ne voulait pas que ses parents apprennent son petit trafic, donc lorsqu'ils ont été surpris en flagrant délit, elle a prétendu qu'il avait abusé d'elle. Elle était mineure, les gens du rectorat l'ont crue. Dommage, je l'aimais bien ce prof. Tout le monde a poussé un soupir de soulagement lorsque cette fille est partie du collège. C'est pour cela que cette liaison me surprend, Thibaut Le Tallec, le fils de Simon, était au lycée à ce moment-là et ses parents n'ignoraient pas que c'était une vraie traînée.
- Drôle de lubie de la part de Simon Le Tallec, confirma Edgar. C'est pour cela que nous devons vraiment confirmer qu'il s'adressait bien à elle, et parlait du crime de la mère Le Guirrec.
- Mais à quoi d'autre que le crime aurait-il pu faire référence ? demanda Vicky avec une moue dubitative.
- Justement, je n'en sais rien. C'est pourquoi à mon avis le premier point à vérifier, c'est si le tueur à gages a bel et bien vu quelque chose ou quelqu'un, et s'il est capable de l'identifier. Pour cela, demain Malo m'a demandé de me rendre à Vannes en sa compagnie, expliqua Edgar. J'aurai donc besoin de toi pour tenir le magasin toute la journée, Vicky.
- Pourquoi vous en particulier ?
- Aucune idée, Malo m'a demandé d'aller avec lui pour voir le prévenu, et m'a dit que ma présence sera utile. Je n'en sais pas plus pour l'instant.
Vicky regardait le fond de son verre, pensive.

- Et… Qu'est-ce que cela vous fait d'avoir raison ? Elle a bien été assassinée, comme vous le disiez depuis le début ! Cela doit être une satisfaction, non ?

- Je mentirais en disant que cela ne me fait rien, reconnut Edgar. Mais cela m'effraie aussi un peu… c'était intellectuel jusqu'à présent, et rien de plus. Comme un jeu de piste, vous comprenez ? Une de nos « *murder parties* » anglaises, qu'on peut laisser derrière soi une fois qu'on en est sorti et que le coupable est découvert. Tout cela me paraissait à moitié irréel, et c'était presque amusant de se prendre pour un détective.

Les deux jeunes gens hochèrent la tête, et Edgar devina qu'ils n'étaient pas loin d'avoir éprouvé la même chose que lui.

- Maintenant qu'il y a un meurtre réel, continua-t-il, il me semble m'éveiller d'un rêve. Et ce n'est pas plaisant. Dans les jours qui viennent, les gens vont se regarder dans la rue, et la suspicion va s'installer dans le village, puis grandir. A présent on ne peut plus en sortir. Et si le meurtre de la mère Le Guirrec n'est jamais élucidé, tout le monde se soupçonnera de plus en plus. L'atmosphère deviendra irrespirable.

Il se leva, et fit les cent pas avant de se retourner vers ses invités, qui semblaient un peu mal à l'aise.

- Allons, venez goûter de ma cuisine, fit-il avec un sourire bienveillant. Je ne voulais pas vous alarmer.

- Vous ne nous faites pas peur, boss, fit Vicky en se levant. Je crois seulement que vous nous faites enfin réaliser ce qui va se produire dans les prochaines semaines, ici.

Elle le regarda bien en face.

- Et vous avez raison là-dessus également.

Chapitre 9 - A Vannes

A Vannes, Les pas des trois hommes résonnaient bruyamment dans le couloir dallé du bâtiment de la police. Le chef de file en uniforme de policier se tourna vers les deux autres.

- Une expérience, hein ? Après tout, cela ne peut pas faire de mal.

Il agita quelques feuilles de papier au-dessus de sa tête.

- Mais je me demande… Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? On a tout là-dedans.

- Je connais ce genre de type, répliqua Malo à son homologue. Une petite frappe sans consistance. J'en attrape des tas à la sortie du bar de notre bled. Oh, je ne doute pas que Sylvain Le Guirrec l'ait bien engagé pour descendre sa tantine. Ni qu'il soit bel et bien allé à Kerdavallec, et ai vu la maison. Il décrit tout : les fleurs, la couleur des volets, la grande rue… même si tu n'avais pas vérifié son compte bancaire et trouvé son paiement de ticket de train, je n'aurais pas mis en doute ce qu'il racontait.

- Alors, qu'est-ce qui cloche ? demanda l'autre policier par-dessus son épaule.

- La suite du récit, mon vieux. Il fallait des soi-disant révélations pour appâter les stups, non ? Je me demande s'il a bel et bien vu le crime se commettre, ou le criminel - comme il le dit.

- Il jure pourtant qu'il le reconnaîtrait n'importe où.

- La plupart des mecs que j'arrête raconterait avoir marché sur la Lune si cela pouvait leur éviter la taule ou une forte amende. Nous devons être sûrs.

- Et comment comptes-tu t'y prendre ?

- Nous allons voir s'il reconnaît Edgar.

- Bonne chance, alors.

Le policier vannetais déverrouilla une porte en leur disant.

- Je reste au-dehors. On l'a amené là il y a vingt minutes pour le faire mariner.

- C'est enregistré ? demanda Malo entre ses dents, tout en s'avançant.

Le policier eut un signe affirmatif avec un demi-sourire.

- Tu auras droit à un souvenir, fit-il ironiquement.

Le libraire et le policier municipal entrèrent ensemble dans la pièce, Malo en uniforme tenant le bras d'Edgar, qui veilla à conserver une expression impassible.

- Alors, Dany ? Je t'amène quelqu'un que tu connais.

Le prisonnier eut un mouvement brusque, qu'il arrêta aussitôt. Il serra les lèvres, puis lâcha.

- J'vois pas ce que vous voulez dire.

Ses yeux méfiants faisaient l'aller-retour constamment entre Malo et Edgar.

- Tu sais très bien ce que je veux dire. Alors ? C'est bien lui ? On a besoin de ton témoignage pour le coffrer pour de bon.

Il y eut une sorte d'affaissement du corps du prisonnier sur son siège, et les traits de son visage se détendirent quelque peu, comme s'il venait de comprendre quelque chose.

- Ah… Ouais, c'est lui.

- Sûr ?

- Certain.

- Ce mec déraille. Je ne l'ai jamais vu, dit Edgar – ce qui était la stricte vérité.

- C'est lui, je te dis, répéta Dany comme s'il n'avait pas entendu son intervention.

- Tu dis que c'est lui, et je veux bien te croire, Dany. Mais je veux être sûr de mon coup, dit Malo. Un truc cloche dans ce que tu as dit.

- Comment ça ?

- Eh bien, tu as déclaré qu'il avait frappé la vieille derrière la tête pour lui faire perdre connaissance, et qu'il l'avait ensuite traînée jusqu'à l'endroit où il avait attaché la corde.

- Ouais, c'est ça, confirma Dany, sur la défensive.

- Et le tabouret ?

- Comment ça, le tabouret ?

- Il est bien monté sur quelque chose pour porter le corps là-haut, non ?

- Ben c'est évident, non ?

- Alors, pourquoi n'en parles-tu pas ?

- C'est pas le meurtrier qu'il vous faut ? Je l'ai reconnu, vous pouvez l'arrêter, qu'est-ce que vous voulez de plus ? Maintenant, si vous voulez que je témoigne contre lui au tribunal, c'est donnant-donnant.

Malo sourit.

- Ce que je veux, c'est la vérité. Vois-tu Dany, je crois que tu te fais mousser avec de soi-disant révélations pour tenir les stups en haleine et monnayer une réduction de peine. Mais ton histoire ne tient pas la route. Tu veux que je te la relise ?

Il sortit deux feuillets pliés de sa poche et commença à lire à haute voix.

« Je suis sorti du train sans me faire repérer, et suis parti tout de suite dans la rue principale de ce trou. Le jour baissait, il y avait un café sur ma droite que j'ai dépassé, et après quelques maisons deux ou trois commerces que je n'ai pas bien vus. Mais il y avait un coiffeur, je crois. J'avais un plan fait par Sylvain, alors j'ai descendu la rue et j'ai tout de suite repéré la petite maison blanche aux volets verts. Tout était éteint, et puis je n'étais pas sûr que ce soit la bonne maison, alors je me suis approché sans faire de bruit pour vérifier. Sylvain m'avait juré

qu'il n'y avait pas d'alarme, mais je fais attention chez les vieux, parfois ils en ont une et le disent pas. C'est alors que j'ai tout vu ».

Ici Malo leva les yeux.

- Quelle heure était-il, Dany ?

- J'sais pas, répliqua-t-il, buté.

- Tu es arrivé du train à dix-neuf heures treize. Le temps pour descendre la grande rue a dû te prendre cinq à dix minutes. Donc tu mens.

- Prouve-le, sale flic.

- L'éclairage public ne fonctionne qu'à partir de vingt heures depuis trois semaines. On est passé aux horaires d'été dans le village.

Malo se pencha vers le prisonnier, qui semblait ne pas comprendre.

- Tu n'as pas pu voir quoi que ce soit chez la pauvre vieille, parce qu'il faisait trop sombre pour cela. L'électricité n'était pas allumée, car seul un crétin l'aurait allumée tout en suspendant une mémé au plafond pour faire croire qu'elle s'était pendue, alors qu'il pouvait être vu de la rue. Donc de deux choses l'une : ou tu l'as vue encore en vie – auquel cas tu serais entré pour faire ton travail, ou bien elle était déjà morte au plafond lorsque tu es venu – et tu as vu son corps lorsque tu as essayé d'éclairer à la torche depuis la fenêtre, car tu voulais être sûr que c'était la bonne maison. Dans les deux cas, tu ignores qui est l'assassin et tu ne l'as pas vu. Je me trompe ?

- Alors comment ça se fait que je reconnais ce type ?

- Tu es sûr que c'est lui le coupable ?

- C'est ce que vous avez dit vous aussi, non ? Ouais, je suis sûr. C'est bien lui.

- Tu ne peux pas l'avoir reconnu, Dany. Ce soir-là, ce monsieur a passé la journée à son

club de golf, et est rentré très tard. En fait, c'est la seule personne dont je suis sûr qu'elle n'était pas au village ce soir-là à cette heure.

- C'était un piège ! Salaud de flic !

Quelques secondes passèrent dans un silence absolu. Puis Malo Kerven dit, d'une voix presque indifférente.

- Oui, c'était un piège, et tu es tombé dedans. Je veux la vérité, maintenant, Dany. Et si tu as des réticences à nous dire ce qui s'est vraiment passé, je te conseille de bien réfléchir. Les stups n'aiment pas qu'on les mène en bateau, et tu as déjà essayé une fois. Tu as vu cet assassin, ou non ?

- Les deux, murmura le misérable, qui semblait acculé comme un rat pris au piège.

- Quoi ?

- J'ai vu le meurtrier… mais sans le voir. Et ça c'est la vérité, je jure.

- Mettons les choses au point. Qu'est-ce que tu as vu exactement ?

Dany prit une longue inspiration, puis dit.

- Voilà… j'sais même pas si les stups m'auraient cru. C'est vrai qu'il faisait noir là-dedans et je n'étais pas sûr que ce soit la bonne piaule. Bon j'ai essayé de regarder à travers la fenêtre, mais comme tu dis on n'y voyait rien alors j'ai cherché mon téléphone pour éclairer… et là j'ai vu qu'il y avait déjà quelqu'un à l'intérieur, parce qu'il a bougé. Il était seulement éclairé à contrejour par la lumière qui venait de la cuisine, et tout ce que je voyais c'était une ombre, ok ?

- Un homme ou une femme ? demanda sèchement Malo.

- Aucune idée. Je dirais un mec, mais sans en être sûr. Il a hissé un gros truc sur un fauteuil ou un canapé, je voyais pas bien puis il a tiré

sur une corde à côté, et j'ai vu que c'était un corps qui montait vers le plafond ! Moi je devais seulement donner un coup sur la tête de la veille et m'assurer qu'elle avait bien passé l'arme à gauche avant de partir, d'accord ? On aurait pu croire qu'elle s'était cassé la figure toute seule. Cela devait passer pour un accident, il y avait pas de pendaison prévue dans notre plan. J'ai pas demandé mon reste, et j'ai détalé aussitôt.

- Et tu n'en a pas parlé à Sylvain ?

- Non… je me suis dit qu'il avait peut-être mis quelqu'un d'autre aussi sur le coup, et puis si je lui avais dit que c'était pas moi qui avait buté la vieille j'aurais dû rendre son fric. De toute façon, il devait se faire un alibi pour qu'on le soupçonne pas, je crois pas qu'il était chez lui.

- Et cette silhouette, Dany ? Tu ne peux vraiment rien nous en dire ?

Le misérable inspira profondément et hocha la tête dans la négative.

- C'était juste une ombre, mec. Une ombre. Je l'ai à peine vue. Mais je te jure que c'est vrai.

******

Dans la voiture qui les ramenait à Kerdavallec, Malo observa.

- Nous avons fait des progrès. Maintenant on est sûr que c'est bien un crime, et on sait qu'il a été commis à dix-neuf heures trente. Je ne crois pas qu'il mentait, cette fois.

- Il y a quelque chose que je ne m'explique pas, remarqua Edgar. Vous avez dit que j'étais le seul dont vous pouviez être sûr que je n'étais pas dans le village au moment du crime… cela veut-il dire que vous aviez

vérifié ?

- Bien sûr, répondit la policier, pince-sans-rire. Voyez-vous, avec votre arrivée récente dans le village, et le fait que personne ne connaisse votre passé, vous étiez tout indiqué comme victime du chantage de la mère Le Guirrec. Votre alibi est le premier que j'ai vérifié, si vous voulez le savoir. Et il a été le plus facile à établir.

- Il vous a satisfait, j'imagine ? demanda Edgar, lèvres pincées.

- Votre caddie a certifié que vous n'étiez revenu du green qu'à dix-neuf heures – et trois témoins vous ont vu aussitôt après commander à dîner dans le restaurant gril qui est attaché au golf, dont vous êtes parti à vingt heures trente, ticket de caisse à l'appui. J'ajoute que vous avez été vu garer votre voiture au village à votre retour, bien après vingt et une heures. Ne vous vexez pas. Mes soupçons étaient logiques, non ?

Edgar hocha la tête, se détendit. Etranger, il aurait été soupçonné de la même manière dans un village anglais comme nouveau venu, et rendait presque grâce aux vérifications méticuleuses du policier, qui pourraient le disculper de tout soupçon auprès des habitants de Kerdavallec dans les semaines à venir.

- Malheureusement, reprit Malo, à part le vôtre, je n'ai pas pu établir avec certitude d'autres alibis, à l'exception de celui de la femme du maire. Simon le Tallec a aménagé une buanderie en salle de télévision – il y regardait un match de foot – d'après *ses dires*. France Miron faisait sa comptabilité toute seule. Catherine et Karine Guillou n'étaient pas ensemble, la petite étant sortie je ne sais où. Le maire avait une réunion de chantier – mais elle n'a commencé qu'à vingt

et une heures, pour se terminer après minuit. Impossible de savoir où il se trouvait entre dix-huit heures et le début de la réunion. Même moi, je n'ai pas d'alibi valable - de dix-neuf à vingt heures je suis allé me promener sur la lande avec mes chiens, et ils ne témoigneront pas pour moi. Je pense que personne ne pensait avoir besoin d'alibi, voilà le hic.

- La femme du maire, vous disiez, a donc elle aussi un alibi ?

- Il est moins solide que le vôtre, car corroboré par une seule personne, qui est un proche. Elle était partie dîner avec sa sœur qui habite un peu plus loin que Vannes ce soir-là, fit laconiquement Malo Kerven. Elle est partie vers dix-huit heures et est rentrée vers vingt-deux heures. J'ai des témoins à l'aller et au retour, et sauf à suspecter la sœur de mentir, cela la disculpe.

- Vous avez progressé beaucoup plus que vous ne vouliez bien le dire, observa Edgar d'un ton acide.

- Mais je partage mes informations avec vous maintenant. Et ouvrez l'œil, je ne crois pas à un assassin venu du dehors.

- Pourquoi donc ?

Le policier le regarda avec commisération.

- Rappelez-vous de cette ombre. D'après ce qu'a dit ce pauvre type…

- Le meurtrier était éclairé par l'ampoule de la cuisine allumée, compléta Edgar. Ce qui revient à dire que… Féroce était présent, et il n'a pas aboyé. Donc le chien connaissait l'assassin.

- Exact. Je pense que la mère Le Guirrec était encore vivante lorsqu'elle a été hissée au bout de cette corde, ce qui explique que Féroce ne se soit pas affolé. Elle a dû être

droguée au préalable.

- Pauvre femme, soupira Edgar. Personne ne mérite de finir ainsi.

- Oui, et il n'y avait pas de trace de lutte sur le corps lorsqu'il a été décroché, la drogue n'a pas été absorbée de force. Cela nous laisse à penser qu'elle avait bu un thé ou un café avec l'assassin pour qu'il la drogue à son insu. Ce qui prouve qu'elle le connaissait, elle aussi. Nous en saurons plus avec les résultats de l'autopsie.

Hochant la tête, Edgar enfonça les mains dans ses poches, et un objet dur le surprit.

- Ah, tenez… Voici le bracelet que j'ai trouvé au bosquet aux Fées. D'après sa mère, il n'appartient pas à la jeune Karine. Voulez-vous le mettre aux objets trouvés à la mairie ?

- Aucun problème, fit Malo en le mettant dans sa poche. Sans doute un truc perdu par un touriste. Si vous saviez tout ce qu'on peut retrouver sur la plage après chaque saison…

Après quelques minutes de conduite silencieuse, il se tourna et regarda la librairie bien en face.

- Faites attention, maintenant. Pas de blagues. A présent le crime est établi, et demain il sera officiel – pour l'instant, la police de Vannes va garder le neveu à l'ombre, ce qui j'espère va délier les langues dans le village en détournant les soupçons. Mais faites attention, monsieur Spencer. Vous et moi sommes seuls à savoir pour l'instant que le vrai meurtrier se promène dans le village.

Chapitre 10 – La découverte de Vicky

Dès le lendemain, le village entier était choqué et atterré par la nouvelle, au grand désespoir du maire Monsieur de Chevillé. Celui-ci s'était empressé d'annoncer que le neveu de la défunte avait été interpelé pour le crime, et que rien n'était à craindre des formalités qui auraient probablement lieu dans les jours à venir, si des enquêteurs se déplaçaient dans le village. Aussitôt, certains habitants avaient caressé l'espoir d'être appelé à la barre pour témoigner dramatiquement du regard louche et de l'allure suspicieuse dudit neveu. Malheureusement, Malo était venu mettre un terme à ce bel enthousiasme citoyen en révélant – sur une question directe de Riri – que le neveu n'avait pas été arrêté mais restait seulement en garde à vue par la police criminelle. Du coup, les regards en coin et les yeux méfiants commençaient à poindre dans une atmosphère refroidie, et on sentait que le naturel convivial des habitants cédait peu à peu la place à une réserve prudente.

Malo avait pris grand soin de claironner l'identité des deux personnes dont il était sûr de l'emploi du temps le soir du crime, et même si on n'aurait jamais suspecté sérieusement l'épouse du maire, Edgar sentait que cette assurance était particulièrement utile dans son cas particulier. Riri, Fifi et Loulou maintenaient leurs réunions hebdomadaires dans son coin café, et discutaient aussi librement avec lui qu'auparavant, un signe qui ne trompait pas.

Malgré les assurances répétées que le neveu était le suspect numéro un, et restait sous détention à Vannes, les trois vieilles femmes n'y croyaient guère, ce qui influençait peut-être la méfiance ambiante dans le village. Loulou se montrait la plus difficile à convaincre. Edgar avait pourtant essayé d'accréditer la thèse du

neveu assassin.

- Ne me racontez pas de salades, dit-elle en reposant sa tasse dans sa soucoupe peut-être un peu plus bruyamment que nécessaire.

- Pourtant, je le tiens de Malo lui-même, répondit placidement Edgar, les soupçons pèsent fortement sur ce jeune homme et sa garde à vue n'a pas été levée. Ce sont tout de même de fortes présomptions qu'il est le coupable, non ?

- Pensez-vous ! S'ils avaient des preuves, ils n'auraient pas hésité à l'arrêter tout de suite, lui répondit la vieille femme en secouant la tête, dans un halo blond platine.

- Peut-être les preuves ne sont-elles pas encore assez concluantes pour permettre une arrestation, se permit de placer Fifi de sa voix posée.

- Quoi qu'il en soit, c'est le premier vrai crime que nous avons ici dans le village depuis des années, observa presque avec satisfaction Riri.

- Il y a eu des faux ? plaisanta Edgar.

Mais sans la moindre trace d'humour, les trois vieilles femmes s'entre-regardèrent.

- Il y a les soupçons qui ont suivi la mort du père Le Brach, je me rappelle, qui tombait bien pour Simon Le Tallec… mais il n'était pas avec lui sur le bateau, musa Riri.

- Et rappelle-toi les soupçons qui ont pesé sur la pauvre Catherine Guillou à la mort de son mari, rappela Fifi en secouant ses cheveux de neige. Quand on pense qu'elle a tout perdu par la suite…

- France Miron a eu aussi sa part de soupçons, rappelle-toi qu'on avait dit qu'elle aurait poussé son mari de la falaise… intervint Loulou.

- Bref, tout le monde dans le village y a eu

droit à un moment ou un autre, plaisanta Edgar.

Les trois vieilles femmes échangèrent un regard sombre.

- Il ne faut pas plaisanter avec cela, monsieur Spencer. Parce que maintenant, les gens vont se demander s'il n'y avait pas du vrai là-dessous, et toutes ces vieilles histoires vont ressortir. Vous comprenez ?

- Mais s'il s'agit du neveu…

Les trois vieilles femmes hochèrent la tête en signe de condescendance dubitative.

- Cher monsieur Spencer. Vous ignorez comme les gens peuvent être méchants.

******

Le lendemain Vicky avait pris la décision d'agir. Elle avait son idée à elle depuis le début. Ce cher Monsieur Spencer ne le réalisait pas, mais parce qu'il avait répété les propos tenus entre Simon Le Tallec et cette autre personne, Vicky pensait savoir bien des choses. Elle n'avait rien dit sur le coup de ses réflexions, mais se promettait de vérifier son hypothèse à la première occasion. Il pleuvait un méchant crachin ce jeudi, aussi hâta-t-elle le pas vers la supérette du bourg, où trônait Madame Guillou derrière sa caisse, à l'aspect toujours aussi fané et fatigué.

Après une parole aimable à son égard, Vicky attrapa un panier et se dirigea tout de suite vers le fond du magasin, décidée à vérifier son idée. Au rayon des ustensiles ménagers, elle inspecta de bout en bout et avec soin les lieux. Tout d'abord elle ne découvrit rien, puis se rappela d'un détail qu'Edgar Spencer avait mentionné, et vint à l'endroit précis qu'il avait évoqué. Quelques recherches discrètes amenèrent un sourire de triomphe sur son visage.

- Bonjour, Vicky ! Tu fais tes courses bien tôt ! claironna une voix derrière elle.

Elle fit volte-face, et découvrit France Miron, la tenancière du magasin, qui la regardait d'un air cordial. Elle lui sourit en retour, et déclara.

- Bonjour, madame Miron. Oui, je viens choisir un nouveau balai pour le ménage chez Monsieur Spencer, j'ai du temps car Monsieur Spencer m'a dit de ne pas me presser pour arriver ce matin.

- Je te conseille celui-ci, dit Madame Miron aussitôt. C'est le plus cher, mais tu verras qu'il est efficace à l'usage. Les autres sont plus de la camelote à destination des maisons de vacances, même si je ne devrais pas le dire.

- Alors c'est dit. Je l'achète, dit la jeune femme qui savait très bien se faire rembourser dans la minute avec les révélations qu'elle aurait à faire à son patron.

- Et alors, en parlant de Monsieur Spencer, comment ton travail se passe-t-il avec lui ? demanda France d'un ton affable, en l'accompagnant à la caisse. Au départ, tout le monde se demandait au juste quel oiseau bizarre était ce retraité anglais, surtout avec cette idée de librairie à l'ancienne, mais il semble un charmant monsieur. Les gens ont pris leurs habitudes dans son petit commerce, maintenant. En tout cas, il ne fait pas beaucoup parler de lui.

Si Edgar Spencer avait mentionné ses loisirs favoris, à savoir rechercher un meurtrier dans le village, Vicky suspectait qu'il n'aurait eu aucun mal à faire parler de lui beaucoup plus que France Miron ne l'imaginait.

- Je l'aime beaucoup, dit-elle avec chaleur. Il est très intelligent, très cultivé, et nous a invité Dylan et moi à dîner hier soir.

- Ah bon ? Et de quoi avez-vous parlé ?

- De… littérature, et aussi de golf. Il adore le golf, il y va toutes les semaines, même s'il pleut ! Il dit que ce ne sont pas quelques gouttes de pluie qui vont l'arrêter !

- Il doit trouver son bonheur ici, fit France Miron avec le sourire.

- Oui… il dit seulement que c'est dommage de ne pas avoir de restaurant dans le village, du genre pizzeria ou crêperie, avec les estivants cela se remplirait vite, dit Vicky en observant avec attention France Miron.

- Peut-être un jour, répondit-elle en souriant de toutes ses dents.

En quittant la superette, Vicky était certaine de ne pas s'être trompée.

******

Pendant ce temps, dès l'ouverture, Edgar avait encaissé quelques ventes ce matin avec satisfaction – la mauvais temps avait découragé quelques vacanciers de ce premier weekend de mai prolongé d'aller se promener à proximité. Ce fut alors que le magasin était désert et qu'il lisait son journal sur son smartphone – il avait demandé à Vicky de ne pas se presser pour arriver, le dîner de la veille s'étant terminé tard – que la porte tinta.

Edgar leva les yeux et découvrit avec quelque surprise son vis-à-vis. Avant qu'il n'ait pu le saluer, celui-ci déclara de manière directe.

- Bonjour, monsieur Spencer. Il faut que je vous parle en privé. Avez-vous quelques minutes ?

Edgar lui désigna le coin café, mais son interlocuteur secoua la tête.

- Ce que j'ai à vous dire est confidentiel, et quelqu'un peut entrer à tout moment.

Intrigué, Edgar fit monter son vis-à-vis dans son appartement et lui désigna le salon.

- Dépêchez-vous, je ne peux pas laisser le magasin longtemps sans surveillance. De quoi voulez-vous me parler ?

Il terminait à peine sa phrase que le coup l'assomma.

******

Vicky arriva une dizaine de minutes plus tard, et chercha avec impatience son patron dans la librairie déserte. Après quelques hésitations, elle finit par appeler et frapper à la porte de son domicile, sans résultat. Se disant qu'il avait dû s'absenter momentanément, elle revint à la caisse en vue de traiter les commandes du jour. Elle commençait son travail tout en rongeant son frein lorsqu'elle vit la tasse de café froid à demi pleine qui attendait sur le comptoir. Vicky commençait à connaître son patron et ses petites habitudes, et il ne serait jamais sorti du magasin sans ranger cette tasse hors de vue. Il était peut-être au téléphone dans son logement ? Vicky finit par monter quatre à quatre l'escalier pour s'en assurer. Elle frappa de nouveau à la porte et poussa le battant, qui à sa grande surprise s'ouvrit sans la moindre résistance.

- Ho ! Hé ! Boss ! Vous êtes là ?

Aucune réponse, mais un bruit se fit entendre – comme un glouglou d'eau courante. Avec précaution, Vicky ouvrit toutes les pièces, et hésita devant la salle de bains. Comme personne ne répondait à ses coups sur la porte, elle tourna la poignée qui céda, et Vicky poussa une exclamation de surprise horrifiée. Edgar Spencer était écroulé nu dans la grande cabine de douche, un savon à ses pieds, et avait dû se cogner la tête violemment contre la paroi.

Grace à Dylan, Vicky savait comment réagir dans les situations d'urgence et ne s'affola pas. Elle éteignit aussitôt l'eau, vérifia que son patron respirait, puis étala une grande serviette sur Edgar inconscient, et prit grand soin de le sortir de la douche et de l'installer plus confortablement sur le carrelage en ménageant sa tête. Puis elle courut appeler les secours, qui arrivèrent à une vitesse record, Malo Kerven en tête. Une ambulance arriva en hurlant et emmena tout de suite le libraire inconscient vers l'hôpital.

Tout à coup, Vicky se laissa alors tomber sur une chaise et commença à pleurer, car la tension retombait.

- Que s'est-il passé ? demanda Malo Kerven, le visage pâle.

- On a voulu le tuer, en lui donnant un coup sur la tête, dit-elle en hoquetant. Si j'avais pu me douter…

- Je croyais qu'il était tombé dans la douche ?

- On a voulu faire croire à un accident, mais ce n'est pas vrai… ce n'est pas possible.

- Pourquoi dis-tu qu'il s'agit d'une tentative de meurtre ? Il a pu remonter prendre une douche pour une raison que nous ignorons, et glisser sur le savon.

- En laissant le magasin et son appartement ouverts ? En milieu de matinée ? Cela ne tient pas debout. Je connais Monsieur Spencer, cela ne lui est jamais arrivé en six mois. Il est régulier comme une horloge. Et puis, il y a une raison qui fait que c'est tout bonnement impossible. Nous pouvons être sûrs que quelqu'un a voulu l'assassiner et maquiller cela en accident.

- Comment cela ?

Vicky se tortilla d'un air gêné, et murmura quelques mots à l'oreille du policier, qui perdit

pour une fois son air impassible. Il haussa les sourcils et poussa un long sifflement.

- Je vois, dit-il.

- Vous ne lui direz rien ? supplia Vicky. Je ne devrais même pas être au courant.

- Je pense que l'hôpital le découvrira vite, fit Malo d'un air bienveillant. Ne t'inquiète pas de cela. As-tu autre chose à m'apprendre ?

- J'ai trouvé cela en arrivant, dit-elle en désignant la tasse de café. Elle était froide et je savais qu'il ne serait jamais sorti du magasin en laissant du désordre. C'est alors que je suis montée et j'ai entendu l'eau. J'ai frappé à la porte pour voir si tout allait bien, car il n'était pas descendu depuis vingt minutes, et je l'ai trouvé.

Elle regarda le policier d'un air angoissé.

- Comment va-t-il, monsieur Kerven ? Est-ce qu'il va s'en sortir ?

- Tu peux compter sur Dylan pour te communiquer des nouvelles dès qu'il en aura, fit Malo d'un air apaisant. Et tu peux rentrer chez toi, bien sûr.

- Non je préfère attendre les nouvelles ici. Et puis je tiens à tenir le magasin ouvert jusqu'à ce qu'il revienne.

- C'est très gentil de ta part, mais Vicky…

- Oui ?

- Fais surtout bien attention à toi, dit Malo d'un ton sérieux. Edgar Spencer a dû attiser les soupçons de quelqu'un, et je ne sais pas comment.

Vicky secoua la tête, et dit.

- Mais voyons, Riri, Fifi et Loulou…

Elle s'interrompit net, mais Malo la regardait d'un œil rieur.

- Je suis au courant, pouffa-t-il. Alors ?

- Elles sont venues hier, et Monsieur Spencer a bien répété une douzaine de fois qu'il

pensait le neveu coupable du crime. L'après-midi, cela devait être connu de tout le village. Le neveu est toujours en garde à vue, alors ce n'est pas lui qui est derrière tout cela ! Comment Monsieur Spencer aurait-il pu faire peur à quelqu'un d'autre ?

- En tout cas ce n'est pas un crime crapuleux, on a bien pris la peine de le maquiller en accident domestique. Rien n'a été dérobé dans l'appartement ?

Vicky secoua la tête dans la négative.

- A ma connaissance, rien du tout. J'y fais le ménage quand Monsieur Spencer passe la journée à son club de golf. Il n'y a pas grand-chose à faire d'ailleurs, il est tellement ordonné. C'est la même chose pour le tiroir-caisse et son portefeuille, j'ai vérifié. A priori rien n'y a été pris.

Le visage de Malo Kerven se durcit.

- J'espère qu'il va s'en sortir, et vite reprendre connaissance.

Chapitre 11 – Assassin ou escroc ?

Sylvain Le Guirrec savait que la charge d'avoir commandité le meurtre de sa tante allait lui valoir un certain temps à l'ombre, indépendamment du résultat. Heureusement que quelqu'un s'en était chargé avant que Dany n'arrive, il espérait que cela aller alléger sa peine. Car de toute façon, Dany aurait parlé à la première occasion, il le réalisait maintenant. Quelle ironie ! La seule chose qui le surprenait, c'est qu'il fût si longtemps resté en garde à vue – ils avaient dû vérifier son alibi en Auvergne et seule la charge d'avoir engagé un tueur pouvait être retenue contre lui, alors pourquoi tout ce bazar ?

Emmené pour un énième interrogatoire, il ne cachait pas son énervement à la pensée des sempiternelles questions qui allaient lui être posées. Lorsqu'il entra dans la pièce, il reconnut avec quelque surprise le policier qui l'avait escorté jusqu'à la maison de sa tante.

- Bonjour, Sylvain, dit-il. Assieds-toi. Tu te souviens de moi ?

- Oui, vous êtes le policier de Kerdavallec ?

- C'est cela. Je voudrais te poser quelques questions au sujet de ta tante.

- J'ai déjà tout dit aux autres. Oui, j'ai voulu la faire tuer, je l'ai déjà admis.

- Mais ce n'est pas de cela que je voudrais entendre parler. Je voudrais que tu me parles d'elle.

Sylvain Le Guirrec lui jeta un regard dubitatif.

- Il y a des sujets plus intéressants.

- J'ai besoin d'en connaître davantage sur elle, un point c'est tout. Avant son décès, quand l'as-tu vue pour la dernière fois ?

- C'est quelques semaines auparavant. J'ai su qu'un passage allait bientôt arriver, et

comme un idiot j'avais déjà engagé ma prime dessus. Or finalement le type s'est fait pincer. J'étais vraiment au fond, il me fallait de l'argent très vite. Je suis allé en demander à cette vieille peau avec le résultat que vous savez. Elle m'a fichu dehors, je crois même que cela lui faisait plaisir que je sois dans les ennuis. J'étais furieux et je l'ai menacée en partant. C'est après que…

- Revenons à cette dernière entrevue, coupa Malo Kerven. Comment la trouvais-tu quand tu es arrivée ? Anxieuse ? Inquiète ?

Sylvain Le Guirrec réfléchit quelques instants.

- Non… un peu surprise de me voir, bien sûr, mais lorsque je suis arrivé elle avait l'air ravie et parlait toute seule à son chien, en disant qu'ils pourraient se payer ce qu'ils voulaient maintenant et qu'ils mèneraient une vie de rêve.

- Elle ne t'a rien dit à toi de particulier ?

- Oh, beaucoup de choses ont été échangées sous le coup de la colère, d'un côté comme de l'autre… si, je me souviens qu'elle a dit quelque chose comme « on doit faire son chemin tout seul dans la vie » ou « si tu dois vraiment te fourrer dans des trucs malhonnêtes, essaye au moins d'ouvrir aussi tes yeux et tes oreilles » mais c'était à chaque fois la même rengaine.

- Est-ce que tu te doutais qu'il y avait autant d'argent chez elle ?

- Oh ça non ! Je peux vous le jurer, je pensais qu'il y aurait quelques milliers d'euros sur son compte bancaire pour me maintenir à flot dans l'immédiat, et puis la vente de la maison ferait patienter ceux à qui je devais de l'argent. Quand j'ai vu la somme de liquide chez elle, j'ai béni ma chance en

m'estimant heureux que Dany n'ait pas profité de l'occasion pour la barboter.

- Mais Dany n'est pas rentré chez ta tante, d'après ce qu'il dit. As-tu été surpris d'apprendre qu'elle s'était pendue ?

- Ben oui, un peu. On ne devait pas se recontacter avec Dany, donc je ne l'ai pas appelé, mais je trouvais un peu bizarre qu'il ait changé le plan sans m'en parler.

- Votre plan était de lui porter un coup sur la tête, vérifier qu'elle était morte et partir ?

- C'est ça. J'avais aussi demandé à Dany de laisser le corps tomber de l'escalier pour qu'on croie à une chute.

Cela troublait un peu Malo de constater que le plan de Sylvain ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui qui avait failli coûter la vie à Edgar Spencer. Cependant, il ne faisait aucun doute qu'il était hors de cause.

- Penses-tu que ta tante aurait pu être au courant d'un secret concernant quelqu'un du village ?

Sylvain haussa les épaules.

- Je ne connaissais rien des détails de sa vie là-bas, tout ce que je sais, c'est qu'elle avait une revanche à prendre sur les autres, c'était une vieille frustrée. Elle râlait sans cesse sur le montant de sa retraite, disait qu'elle avait travaillé toute sa vie pour une misère… et puis je me rappelle qu'elle critiquait la femme du maire assez souvent.

- Pour quelle raison ?

- Oh, elle disait que tout le monde n'avait pas les moyens d'aller chaque jour chez le coiffeur et de « porter du luxe », comme elle disait.

- Elle ne visait que la femme du maire ?

- Non, il y a eu des piques contre tous ceux qui avaient plus d'argent qu'elle, ou

semblaient en avoir plus.

- Une haine généralisée ?

- C'est ça. Elle trouvait qu'un type comme celui du magasin du bord de mer avait des airs de m'as-tu-vu, que la gérante de la supérette se prenait pour une dame, que le gérant de la librairie était insupportable et se croyait de la haute, et j'en passe. Bref, tous les notables du village en prenaient pour leur grade.

- Et eux ? Comment se comportaient-ils avec elle ?

- J'ai vu une ou deux fois le maire et aussi sa femme lui dire bonjour dans la rue, les autres aussi lui disaient bonjour quand elle passait devant leur magasin… franchement, elle n'avait pas à se plaindre. Ces récriminations étaient complètement injustes. C'est pour cela que je n'ai pas eu trop de scrupules à demander à Dany de faire ce qu'il aurait dû faire. Après tout, une vieille femme aigrie et méchante de moins, qu'est-ce que cela peut faire ?

- C'est à discuter, fit Malo d'un ton froid.

Le signal caractéristique d'un SMS se fit alors entendre sur le mobile de Malo. Après un bref coup d'œil à celui-ci, il se leva.

- Maintenant je vais te laisser, Sylvain. De toute façon tu auras le temps de réfléchir à l'ombre à l'utilité des vieilles femmes.

Il murmura pour lui-même.

- J'ai un ami à passer voir à l'hôpital.

******

Une bizarre sensation traversa l'esprit d'Edgar lorsqu'il émergea du sommeil. Comme s'il était allongé au milieu d'ouate avec un casque de soldat sur la tête qui lui comprimait le

crâne. Il entrouvrit les yeux et aperçut un mur blanc et vide, brillamment éclairé par la lumière du soleil couchant. Il essaya de tourner la tête mais son geste s'arrêta dans l'instant devant un obstacle inconnu. Ce fut à ce moment qu'une voix de basse qui s'efforçait de parler doucement murmura :

- Vous allez mieux, monsieur Spencer ?

- Qui est là ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

- C'est moi, Dylan. Le petit ami de Vicky, vous vous souvenez de moi ?

Edgar essaya de nouveau sans succès de tourner la tête.

- Oui… Je ne vois pas où tu es, marmonna-t-il.

Immédiatement, avec une raclure de chaise, une armoire souriante vint de planter devant ses yeux.

- Vous me voyez mieux maintenant ? J'ai promis à Vicky de la prévenir quand vous reprendriez connaissance, et Malo Kerven aussi. Tout le monde s'est beaucoup inquiété à votre sujet, vous savez. Vous avez pris un sacré coup sur la tête. Riri, Fifi et Loulou font le siège du magasin en demandant de vos nouvelles.

- Un club de golf… murmura Edgar. Pas bête évidemment, pour rentrer à la librairie… un club de golf… mais un bois, quel idiot, il faut un niblick… une blade…

- C'est ce qui vous a frappé ? Un club de golf ?

- Réflexe… aller sur la gauche… libérer le drive…

- Monsieur Spencer, est-ce que vous m'entendez ?

Après quelques paroles indistinctes, Edgar sembla retomber dans l'inconscience. Dylan

hocha la tête devant la forme inerte en chemise d'hôpital, qui semblait porter un énorme turban indien fortement noué sur le crâne et le cou. Après quelques instants, il le rappela doucement sans succès, puis décrocha son mobile.

- Allô, poussin ? C'est Dylan. Ça y est, il a repris connaissance. Mais il vient de repiquer.

- …

- Ne t'inquiète pas je te dis, le docteur dit qu'il va se remettre, même s'il va débloquer un peu au départ, le temps de tout remettre en place.

- …

- Non, rien. Il a juste déliré à propos de clubs de golf, mais pas un mot sur l'identité de son agresseur. J'espère au moins qu'il l'a vu.

- …

- Pour la millième fois, oui je fais attention à lui. J'ai demandé aux infirmières d'en faire autant. On ne va pas le laisser seul une seconde. Dès qu'il a repris conscience pour de bon, je t'appelle et Malo Kerven aussi.

- …

- Bien sûr, on l'a enlevée. Qu'est-ce que tu crois ? Je l'ai mise hors de vue dans sa chambre.

- …

- Entre nous, je crois que c'est ce qui lui a sauvé la vie. Ne t'inquiète pas, poussin, j'étais déjà au courant et toi aussi, non ? Il y a seulement Malo Kerven qui rejoint le club, et ce n'est pas le genre bavard, cela n'ira pas plus loin. On va réussir à ménager ce cher Monsieur Spencer.

******

Ce fut quelques heures plus tard que Malo Kerven, Vicky et Dylan entourèrent Edgar

toujours tristement enrubanné comme un œuf de Pâques, mais redevenu pleinement conscient, qui les regardait d'un œil mi-honteux, mi-résigné du fond de son lit.

- Alors vous êtes au courant…

- Je le savais depuis longtemps, boss, dit aussitôt Vicky. J'avais vu celle de rechange un jour lors du ménage. Seul Dylan était au courant à part moi. Votre secret n'a transpiré nulle part.

- Enfin Edgar, vous n'allez tout de même pas vous soucier de cela ! fit Malo Kerven avec agacement, en levant les yeux au ciel. Qu'est-ce que cela peut bien vous faire, qu'on sache que vous portiez une *perruque* ? N'y a-t-il pas de choses plus importantes en ce moment ?

- Vous avez raison, murmura Edgar d'un air malheureux.

- Elle vous a sauvé la vie, soit dit en passant, fit Dylan. C'est solidement attaché à vos cheveux restants, et tissé par en-dessous à plusieurs reprises sur des trucs qui forment un filet fichument solide… D'après ce qu'a dit le doc, cela a certainement absorbé une partie du choc. Avec quoi vous a-t-on frappé ?

- Un club de golf évidemment, marmonna Edgar. Tout le monde sait dans le village que je suis enragé de ce sport, personne n'aurait éveillé l'attention en entrant chez moi avec ce machin sous le bras. Par contre une matraque ou un gourdin auraient davantage attiré l'attention.

- C'était Simon Le Tallec, n'est-ce pas ? demanda Vicky.

- Comment l'as-tu deviné ? s'étonna Edgar.

- Eh bien, j'ai réfléchi de mon côté et je trouvais étrange certains propos dans la

conversation que vous avez surprise à la supérette. Que la soi-disant Karine Guillou ait dit éprouver du remords, par exemple. Quand on la connaît, c'est risible. Ensuite je trouvais aussi curieux que Simon Le Tallec se soit entiché d'une fille comme cela. Je sais qu'on parle beaucoup du démon de midi, mais une personnalité froidement intéressée comme celle de Simon Le Tallec ne se serait jamais embarquée dans une aventure s'il n'y voyait pas un intérêt quelconque pour son portefeuille. Bref, mon idée était que Simon Le Tallec ne s'était pas adressé à elle, mais à quelqu'un d'autre. J'avais aussi une idée sur la manière dont l'autre personne s'était éclipsée si brusquement. Quand vous avez parlé du rayon ménager, je me suis rappelée que petite fille, lorsque je m'y rendais il y avait une porte de service à cet endroit. Je ne me rappelais plus exactement où, et ai dû chercher un peu dans le magasin. Et je l'ai trouvée pile à l'endroit où les balais-brosses sont suspendus, là où vous aviez dit que Simon Le Tallec se trouvait quand vous étiez entré dans le rayon. Le battant est presque invisible, et les balais pivotent en même temps que la porte. Ni vu, ni connu.

- Bravo, Vicky, la félicita Malo. Alors… la personne qui parlait avec Simon Le Tallec n'était pas Karine Guillou, mais…

Vicky hocha la tête dans l'affirmative.

- Je crois que vous devriez interroger France Miron d'un peu plus près.

- Mais pourquoi s'en prendre à moi ? protesta Edgar.

- Je crois qu'il a agi dans la précipitation, mon vieux, fit Malo. Cela doit être pour cette raison, et parce qu'il avait mortellement peur que Vicky n'arrive, qu'il s'est enfui sans

vérifier que vous étiez vraiment mort…

- Mais pourquoi moi ? répéta Edgar. J'avais bien dit à tout le village que je suspectais le neveu, non ? J'avais espionné Simon Le Tallec à la superette, mais… oh ! Quel idiot !

Il se serait frappé le front si son bandage ne l'en avait empêché.

- Ils ont dû me voir sur les caméras de surveillance du magasin en train d'espionner leur conversation, et Simon Le Tallec se sera affolé… Voilà pourquoi il a combiné un petit accident de son cru. Maintenant, était-ce en rapport avec le premier meurtre ?

- Pour cela, aucune autre possibilité que d'interroger à la fois Simon Le Tallec et France Miron sur leur conversation, fit Malo Kerven. Je préviens tout de suite la police judiciaire pour qu'on les place immédiatement en garde à vue. Vous portez plainte pour tentative d'assassinat, n'est-ce pas ?

- Volontiers, fit Edgar avec une grimace de douleur.

Chapitre 12 – Tel est pris

Simon Le Tallec ouvrit la porte. Sur le seuil se tenait un policier en uniforme.

- Simon Le Tallec ?

Celui-ci n'avait aucunement l'intention de montrer que ce qu'il craignait le plus était la police. Avec un aimable sourire, il acquiesça et demanda :

- Qu'y a -t-il pour votre service ? Est-ce ma voiture ?

- Non, monsieur. Je dois vous demander de me suivre à Vannes, où vous êtes convoqué pour un interrogatoire de police.

- A quel sujet ?

- Je ne sais pas, monsieur. Voici votre convocation officielle.

- Bien, je vous suis. Ce n'est rien, chérie, dit-il à sa femme derrière son épaule d'un ton jovial, en attrapant son blouson. Je serai rentré pour dîner.

Anne Le Tallec ne répondit rien et lui jeta un long coup d'œil, fixe et calme. Simon n'aimait pas ce regard. On aurait dit qu'elle *savait*… elle l'avait regardé ainsi, le jour où elle avait demandé si son père était vraiment seul sur son bateau, alors qu'il ne contrevenait jamais aux consignes de sécurité… et le jour où il avait fait cette première longue ballade sur la lande… en fait, il ne savait jamais ce qu'elle pensait vraiment. Aurait-elle deviné ?

Il se hâta de sortir.

******

A la station de police de Vannes, Simon Le Tallec fut introduit dans une petite salle où un policier consultait une feuille de papier. Il leva les yeux vers Simon, qui tentait de dissimuler sa nervosité sous un air hâbleur.

- Eh bien, que de mystères ? M'expliquera-t-on enfin de quoi il retourne ? demanda-t-il avec une pointe de nervosité.

- Il s'agit de l'agression dont a été victime Monsieur Edgar Spencer en début de journée.

- Comment cela ? La nouvelle a fait le tour du village, mais il semblait que ce soit un accident. D'après ce que j'ai entendu de Philomène Guézennec, qui le tenait elle-même de l'employée de Monsieur Spencer, il a glissé sous la douche ?

- Non, monsieur. Il a été assommé, puis son corps a été placé dans la douche pour faire croire à un accident. Nous en avons la preuve.

- Comment cela ? demanda Simon Le Tallec qui commençait à sentir une sueur froide lui couler dans le dos.

- Monsieur Spencer possède un… appareil correctif craignant l'eau, monsieur. Il l'aurait forcément enlevé avant de prendre une douche, or il le portait sur lui lorsque son employée l'a découvert.

- Je vois, fit Simon Le Tallec, qui se maudit de ne pas avoir inspecté davantage le corps.

- Je crois savoir que vous possédez d'anciens clubs de golf, Monsieur ? demanda le policier tout à trac.

- Oh, c'est exact, mais cela remonte à bien des années. Je m'étais mis dans la tête de jouer, et ai abandonné assez vite. Ils doivent prendre la poussière au garage, ajouta-t-il sur un ton qu'il voulait désinvolte.

Le policier hocha la tête, et ouvrit la porte pour prendre quelque chose à l'extérieur. Il déposa un vieux sac de golfeur sur la petite table qui le séparait de son vis-à-vis.

- S'agit-il de ceux-ci ?

Le visage de Simon Le Tallec vira au rouge brique.

- Mais comment… la police est allée fouiller chez moi ? De quel droit ?

- Nous avions un mandat de perquisition, Monsieur. Votre femme n'a fait aucune difficulté. Elle nous a même retrouvé l'ancienne facture d'achat.

Le policier en uniforme se pencha vers Simon Le Tallec.

- Vous étiez au courant qu'il vous en manquait un ?

- Non, pas du tout, balbutia-t-il.

- Ne vous inquiétez pas à ce sujet, Monsieur. Il a été retrouvé.

- Ah bon, dit Simon Le Tallec en essayant de prendre un air dégagé.

- Parmi ceux de Monsieur Spencer. Très ingénieux, comme cachette. Nous aurions pu chercher longtemps l'arme du crime.

- Si je comprends bien, fit Simon Le Tallec en essayant de le prendre de haut, vous m'accusez d'avoir agressé Monsieur Spencer avec un club de golf ? C'est scandaleux !

- Oh mais je ne vous accuse de rien, Monsieur Le Tallec. C'est lui qui vous accuse. Il a repris connaissance il y a deux heures à l'hôpital de Vannes, et a porté plainte.

- Que… quoi ? Mais je suis ravi de son rétablissement ! Comment ose-t-il proférer une semblable accusation ? N'importe qui a pu prendre ce club de golf dans mon garage !

- Vous estimez donc qu'il s'agit de sa parole contre la vôtre ? J'ai ici une déclaration de Louise Maillant, qui a dit vous avoir vu remonter la rue peu de temps avant l'agression de Monsieur Spencer, en

direction de sa librairie.

- Cette vieille fouine, murmura Simon Le Tallec. Et pour quelle raison je vous prie m'en serais-je pris à un respectable commerçant de notre village, même s'il n'est ici que depuis peu ? Nous ne sommes pas concurrents, que je sache !

- J'imagine que ceci pourra nous le dire, fit le policier imperturbable, en prenant une télécommande et en appuyant en direction d'un écran de TV perché dans un coin de la salle.

Lorsqu'il vit les rayonnages de la supérette apparaitre, lui en train de discuter avec France d'un côté et Edgar manifestement en train de les écouter de l'autre côté du rayon, Simon sut qu'il était perdu. Ils étaient allés voir France… et cette gourde n'aurait jamais le cran nécessaire pour nier. Bien au contraire, elle allait tout comprendre… car bien sûr il ne l'avait pas mise au courant de son intention à l'avance, comme il n'avait jamais révélé à Anne ce qu'il avait projeté de faire il y a bien des années…

Le policier revint vers la table, et lit d'une voix neutre sur la feuille de papier.

- On va finir par se douter de quelque chose, tu le sais.

- Il faut continuer, nous n'avons plus le choix. Voudrais-tu tout laisser tomber maintenant ?

- Et le scandale ? Je ne crois pas que je pourrais continuer longtemps. Et puis…

- Quoi ?

- Le… le remords de ce que nous lui avons fait me poursuit.

- Et ce qu'elle m'a fait, à moi ? J'étais entièrement sous sa coupe, il fallait bien s'en libérer. Ou peut-être préfères-tu qu'il n'y ait jamais rien eu entre nous ? C'est ce que tu

veux dire ? On en reste là ?

- Non, non !

Simon ne dit rien, et attendit ce qui devait venir.

- Monsieur Spencer possède une excellente mémoire, et a retranscrit immédiatement les paroles qui ont été échangées. Puisqu'un meurtre non résolu a eu lieu dans le village, voulez-vous m'éclairer sur le contexte des paroles que vous aviez échangées ?

Simon n'en croyait pas ses oreilles. On voulait aussi lui coller le meurtre de la mère Le Guirrec sur le dos ?

- Ce sont des affabulations, dit-il avec fougue. Je n'ai jamais dit cela à Madame Miron, et vous serez bien en peine de me prouver le contraire.

- Très bien. Attendez-moi ici.

Le policier se leva, et ferma la porte à clé derrière lui. Simon compta machinalement les pas qui s'éloignaient dans le couloir, et veilla à conserver une attitude calme. Il était sûrement filmé en ce moment même.

Lorsque France Miron entra dans la pièce en compagnie du policier, il sut que c'était la fin.

******

Dylan avait insisté pour reconduire Edgar à sa sortie de l'hôpital plusieurs jours plus tard. Tandis que l'ambulance dévorait les kilomètres, celui-ci demanda :

- Alors, quelles sont les nouvelles au village ?

- Eh bien, suite aux aveux de Simon Le Tallec, il y a eu pas mal de remous. On a relâché France Miron, la police pense qu'elle n'était absolument pas au courant des intentions de Simon Le Tallec. Vous avez vu

comme Malo nous a dit qu'elle s'était effondrée comme une loque à la station de police ? Elle a tout reconnu : sa liaison avec Simon Le Tallec, comment ils échangeaient des dates de rendez-vous sous la pierre du bosquet aux Fées. Par contre elle nie catégoriquement qu'il y ait eu le moindre chantage de la mère Le Guirrec à leur égard, ou le moindre versement d'argent. De son côté néanmoins, elle peut justifier de chaque centime de sa comptabilité. En tout état de cause, à l'heure actuelle la malheureuse ne sort plus de chez elle et ne paraît même plus au magasin.

- Je vois… et on la croit ?

- La pauvre femme fait plutôt figure de victime. Elle a largement dépassé la cinquantaine, et a conservé ce côté fleur bleue que Simon Le Tallec a su exploiter.

- Comment a-t-elle expliqué les mots que j'ai entendus à la superette ?

- Selon elle, la personne qui tenait Simon sous sa coupe était sa femme, et elle exprimait son remords de s'être mal conduite vis-à-vis d'elle. Je crois savoir qu'elles étaient camarades de classe à l'école.

- Mais Simon Le Tallec… s'il s'avère qu'il n'était mêlé en rien au meurtre de la mère Le Guirrec, que voulait-il cacher au point d'essayer de me tuer ?

- Sans doute avait-il peur que vous ne répétiez ce que vous aviez entendu à propos de leur échange, et que sa femme découvre la liaison… il devait déjà se méfier après vous avoir rencontré au bosquet aux Fées.

- Je trouve cela tiré par les cheveux, objecta Edgar.

- En parlant de cheveux… personne n'a rien dit, fit Dylan un peu embarrassé. Vous

pouvez être tranquille. Il n'empêche que votre réflexe d'esquive du coup et la présence du postiche vous ont protégé le crâne. Vous avez eu une chance énorme d'échapper à la fracture et vous prendre un traumatisme crânien à la place. Toutefois, ce n'est pas une raison pour continuer à prendre des risques, Monsieur Spencer. Heureusement, Simon Le Tallec était pressé par le temps, et ne pouvait pas vous frapper plus qu'une fois, pour soutenir l'hypothèse du coup accidentel. Il devait certainement compter que vous ne seriez découvert que beaucoup plus tard.

Edgar grimaça et passa sa main sur son crâne où il avait soigneusement refixé la perruque dès que son bandage lui avait été enfin ôté. Il devait admettre sa susceptibilité extrême sur le sujet de son appendice capillaire, et préféra changer le sujet.

- Et lui, ce Le Tallec… qu'est-ce qu'il dit de la conversation ?

- A peu près la même chose que sa maîtresse, mais il se refuse à dire pourquoi il vous a agressé. Du coup, la police le soupçonne toujours d'avoir payé la mère Le Guirrec pour son silence et de l'avoir tuée pour qu'elle se taise définitivement.

- Nous avons donc toujours deux suspects pour le crime, fit Edgar, réfléchissant. Sylvain Le Guirrec et son acolyte ont pu mentir et avoir bel et bien tué la vieille dame, et Simon Le Tallec reste un suspect de choix. De ce côté-là, nous ne sommes pas plus avancés.

- Malo a dit qu'il y avait tout de même un point qui innocenterait Sylvain et Dany, c'est qu'ils racontent tous les deux la même histoire sur la façon dont le crime aurait dû

être commis, alors qu'ils ne se sont pas parlé depuis bien avant le meurtre.

- C'est vrai. Je ne vois pas non plus quel intérêt aurait eu cet homme de main à changer le plan à la dernière minute pour maquiller en suicide ce qui aurait dû se présenter comme un accident. Mas concernant Simon Le Tallec, s'il avait eu un quelconque intérêt à faire disparaître la mère Le Guirrec, il n'aurait pas hésité une seule seconde. Je le crois totalement dénué de scrupules. Qu'il nie catégoriquement maintenant toute implication dans le crime n'est pas une surprise, il vaut mieux être accusé de tentative d'assassinat que de meurtre prémédité.

- Changeons de sujet. Tout le monde veut vous voir à votre arrivée, vous savez, observa Dylan d'un air guilleret. Vous devenez vraiment populaire, Monsieur Spencer.

Celui-ci grimaça. Les visites qui s'étaient succédées à l'hôpital ne lui avaient pas laissé beaucoup de repos, malgré les indications médicales. Souvent une bonne âme charitable emmenait des personnes sans voiture dans la sienne, ce qui fait que des charrettes entières d'habitants de Kerdavallec s'étaient déversées dans sa chambre pendant les derniers jours. Edgar protégé par son bandage, nul n'avait suspecté sa calvitie, ce qui avait grandement soulagé le pauvre libraire. Dylan et Vicky avaient eu beau lui assurer que cela démontrait son intégration dans le village, Edgar espérait maintenant pouvoir reprendre un rythme de vie un peu plus tranquille.

Obéissant à la prière d'Edgar, Dylan se gara à quelque distance de la librairie, devant une maison où résidait un malade qu'il devait parfois emmener à l'hôpital, pour ne pas attirer

l'attention. Précautionneux, Edgar n'avait prévenu personne de son arrivée, mis à part Vicky, et espérait pouvoir regagner ses pénates incognito.

- Vous ne voulez vraiment pas que je vous accompagne ? demanda Dylan, un peu anxieux. J'ai promis à Vicky de veiller sur vous.

- Ne t'inquiète pas Dylan. Le magasin n'est pas loin, et telle que je connais Vicky, elle est en train de guetter à travers la vitrine mon arrivée. Rentre à l'hôpital, et merci pour m'avoir ramené.

Chargé du sac dans lequel la précieuse Vicky lui avait envoyé ses effets personnels à l'hôpital, Edgar traversa discrètement les rues et entra dans la librairie sans avoir rencontré âme qui vive.

- Bonjour, boss, lui dit Vicky en allant vers lui et lui serrant chaleureusement la main. Comment ça va ?

- Pas trop mal, répondit-il, souriant.

- Je leur ai bien dit que vous seriez encore faible, mais elles tiennent toutes les deux à vous rencontrer dès votre retour, dit Vicky.

- Qui cela ?

Vicky pointa du doigt le coin café, où se trouvaient les deux personnes qu'Edgar s'attendaient le moins à voir à sa sortie d'hôpital, surtout en compagnie l'une de l'autre.

Patientant devant un thé, Anne Le Tallec se tenait à côté de France Miron.

- Bonjour, monsieur Spencer. Nous tenions à vous voir dès votre arrivée, fit Anne Le Tallec en se levant. Pouvons-nous vous parler en privé ?

- Oui, bien sûr, suivez-moi, fit Edgar, surpris des manières décidées de celle qu'il avait toujours croisée si effacée et discrète derrière son mari.

Mis à part quelques « bonjour » timides, en fait il n'avait jamais entendu le son de sa voix. Un jour qu'il avait essayé de parler aimablement pour lier connaissance à la sortie de la supérette, elle avait battu en retraite un peu à la manière d'un crabe, impatient de retrouver son trou.

- Vous devez vous reposer, boss, dit aussitôt Vicky avec un regard sévère.

- Je n'oublierai pas, Vicky.

Une fois installées dans l'appartement d'Edgar, Anne Le Tallec prit la parole avec calme.

- Vous devez vous étonner que je vienne ainsi vous voir. Je tiens tout d'abord à vous dire à quel point je suis désolée pour le comportement inqualifiable de mon mari.

France Miron approuva de la tête, tandis que les larmes commençaient à couler sur ses joues. Elle, par contre, se liquéfiait à vue d'œil, observa Edgar.

- Je pense que vous vous interrogez sur les raisons qui l'ont poussé à cette extrémité. J'ai su par la police qu'il se refusait à les admettre. C'est tout lui ! Là-dessus, France et moi pouvons vous éclairer.

Elle fit une pause, puis commença.

- Il faut que je revienne un peu en arrière. Lorsque j'ai rencontré mon mari, nul n'était dupe… pas même moi. Il ne m'épousait que pour l'argent. Néanmoins, mes parents

désiraient me voir mariée. Ils ont donc accepté la… transaction, moyennant certaines conditions. Bien sûr, le jour où l'argent disparaîtrait, lui aussi s'en irait, nous en avions bien conscience. Mes parents ont donc verrouillé la situation en s'assurant que tout l'argent qu'ils avaient gagné me revienne en propre, puis passe à mes enfants.

Elle restait très droite, les pommettes rouges mais le regard ferme, mais on sentait que cette confession lui coûtait.

- Je ne sais si cela va vous rassurer, madame, mais… je savais déjà en partie ce que vous m'apprenez. Cependant quel rapport…

- Attendez. Vous allez comprendre.

- Pourquoi avez-vous accepté cette situation dès le départ, si je puis me permettre ? demanda Edgar. C'était plutôt…

- Humiliant ?

La femme maigre qui lui faisait face eut un sourire très doux, qui métamorphosa soudain ses traits sans beauté.

- Je savais exactement ce qu'était Simon, monsieur Spencer. Et je me fichais éperdument d'être mariée ou non, au contraire de mes parents. Mais je voulais avoir des enfants, et devenir mère, dit-elle simplement. Nous avons eu un garçon et une fille, tous deux sont magnifiques et ont fait des études brillantes. Ils n'habitent plus avec nous depuis longtemps. Ma fille s'est établie à Bruxelles, et mon fils à Londres. C'est moi qui me suis toujours occupée d'eux, Simon s'en désintéressait. Je les adore et pourtant c'est moi qui les ai poussés à partir le plus loin possible d'ici.

- Pourquoi cela ? demanda Edgar.

- Je ne voulais pas qu'ils se rendent compte de la situation. Nous jouions au couple plus

ou moins heureux. Lorsqu'ils auraient atteint l'âge adulte, cette entente de façade n'aurait pas tenu.

Edgar la regarda, mais elle parlait de manière toujours aussi calme et détachée. Il se demanda d'où provenait cette froideur et cette apparente totale absence de sentiment.

- L'année dernière, poursuivit-elle, j'ai fait don d'une grosse partie de mes liquidités devant notaire à mes deux enfants. Simon s'en est senti lésé, rien n'a jamais compté d'autre pour lui que lui-même et ses petits intérêts. Il avait toujours eu tendance à considérer mon argent comme le sien. Cependant, il était sur un compte propre et j'en disposais à ma guise. Simon, lui, piochait allègrement dans la caisse des commerces pour se constituer de l'argent à lui. Avant sa mort, ma mère a pris soin d'essorer sa caisse noire en lui déclenchant un contrôle URSSAF. Pour ses malversations, j'aurais d'ailleurs pu initier des poursuites contre sa gérance en tant que propriétaire de l'entreprise…

Elle s'arrêta, puis reprit.

- Et c'est bien ce que je comptais faire.

- Comment ?

- Ma fille attend son premier enfant. J'avais décidé de tout vendre et de partir vivre près de mes enfants, comme ils me l'ont souvent demandé. Les recettes en provenance de nos deux commerces, et la vente de ceux-ci me permettaient de m'installer à mon aise. Simon a tempêté, et a refusé catégoriquement de me suivre. Je lui ai donc dit qu'il serait poursuivi par la justice pour sa gestion passée s'il s'avisait de faire obstacle aux ventes de quelque manière que ce soit. Il s'est retrouvé coincé… et a cherché une

porte de sortie.

- C'est alors que notre liaison a commencé, dit France, qui pleurait toujours. Mon Dieu, que j'ai pu être sotte !

Un instant les sanglots l'étouffèrent. Entre les froids calculs de l'une et les gémissements pleurnichards de l'autre, Edgar aurait presque plaint Simon Le Tallec.

- Simon savait que les deux fonds de commerce allaient être mis en vente, et il lui fallait un acquéreur qui le laisse les gérer, expliqua Anne.

- Il me disait qu'il en avait assez de vendre des articles de plage et qu'il voulait monter une pizzeria moderne en bord de mer, dit France. Selon lui, Anne serait dévastée par notre liaison et mettrait tout en vente pour partir loin d'ici. C'était triste pour lui, mais aussi l'occasion de tout transformer, et il disait qu'il le ferait pour moi, son véritable amour, sanglota-t-elle.

De naturel esthète, Edgar eut la vision du magasin d'articles de plage et du stand de glaces à l'ancienne qui donnaient à la plage tout son cachet et se fondaient admirablement dans la végétation ambiante, et frémit à la pensée d'enseignes au néon et de clinquant. Anne Le Tallec avait haussé imperceptiblement les épaules et levé les yeux au ciel, et lui-même trouvait que France Miron avait dû souffrir atrocement de son célibat pour avaler de semblables âneries.

- Il en avait déjà parlé au maire, mais celui-ci s'y opposait catégoriquement, en disant que cela allait dénaturer le front de plage, expliqua France, qui essayait de se calmer. Mais de mon côté, je me tourmentais beaucoup au sujet d'Anne et de ses enfants, et j'avais beaucoup de remords. Simon

m'avait raconté qu'elle se ferait une raison, et qu'elle vendrait les fonds de commerce pour partir au loin.
- Je vous laisse à penser ce que France a éprouvé en apprenant la vérité, intervint Anne avec un demi-sourire.
- Mais pourquoi essayer de me tuer, moi ? demanda Edgar, perplexe. Qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?
- Je pense que Simon s'imaginait que vous en saviez beaucoup plus que cette conversation surprise à la supérette, répondit Anne. Peut-être même s'imaginait-il que vous pouviez apprendre à France que la décision de vendre venait de moi… ou m'apprendre la petite combine qu'il fignolait pour reprendre la gestion des commerces, que je n'aurais bien évidemment pas acceptée si j'avais su qu'il manipulait France en sous-main pour les acquérir.
Edgar réfléchit, puis demanda à France.
- Quelqu'un était-il au courant de votre liaison ?
- Non, personne, répondit-elle. La police m'a déjà demandé si la mère Le Guirrec n'aurait pas surpris quelque chose, mais j'affirme que non. Elle m'a toujours parlé très aimablement, et je l'ai vue le jour de sa mort. Si nous soupçonnions quelqu'un de savoir quelque chose à notre sujet, c'était plutôt Karine Guillou. Nous rencontrions cette gosse un peu trop souvent à notre goût, elle traînait un peu partout.
- Attendez, attendez… vous dites que la mère Le Guirrec est venue vous voir le jour de sa mort ?
- Oui, enfin pas moi personnellement, elle venait faire ses courses.
- Et pour le soir du crime, aviez-vous un

alibi ?

- C'est-à-dire que…

France jeta un regard à Anne et devint cramoisie.

- Je… J'étais avec…

- C'était le soir de ma réunion pour organiser la kermesse de l'école, précisa Anne Le Tallec sans émotion. J'ai été absente du domicile depuis dix-huit heures jusque très tard dans la soirée.

- Cela correspondait à un de nos rendez-vous, pleurnicha France. Nous nous prévenions à l'avance par un petit mot sous une pierre, près du bosquet aux Fées.

- Et donc, vous êtes restés ensemble de…

- Dix-neuf heures à vingt-deux heures trente, dit France en se mouchant vigoureusement. Nous avons attendu qu'il fasse nuit noire pour qu'il rentre.

- Quant à moi, je suis rentrée vers vingt-trois heures de l'école, précisa Anne Le Tallec.

- Je vois…

Elles se levèrent toutes deux.

- Nous voulions vous voir tout d'abord, car chacune de notre côté, nous n'avions jamais suspecté à quelles extrémités Simon était capable de recourir, nous sommes absolument désolées de votre agression. Toutefois, lorsque France m'a appris qu'il était également suspecté du meurtre de la mère Le Guirrec, je l'ai encouragée à témoigner en sa faveur pour préserver mes enfants de cette nouvelle honte. Nous nous rendons à la police de Vannes de ce pas pour l'innocenter au moins de cela.

- Je vous remercie et, vous avez bien fait, dit Edgar.

En refermant la porte sur les deux femmes, il poussa un juron qui aurait fait perdre son flegme

à un de ses compatriotes.

Mais bon sang de bonsoir, y avait-il une chance pour qu'il découvre enfin qui était le meurtrier de la mère Le Guirrec et qui elle avait fait chanter ? Faudrait-il inspecter les sales draps de tout le village ? Soupirant d'agacement, il descendit l'escalier pour tomber sur Vicky, qui bondit sur lui telle une tigresse.

- Alors ?

- On fait chou blanc une fois de plus, grogna Edgar en lui répétant succinctement la teneur de la conversation avec les deux femmes.

- Mince, ronchonna-t-elle. Bon, boss autant vous le dire, ce n'est pas la fin de vos épreuves aujourd'hui. Tout le village ou quasiment est rassemblé dans la librairie pour fêter votre retour, je crois même que le maire tient à vous accueillir en personne pour vous faire un petit discours. Et que Riri, Fifi et Loulou vous ont tricoté un pull absolument hideux.

- Oh Seigneur… gémit Edgar en joignant les mains.

- Allez ce n'est pas si tragique, pouffa Vicky en le poussant. Les gens vous aiment, voilà tout. Même André Le Foll s'est déplacé de son salon de coiffure, c'est dire !

Lorsqu'Edgar pénétra dans sa librairie, il cligna des yeux quelques instants devant la foule qui s'y était assemblée, n'ayant jamais vu sa librairie si pleine de monde. Après quelques phrases grandiloquentes de bienvenue de la part du maire, qui furent accueillies par un tonnerre d'applaudissements, Riri, Fifi et Loulou s'empressèrent auprès de lui en lui donnant un cadeau enrubanné. C'était effectivement un pull assez voyant, et Edgar sut aussitôt pourquoi il ne plaisait pas à Vicky – un pull de golf aux couleurs vives à losanges vert pomme et bleu roi.

Il remercia chaleureusement, car de toute façon, il mettrait toujours son caban bleu marine par-dessus sur le green. Les trois vieilles dames rayonnaient. Edgar promena son regard sur la pièce et cette foule d'inconnus le désarçonnait. En fait, il n'avait jamais cru que tant de personnes l'environnaient.

Le postier reconnaissable à son uniforme, un grand bel homme qui chevauchait vaillamment sa bicyclette par tous les temps – selon Riri, Fifi et Loulou il ne se limitait pas là en terme de chevauchement – l'aborda aussitôt.

- Cher monsieur Spencer, quelle joie de vous revoir !

- Merci euh… monsieur…

- Le Gall, Bruno Le Gall. Vous aviez oublié, hein ?

Non, je ne l'ai jamais su, faillit répondre Edgar. Pendant six mois, le facteur avait systématiquement coupé court à toute tentative de conversation et presque jeté le paquet de courrier quotidiennement sur son comptoir où Edgar l'attrapait au vol, avant de sortir se hâter vers le reste de sa tournée. En fait, jusqu'à présent, le libraire avait eu l'impression de recevoir une passe de rugby tous les matins de la part d'un dos marqué de jaune.

Il eut un sourire contraint et ne répondit pas.

- Ah, c'est vrai qu'on n'a pas souvent le temps de parler… moi le matin, je n'ai pas de temps à perdre ! Pas étonnant que vous ne vous rappeliez pas de moi !

- Et de moi, j'espère que vous vous rappelez ?

Heureusement, le respectable vieillard qui l'abordait avec un sourire doux et aimable arborait un col romain.

- Bien sûr, mon Père, fit Edgar aussitôt, remerciant le Vatican d'ordonner à ses

représentants d'arborer un signe distinctif – qui de plus le dispensait de se souvenir du nom de l'intéressé.

- Et de moi aussi, j'en suis sûr, fit une voix joviale.

Celui-là, Edgar ne se le rappelait que trop bien, tant avait été grande sa crainte de le croiser dans la rue et de se voir imposer une coupe de cheveux « offerte par la maison ».

- Bonjour, monsieur Le Foll, dit-il à contrecœur.

- Allons mon Père, venez et ne fatiguons pas le héros du jour. De toute façon nous avons un point commun, il ne fait pas partie de notre troupeau, ni à vous ni à moi, ah ah ! Vous gérez vos ouailles, et j'assure la tonte régulière de vos brebis !

Edgar désirait maintenant ardemment vieillir de quelques heures. Grâce au ciel, le maire arriva sur ces entrefaites, et fit une diversion bienvenue. L'ecclésiastique et le coiffeur se fondirent avec les autres assistants.

- Bonjour, mon cher monsieur Spencer. Je ne saurais dire à quel point je suis navré de ce qui vous est arrivé dans notre petit village si tranquille et si paisible.

Edgar faillit lui rire au nez, mais se contint.

- Que voulez-vous, monsieur le maire, ce sont des choses qui arrivent.

- D'autant que vous aviez raison au sujet du décès de la mère Le Guirrec, soupira Monsieur de Chevillé. Un crime ! Grand dieu ! Si vous saviez comme je regrette de vous avoir reçu comme je l'ai fait à la mairie… ajouta-t-il, ayant le bon goût de paraître penaud.

Edgar avisa alors l'adolescente maussade qu'il avait déjà rencontrée au bosquet aux Fées. Elle dardait un regard intense sur eux deux.

- Je crois que cette jeune fille voudrait vous parler, fit-il au maire.

Celui-ci se tourna, et repéra Karine Guillou qui croisa son regard. Il ne put réprimer un mouvement d'agacement.

- Celle-ci est plus que collante, glissa-t-il à son vis-à-vis. Comme je rencontre souvent Hugues Briard, le promoteur de l'opération du centre commercial, elle s'imagine que je peux lui fournir un travail bien payé et sans fatigue au sein du nouveau centre. Excusez-moi, mon cher.

Il traversa rapidement la salle et rejoignit Karine Guillou qui semblait l'attendre et lui parla aussitôt rapidement, bien que les signes de contrariété de son interlocuteur se faisaient sentir. Le maire finit par lui lancer quelques phrases d'un ton sec, qu'Edgar ne comprit pas, puis tourna les talons. L'adolescente semblait furieuse, et sortit de la librairie en coup de vent.

Edgar rejoignit le maire qui paraissait ennuyé de l'incident.

- Ah, au fait, dit Monsieur de Chevillé en baissant la voix, si on en revient au meurtre de la mère Le Guirrec, je crois que Malo a eu communication du rapport de l'autopsie. Il viendra peut-être vous en parler. Je n'aurais jamais cru que Simon Le Tallec se serait abaissé à de telles extrémités… en tout cas, la police judiciaire arrive demain pour ouvrir l'enquête.

Chapitre 14 – Démêlés judiciaires

Le lendemain matin, Edgar se tenait dans sa librairie lorsqu'il vit Malo Kerven accompagné d'une jeune femme en costume pantalon strict descendre la rue. Il pensait qu'ils se rendaient à la maison de la mère Le Guirrec, mais à sa grande surprise la clochette d'entrée de la librairie tinta.

- Monsieur Spencer ? Je vous présente l'inspectrice Manon Lascaux.

Edgar serra la main de l'intéressée et interrogea du coin de l'œil le policier municipal, qui précisa aussitôt.

- Suite à ma présentation de l'affaire Le Guirrec, elle a exprimé le désir de vous rencontrer.

La jeune inspectrice opina du chef en le saluant. La trentaine, jolie, aux cheveux châtains et au regard ferme, elle possédait une voix agréable de contralto. Intérieurement, Edgar bénit sa chance en se disant qu'un inspecteur bien plus revêche aurait pu être dépêché, avant de croiser le regard de Malo qui lui apprit que le policier la trouvait au moins aussi jolie que lui.

- Voilà où nous en sommes, monsieur Spencer. Un assassinat commandité qui n'a visiblement pas abouti, et un autre suspect qui a un alibi. Nous allons devoir reprendre les investigations depuis le début. Je suis en charge de l'affaire.

- Si je peux vous poser la question, madame l'inspectrice, avez-vous la preuve que l'assassinat prévu par Sylvain Le Guirrec n'a pas abouti ?

- Aucune trace d'ADN n'a été relevée dans la maison pour l'homme de main. Par contre nous avons des traces de quasiment tout le reste du village, qui a dû entrer à un moment ou à un autre chez cette vieille femme.

- Et… concernant le chantage, auriez-vous une idée sur la personne ?

- Il est encore trop tôt pour le dire, répliqua la jeune inspectrice sévèrement.

- Mais vous êtes bien de notre avis ? Il y avait bien chantage ?

- J'admets que c'est jusqu'à présent la meilleure hypothèse, qui nous fournit de plus un mobile, reconnut-elle avec réticence.

- Pourrais-je savoir si le rapport d'autopsie a apporté des éléments nouveaux ? demanda Edgar en s'adressant davantage à Malo qu'à l'inspectrice.

- Monsieur Spencer, fit la jeune femme sévèrement, j'aurais cru que votre mésaventure vous aurait servi de leçon. Vouloir marcher sur les plates-bandes de la police n'amène que des ennuis, laissez donc agir les professionnels sans poser de questions.

Edgar leva le sourcil.

- Un diplôme de police n'est pas nécessaire pour surprendre une conversation dans une supérette, madame l'inspectrice. Et vu mon dommage personnel dans l'affaire, il est normal que je m'y intéresse.

Celle-ci pinça les lèvres, tandis que « Malo » formait silencieusement avec la bouche les mots « PLUS TARD » à l'attention du libraire. Il semblait prodigieusement amusé, et ne put se retenir de cligner de l'œil, mais redevint instantanément de marbre lorsque l'inspectrice se retourna vers lui.

- Très bien et merci, Malo, j'ai vu le libraire. Maintenant, j'ai rendez-vous auprès du maire pour quelques questions.

Malo esquissa le geste de la raccompagner, mais elle dit sèchement.

- Je connais le chemin de la mairie, Malo,

merci.

- Je reste ici quelques instants, Manon. Je n'ai pas eu l'occasion de revoir Monsieur Spencer depuis sa sortie d'hôpital.

Les deux hommes suivirent des yeux la jeune inspectrice, qui remonta la grande rue à grandes enjambées. Malo et Edgar gardèrent le silence quelques instants, l'un ne sachant pas trop quoi dire à l'autre, puis leur regard se croisa et ils éclatèrent simultanément de rire.

- Alors, elle aussi voulait voir le libraire anglais qui fait tant parler de lui à Kerdavallec ? J'ai eu droit à tout le village hier ! s'esclaffa Edgar.

- Edgar, bon sang… soyez plus prudent ! hoqueta Malo avec un large sourire. C'est la première fois que je vois Manon rabrouée aussi efficacement, elle ne va pas s'en remettre !

- Vous la connaissez depuis longtemps ?

- Vous parliez à mon ex-fiancée, fit Malo qui semblait toujours aussi rieur. Nous nous connaissons depuis les bancs de l'école, et devions nous marier – jusqu'à ce qu'elle réussisse à l'école de police et pas moi. Elle était toujours première de classe.

- Cela se voit. Et… par la suite…

Malo comprit la question voilée, et répliqua.

- Non, elle n'a eu personne d'autre depuis. Moi non plus, d'ailleurs. Mais nous avons tourné la page.

Edgar en doutait fortement, au regard de Malo vers l'inspectrice d'une part, et d'autre part à la brusquerie de Manon envers le policier après avoir été remise à sa place devant lui. Mais il changea de sujet charitablement.

- Alors, cette autopsie ? Des éléments nouveaux ?

- Les grandes lignes confirment l'examen

post-mortem qui avait été fait à l'hôpital sur le corps, dit Malo. Aucune trace de lutte, mort par suffocation, etc. Par contre, nous avons eu la preuve qu'elle était bien droguée au moment de sa mort. Le légiste a sorti un nom compliqué, mais il s'agit d'un barbiturique assez courant utilisé comme antidépresseur. C'est un début de piste, car ce médicament n'est pas prescrit à la légère. On pourra interroger les médecins du coin, sauf s'ils nous font des ennuis avec le secret médical. A ma connaissance, nous n'avons pas eu de pharmacie braquée ces derniers temps dans les environs. De toute façon, ici, c'est le facteur qui se charge gracieusement de livraisons de médicaments.

- Oui, et si ma mémoire est bonne, d'après Riri, Fifi et Loulou, la pharmacienne lui en est plus que reconnaissante dans un autre domaine. Elles sont impayables. Mais vous, avez-vous connaissance de quelqu'un de dépressif dans le village ? demanda Edgar, intéressé.

- Non. C'est d'autant plus difficile à détecter qu'ils peuvent adopter un comportement parfaitement normal en société.

- Personne n'a signalé de livraison manquée ou de médicament perdu ?

- Même si c'était le cas, je doute que le malade ait envie de faire de la publicité à son état, soupira Malo. Mais j'interrogerai la pharmacienne à ce sujet, bien sûr.

Le policier jet un coup d'œil autour de lui.

- Vous êtes seul ? Vicky n'est pas là ?

- Je lui ai donné quartier libre pour plusieurs jours, ainsi qu'une bonne prime, expliqua Edgar. Je lui devais bien ça, sans elle, je pouvais y rester, et elle a fait plus que ses heures en tenant le magasin en mon absence.

Elle est partie passer quelques jours chez sa tante, je crois. Vous aviez raison, c'est vraiment une brave gosse, elle m'appelle ponctuellement tous les soirs pour prendre de mes nouvelles. Quelle sollicitude !

- Je ne pense pas qu'elle se fasse tant de souci que cela sur votre convalescence, Edgar, je crois qu'elle veut surtout s'assurer que rien d'autre ne vous arrive de fâcheux à Kerdavallec, dit Malo d'un ton sérieux. Et je suis d'accord avec elle.

- Mais maintenant, je ne risque plus rien, fit Edgar. L'affaire est passée en enquête officielle, et votre amie Manon a l'air plus que compétente pour la résoudre.

- Le problème de Manon, c'est qu'elle ne sait rien hors de ses manuels de police appris par cœur, soupira Malo. Je serai là pour la guider, heureusement, je n'aimerais pas la voir échouer. Vous savez, ce qui manque le plus chez les gens intelligents, c'est le bon sens.

- Citation de Jean de la Bruyère, marmonna Edgar pour lui-même lorsque la porte se fut refermée sur le policier.

******

Dans l'après-midi du lendemain, Edgar eut la surprise de voir le maire accompagné de son épouse entrer dans la librairie. Cette dernière fit un achat d'un air important pour sa petite nièce, et darda un regard impérieux sur son mari qui prit aussitôt la parole.

- Cher monsieur Spencer, au sujet de la construction du prochain centre commercial, les fondations devraient être lancées très bientôt, il y a encore eu quelques remaniements dans les plans. Je suis ravi de

voir que vous avez si vite récupéré, car nous allons organiser des pré-visites de site avec une maquette du centre lorsqu'il sera fini, cela vous intéresse-t-il ? Vous êtes mon invité, bien sûr !

Edgar accepta tout de suite, curieux de voir à quoi la future aire commerciale ressemblerait.

- En fait, outre cette visite de courtoisie, je venais aussi vous voir à propos du festival, mon cher, et vous tenir au courant, poursuivit le maire. Anne Le Tallec m'a annoncé son intention de vendre ses commerces dès que possible… c'est bien triste, car cette chère Anne représentait un des piliers de notre communauté. Enfin bref, elle m'a confirmé que, bien sûr, vous auriez l'usage de la petite terrasse de bord de mer aux dates prévues pour notre petit festival, car la vente n'interviendra certainement qu'après. Le projet tient-il toujours de votre côté ? Votre santé vous permet-elle de l'envisager dans quelques semaines ?

- Mais bien sûr, répliqua Edgar.

- Tant mieux, répondit le maire qui semblait soulagé. Nous allons pouvoir maintenir les évènements prévus pour l'été, et commencer les annonces… nous songeons à mettre à votre disposition un ou deux jeunes du village pour vous aider à tenir l'étal de plage, qui seront rémunérés par la mairie au titre de jobs d'été. J'ai pensé à vous proposer Karine Guillou…

- Ah, merci, fit Edgar, un peu contrarié de se voir flanqué d'une adolescente maussade qui risquait de faire fuir les potentiels lecteurs. Mais vous savez, Vicky revient demain de chez sa tante, et elle m'aide déjà beaucoup.

- Bien sûr, Karine Guillou n'est pas la seule en lice, s'empressa de préciser le maire, qui

semblait avoir anticipé ses objections. De toute façon, je vous enverrai les candidats potentiels pour des entretiens préalables. C'est seulement que sa pauvre mère m'a quasiment supplié de trouver un travail pour l'été à la petite Karine.

- Eh bien, c'est entendu je la verrai, dit Edgar, qui comprenait qu'on faisait appel de manière semi-forcée à ses bons sentiments.

Cependant, il se promettait de se montrer impartial lors de la sélection. En même temps, il anticipait la tête de Vicky de devoir travailler avec la jeune Karine.

- Pouvez-vous me parler un peu d'elle ? demanda-t-il.

Le maire sembla hésiter, puis dit.

- En fait je connais mieux sa mère qu'elle. La pauvre femme a traversé des moments difficiles après la mort de son mari, et la jeune Karine ne lui a pas apporté que des satisfactions, loin de là.

- On m'a dit que le lycée l'avait renvoyée ?

- C'est exact, mais j'en ignore le motif.

- Il est facile de le deviner, voyons, intervint sa femme d'un ton sec.

Le maire sembla gêné, et toussota avec embarras.

- Nous venions également vous voir au sujet de l'enquête concernant la mort de cette malheureuse vieille femme. Je ne vous cache pas que cette enquête dans le village risque de perturber beaucoup mes administrés… L'enquêtrice qui a été dépêchée par la police de Vannes nous a clairement laissé à penser qu'elle reprendrait tout depuis le début, car aucun suspect n'a de réelles preuves contre lui. Toutefois, elle m'a promis de conduire ses investigations avec la plus grande discrétion. C'est heureux, car la saison

estivale débute tout juste. J'espère tout de même qu'elle finira par trouver le coupable assez vite…
Il s'interrompit, puis s'écria.
- Si seulement elle avait pu rattacher cette mort à ce tueur à gages, ou à Simon Le Tallec à cause de sa liaison, quel soulagement !
- C'est malheureusement impossible, déclara Edgar avec fermeté. L'homme de main commandité par le neveu de la mère Le Guirrec ne présente aucune trace de morsure et on n'a retrouvé aucun poil de Féroce chez lui ou sur lui. Tout semble indiquer qu'il n'est jamais entré dans la maison, au demeurant le plan qu'il a indiqué à la police pour assassiner la vieille femme, corroboré par Sylvain Le Guirrec, était bien différent et voulait laisser croire à un accident.
- Et on m'a dit que Simon Le Tallec a maintenant un alibi pour ce soir-là… soupira le maire. J'étais pourtant sûr de sa culpabilité.
- Ce qui nous ramène à la case départ, confirma Edgar. Quelqu'un d'autre que ces deux-là a tué la mère Le Guirrec.
- Mais qui ? Je n'ai pas une confiance illimitée dans ce témoin, mais est-ce que l'homme de main de Sylvain Le Guirrec peut donner une description de celui qu'il dit avoir vu ce soir-là ?
- Aucune, affirma Edgar avec conviction. Il était prêt à reconnaître n'importe qui comme le coupable pour obtenir une réduction de peine, j'en ai d'ailleurs fait les frais.
- C'est terrible d'avoir voulu faire tuer un des membres de sa famille, dit Madame de Chevillé avec un léger frisson.
- Ma pauvre chérie, je suis désolé d'évoquer

devant toi cette histoire sordide. C'est affreux de se dire qu'elle va bientôt tomber dans les oubliettes, et ne sera peut-être jamais résolue.
- J'espère tout de même que la lumière sera faite, intervint Edgar placidement. Il me déplairait qu'un assassin arpente librement les rues du village, tout comme vous deux, j'en suis sûr.
- Souhaitons bonne chance à cette inspectrice, dit Madame de Chevillé, dubitative. Toutefois je doute qu'elle réussisse à trouver quelque chose si longtemps après le crime. Je finis même par me demander si cela serait un mal qu'elle classe l'affaire…

Chapitre 15 – La jeune Karine

Le lendemain, tandis que Vicky rangeait de grosses commandes de livres scolaires qui leur avaient été passées par l'école voisine en prévision de septembre, la porte d'entrée tinta et la jeune Karine Guillou entra dans le magasin, d'assez mauvaise grâce semblait-il. Même si elle avait déjà été prévenue par Edgar que cela pouvait se produire, Vicky arbora l'expression de qui a mangé un citron entier.

- Je viens de la part du maire, dit Karine Guillou sans sourire. C'est avec Edgar Spencer que j'ai rendez-vous.

Se retenant de lui apprendre qu'aucun rendez-vous ne lui avait été signifié, Edgar lui fit signe de s'asseoir au coin café.

- Bonjour, se permit-il de commencer.

L'ado hocha vaguement la tête d'un air ennuyé, comme si le libraire lui offrait un hommage obligatoire, et ne répondit pas.

- Vous vous appelez Karine Guillou, poursuivit le libraire.

Aucune réaction. Edgar, pour clore l'entretien au plus vite, résolut de poser les questions qu'il avait sur sa liste avec la grâce et la vitesse d'une mitrailleuse.

- Que connaissez-vous au métier de la vente de livres ?

- Bof… pas grand-chose. Mais c'est juste deux semaines pour l'été, vous attendez quoi ? Un expert ?

- Non, juste quelqu'un qui ait envie de faire son travail, et qui le fasse bien, répliqua sévèrement Edgar. Connaissez-vous Balzac ?

- Ben oui, c'est un livre qu'on avait eu lycée parce que c'est obligatoire, mais je me rappelle pas le titre.

Etouffant un soupir, Edgar finissait même par douter d'avoir affaire à un être humain.

- Vous intéressez-vous à la littérature ? lui demanda-t-il, se rendant en même temps compte de l'absurdité de la question.

- Ouais, j'aime bien, répondit-elle docilement, en ayant l'air de prendre son mal en patience.

- Avez-vous des auteurs favoris ?

- Non.

- Vous aimez la littérature, mais vous n'avez pas d'auteurs favoris ?

- C'est ça, dit Karine d'un air indifférent.

- Vous passez votre bac de français, peut-être ?

- Non. Je ne vais plus au lycée depuis janvier. J'ai laissé tomber.

Edgar résolut d'abréger ses propres souffrances.

- Eh bien merci, Mademoiselle. Nous reviendrons vers vous quelques jours avant l'évènement.

Le libraire souhaitait ne jamais avoir à le faire, mais suspecta qu'il n'y couperait pas s'il voulait se ménager les bonnes grâces du maire. Après que Karine Guillou eut franchi le seuil - sans un au revoir, l'air lugubre de son patron fit éclater de rire Vicky.

- Ne faites pas cette tête-là, boss. On la mettra dans un coin, voilà tout.

- Je voudrais quand même avoir de l'aide les jours de festival. Au départ j'avais pensé fermer la librairie, mais je préfère maintenant te laisser en charge du magasin pendant ce temps.

- Toute seule ? C'est vrai ? fit la jeune femme, dont les yeux s'allumèrent.

- Je pense que tu as démontré qu'on pouvait te faire confiance, et tu as très bien tenu la boutique pendant mon incapacité à l'hôpital, sourit Edgar. Ce qui n'est pas le cas de

l'espèce de zombie qui vient de franchir la porte. Pour ne rien te cacher, la perspective de me retrouver en tête-à-tête avec elle pendant deux semaines a quelque chose de terrifiant. Vois-tu quelqu'un d'autre dans le village, à part toi, qui soit dégourdi, aurait besoin d'un peu d'argent et apprenne vite ?

- Il y a bien Tugdual, un des amis de Dylan, qui est là pour l'été, réfléchit Vicky. Il est étudiant dans une grande école de commerce qui coûte une blinde à ses parents, et sera peut-être content de gagner un peu de thunes. Il est très sympa, pas prétentieux et taillé comme un camionneur, ça peut vous aider pour les caisses de livres. Sinon, ajouta-t-elle, son frère Mériadec est au lycée et la même carrure que lui. Quant au petit dernier…

- Erwan ? Artus ? Maël ? plaisanta Edgar.

- Non, Ned.

- Ned ????

- C'est son surnom. Il s'appelle Nedelec. Il termine le collège et est taillé sur le même gabarit. Bref, vous ne devriez pas manquer de bras. Vous voulez que j'en parle à Dylan ? Il connaît bien sa famille.

- Tu ferais bien, merci Vicky. Si je peux, j'essaierai quand même de me débarrasser de ce poids mort.

A cet instant, la cloche tinta et Riri, Fifi et Loulou entrèrent prendre leur thé habituel. Mais au lieu de se diriger vers le coin café, elles fondirent sur Edgar et Loulou lui dit aussitôt d'un ton excité :

- Mon pauvre, mais qu'est-ce qui vous a pris d'embaucher cette paresseuse de Karine Guillou ? Tout le village va en parler !

- Que… quoi ? balbutia Edgar, stupéfait.

- C'est ce qu'elle dit en tout cas, ajouta Fifi.

Et elle a l'air de considérer cela comme un dû, s'il vous plaît !

- Est-ce à dire qu'elle a menti ? intervint Riri, l'œil brillant.

- Eh bien, c'est-à-dire…. Pas tout à fait, mais rien n'est décidé…

- Il paraît que vous l'avez promis au maire, dit Loulou d'un air finaud.

- Ecoutez, mesdames, fit Edgar, qui avait résolu d'être franc, il est exact que le maire pousse beaucoup pour que je l'embauche comme aide sur le festival de la plage. Je n'ai pas encore donné mon accord, et pour ne rien vous cacher elle ne me semble pas indiquée pour le poste. Toutefois, je suis redevable envers Monsieur de Chevillé qui m'a si gentiment aidé à m'installer l'année dernière. De plus, ses émoluments seront versés par la mairie. Mon projet est donc de donner mon accord, mais de recourir également à un autre jeune du coin qui me donnera une aide *réelle,* quitte à le rémunérer moi-même. J'ai déjà quelques noms par Vicky.

- Vous faites bien, observa Loulou d'un air satisfait. J'ai toujours pensé que vous êtes quelqu'un de très bien, monsieur Spencer. Il ne faut pas prêter le flanc aux ragots, si vous restiez ainsi seul avec elle sur la plage.

Edgar faillit lui faire remarquer qu'il était difficile de se sentir seul sur la plage de Kerdavallec un jour de juillet, mais se contint. Au demeurant, il n'était pas loin de penser, comme la vieille femme, qu'il valait mieux ne pas exciter les mauvaises langues, vu le portrait de l'adolescente qu'avaient brossé Vicky et Dylan.

- Quoi qu'il en soit, la raison pour laquelle le maire vous force la main me semble évidente, renifla Riri.

- Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il me force la main, non. Il a seulement insisté un peu lourdement, d'après ce que je comprends pour la pauvre Catherine Guillou qui aimerait voir sa fille travailler un peu.

- C'est sûr, ricana Loulou.

- Malheureusement, et je plains la pauvre femme de ce scélérat, la raison de l'embauche de la petite Guillou est l'évidence même, conclut Fifi en secouant la tête d'un air résigné.

- Allons, Mesdames, vous n'allez tout de même pas en déduire…

Mais celles-ci avaient déjà émigré vers leur coin café habituel, s'installant avec l'aise des habitués d'un lieu. Jamais l'enquête d'Edgar sur la mort de la mère Le Guirrec n'avait autant semblé futile au libraire, et pourtant, se souvenant des lointains conseils de Malo sur les trois commères, il les rejoignit et posa ingénument la question.

- Excusez-moi, mais pourquoi êtes-vous si persuadées que le maire aurait une liaison avec quelqu'un ? Lui et sa femme me semblent assez unis.

Les trois vieilles femmes s'entre-regardèrent, et curieusement chacune d'entre elle fit une réponse différente.

- Il a l'occasion : ses repérages, lança Loulou.

- Il a le caractère : c'est un faible, ajouta Riri.

- Il a le contexte : l'âge, conclut Fifi.

- Excusez-moi, mais je ne saisis pas… fit Edgar, égaré.

Les trois vieilles dames s'entendirent tacitement par des regards échangés, et le porte-parole désigné par ce langage des signes qu'elles seules comprenaient, c'est-à-dire Loulou, prit la parole.

- Monsieur Spencer, il faut seulement se mettre à la place des gens. En l'occurrence, Monsieur de Chevillé a suivi la même routine pendant des années. Ce n'est pas trop difficile d'être maire par ici, même s'il aime bien prétendre le contraire. Il n'a pas de réelle concurrence, car les gens votent pour lui par habitude et n'aiment pas le changement. Mais tout à coup, ce gros projet est survenu et a chamboulé sa vie et son emploi du temps… en quelques semaines, il a conclu une grosse vente immobilière pour la commune, il assiste à des réunions à n'importe quelle heure, il se prend pour quelqu'un d'important… lorsqu'il suivait la petite vie tranquille que sa routine et sa femme préparaient pour lui à l'avance, il n'avait pas l'idée de prendre une initiative par lui-même, ou de s'écarter du droit chemin.

La vieille femme fit une pause puis reprit.

- Vous ne connaissez pas Monsieur de Chevillé comme nous ; il a toujours fait preuve d'une obéissance totale, d'abord à ses parents, puis à sa femme. Oui, mais un jour la digue se rompt ! Cette accumulation de serviabilité facile peut dissimuler une rancœur inconsciente qui grandit jour après jour au fond de son esprit, l'envie de désobéir pour une fois, de s'écarter du droit chemin et de faire quelque chose d'interdit, voire d'illégal. Pour un esprit faible, le point de rupture peut se produire à n'importe quel changement et l'inconscient va reprendre ses droits ! Il y est d'autant plus poussé que comme Philomène le disait, l'âge est un facteur aggravant… sa virilité s'en va et il sera bientôt un vieil homme, circonstance qui pousse les quinquagénaires et les

sexagénaires à commettre des folies – c'est ce que l'on appelle le démon de midi.

- Pour toutes ces raisons, il nous a toujours paru comme un candidat à l'adultère en puissance. Comme il n'ose pas s'affirmer ouvertement, cette chiffe molle va recourir à la sensation grisante de faire quelque chose qui soit interdit, conclut Riri.

Malgré lui, Edgar frissonna. La manière dont les trois vieilles femmes disséquaient le caractère de leurs semblables lui semblait aussi impitoyable qu'acérée. Avaient-elles raison ?

Chapitre 16 – Le centre commercial

Lorsque le jour de la pré-visite de site arriva, Edgar piaffait avec impatience au point de rendez-vous signalé par le maire, à savoir la petite place ombragée qui se situait devant son magasin. Pour début juin, Le temps suivait la mode de Bretagne, couvert et un peu frais, aussi avait-il revêtu un coupe-vent. Bientôt, le maire arriva accompagné de deux ou trois membres de la mairie, de son conseil juridique et également d'un membre du conseil départemental qui avait exprimé le souhait de voir le site. Edgar fut également rejoint par le coiffeur André Le Foll et Bruno Le Gall le postier. France Miron, qui devait initialement participer à la visite, s'était désistée à la dernière minute.

Le promoteur Hugues Briard arriva bientôt en superbe Mercedes sur la petite place, et entre son véhicule, celui du conseiller départemental et celui du maire, la petite compagnie se dirigea vers la sortie de Kerdavallec et prit la direction de Vannes. Mais, après quelques kilomètres, les voitures s'engagèrent dans une bifurcation sur la gauche qui débouchait sur un sentier. Là, les voitures s'arrêtèrent puis le groupe continua à pied. Hugues Briard et le maire s'étaient chaussés de grosses bottes et arrivèrent bientôt sur un espace vide, avec une barrière de barbelés à son extrémité droite. Edgar s'aperçut avec surprise que le bosquet aux Fées se trouvait presque en face de lui à peu de distance, et sur la gauche s'étalait une prairie où le sentier pédestre qui l'avait amené du village au lieu-dit quelques jours auparavant serpentait en zigzag. Il s'agissait de lande rase et inégale battue par les vents, car mis à part le bosquet aux Fées, aucune végétation n'y faisait rempart.

- Mais c'est tout proche du village ! s'écria Edgar, un peu désorienté.

Inconsciemment, il s'était imaginé le futur centre commercial à des lieues. En fait, il n'était qu'à cinq ou six kilomètres du village. Il s'aperçut, peut-être un peu tard, que les craintes des commerçants locaux et leur virulence n'était peut-être pas si exagérées ou rétrogrades que cela.

- N'est-ce pas ? Voilà pourquoi les terrains appartenaient à la municipalité, précisa le maire qui semblait ravi.

- Puisque le centre sera sur le territoire de la commune, comment distribuera-t-on le courrier ? En avez-vous déjà une idée ? demanda Bruno Le Gall, qui semblait s'inquiéter de la distance supplémentaire à parcourir dans sa tournée quotidienne.

- Je règlerai la question avec les autorités de la poste, et vous tiendrai au courant, fit le maire d'un air important. Jusqu'à présent, nous n'étions pas sûrs que la construction puisse même aboutir.

- A-t-on une liste des commerces qui vont s'implanter ? demanda André Le Foll, qui semblait lui aussi préoccupé par des intérêts personnels, à savoir la pérennité de son fonds de commerce.

- Monsieur Le Foll, voyons, la première pierre du centre n'est pas encore posée, dit Monsieur de Chevillé en souriant. Lorsque les travaux auront bien avancé, je vous tiendrai personnellement au courant de l'identité des locataires du centre.

Le maire consulta son plan et indiqua :

- Le bosquet aux Fées que vous voyez devant vous sera entièrement rasé car il se situe sur l'emplacement précis du centre. La partie gauche telle que vous la voyez servira à un parking en plein air…

Edgar s'étonna. La partie gauche du site avait

un dénivelé plutôt inégal et raide – il en savait quelque chose pour l'avoir parcouru sur le sentier pédestre.

- Il faudra d'abord araser l'endroit, remarqua-t-il.

- N'ayez crainte, tout a été prévu en accord avec l'OGEC, répondit Monsieur de Chevillé avec bonne humeur.

- Au fait, mon cher, fit Hugues Briard en s'approchant, avez-vous retrouvé ce que nous avons perdu lors de notre première discussion ?

- Non, rien. Mais ce n'est pas important, et nous pouvons en parler une autre fois, fit le maire péremptoire. Y a-t-il d'autres questions ?

- Quelle sera la superficie du centre ?

- Il est assez petit selon nos critères, intervint Hugues Briard. Une quinzaine de commerces et une grande surface de taille moyenne.

- Excusez-moi, fit Edgar, perplexe, mais pourquoi n'avez-vous pas construit le parking sur la droite et non sur la gauche ?

Il désigna le champ cultivé entouré d'une clôture, où broutaient quelques poneys, qui effectivement offrait une belle surface plate de l'autre côté du site. Vu la direction du vent, dont les bourrasques se déplaçaient de la gauche vers la droite, il aurait a priori pensé que le parking aurait été mieux abrité à droite derrière le bâtiment du centre commercial.

- Ce terrain n'appartient pas à la mairie, mais à un propriétaire des environs, précisa le maire. Il ne faisait pas partie du projet.

- Nous allons amener le remblai nécessaire pour aplanir le terrain de gauche, précisa Hugues Briard.

- Vous savez, je pense que ce centre va tout de même porter un coup difficile au

commerce de Madame Miron, fit Edgar en aparté au maire. La pauvre Madame Guillou risque de perdre son emploi… elle et sa fille risquent même d'être obligées de quitter le village.

Il scruta avec attention le visage du maire, mais ne décela rien de particulier dans son expression. *Allons, encore un fantasme de la part de Riri, Fifi et Loulou*, pensa-t-il, déçu.

- J'en serais désolé, croyez-le bien, fit Monsieur de Chevillé, mais après tout ce n'est pas impossible.

Il jeta un coup d'œil amer à Hugues Briard.

- Qu'on me préserve des promoteurs… grogna-t-il. Celui-ci a perdu son stylo lors d'un de nos repérages, il me le rappelle sans arrêt.

Après plusieurs repérages, les quelques hommes remontèrent en voiture, et se dirigèrent vers la mairie, un petit bâtiment coquet et moderne situé à l'arrière du bourg. Dans une salle de réunion trônait la maquette du centre commercial projeté, et Edgar dut reconnaître qu'il ne manquait pas d'allure. Après les quelques explications complémentaires apportées par Hugues Briard et le maire sur le projet, André Le Foll ne tarda pas à s'en aller, et Bruno Le Gall déclara :

- Je vais devoir m'en aller aussi… heureusement, il n'y avait qu'un seul paquet à livrer aujourd'hui, voilà pourquoi j'ai pu venir.

- Vous livrez aussi les colis postaux ?

- Ah non, c'est une camionnette qui les livre ici et pour les deux villages voisins. Non, je parle des livraisons que je fais pour le compte de la pharmacie. La supérette se trouve juste à côté de la mairie.

- Madame Miron est malade ? s'étonna

Edgar. La pauvre, elle a dû accuser le coup de voir sa relation avec Simon le Tallec rendue publique à Kerdavallec.

- Non, non, rassurez-vous, France se porte comme un charme, bien qu'elle semble effectivement encore morose sur cette histoire, dit Bruno Le Gall. Non, je parlais de Catherine Guillou, la caissière, je lui amène régulièrement son traitement à son lieu de travail quand ma tournée est tardive.

Il sortit un petit sac en plastique blanc de sa poche. Poussé par un pressentiment, Edgar fit exprès de heurter sa main en reprenant son manteau. Le flacon en plastique dur qui roula du petit sac lui était bien connu, lui-même avait pris ce médicament à une période noire de sa vie.

Un antidépresseur.

******

L'après-midi, Edgar se contenait à peine. Il avait donné rendez-vous à Malo, et brûlait de lui apprendre ce qu'il avait découvert. En même temps, il se blâmait de ne pas y avoir songé plus tôt. Avec son visage hâve et ses manières d'outre-tombe, Catherine Guillou était bien indiquée comme dépressive en puissance dans le village. Mais alors, elle aurait assassiné la mère Le Guirrec ? *Elle ?* Edgar n'y croyait pas vraiment, elle semblait si effacée, et de toute manière à moitié assommée par son traitement…

Après avoir servi quelques clients, il eut la joie de voir le policier municipal s'encadrer au bout de la rue, vue qui fut aussitôt mitigée par l'apparition de l'inspectrice Lascaux derrière lui, toujours aussi sévère telle la statue du Commandeur.

- Bonjour, Edgar, fit Malo en entrant dans la librairie.

- Bonjour, Malo.

- Tu m'as laissé un message ?

- Je voulais te dire que… il semble que Catherine Guillou, la caissière de la supérette, ait des problèmes de dépression depuis quelques temps. Je ne l'ai su qu'aujourd'hui.

- Comment l'avez-vous appris ? demanda l'inspectrice d'une voix sèche.

- Je l'ai entendu dire, voilà tout, dit Edgar.

A Malo, il aurait volontiers confié comment il était parvenu à obtenir cette information, mais ne voulait pas attirer d'ennuis à Bruno devant la police – il suspectait que cette tournée de livraison des médicaments pour le compte de la pharmacie était purement officieuse.

- Et par qui ? répliqua-t-elle, toujours aussi sèche.

Hérissait-elle toujours autant les gens ? Edgar était sur le point de l'envoyer promener sans autre forme de procès lorsque Malo prit la parole, évidemment désireux de pacifier les choses.

- Après tout, peu importe. Merci de nous rapporter cela, Edgar. Nous avons également obtenu de la pharmacienne plusieurs noms de malades chez qui nous devons nous rendre. Elle a dû l'oublier, nous ajouterons Catherine Guillou à la liste.

Comprenant qu'il n'obtiendrait aucune nouvelle tant que cette fichue policière resterait à son côté, Edgar remercia, puis les laissa prendre congé. Mais à sa grande surprise, à peine avaient-ils franchi le seuil que le libraire découvrit un petit mot plié en quatre sur le comptoir dont il était sûr qu'il ne se trouvait pas là lorsque les policiers étaient entrés. On y lisait « DANS 15 MN » sans autre précision.

Effectivement, Edgar n'eut pas longtemps à

attendre. A peine dix minutes plus tard, Malo franchissait le seuil de la librairie en s'épongeant le front.

- Désolé, fit-il. Manon est d'une humeur exécrable, deux personnes ont refusé de répondre à ses questions et l'une lui a même claqué la porte au nez en lui disant de revenir avec une convocation officielle au commissariat. Il faut dire qu'avec son tact… même la pharmacienne nous a répondu à contrecœur.

- Tu m'étonnes, se permit d'observer le libraire, ironique.

- En tout cas merci, Edgar. Comment avez-vous su pour Catherine Guillou ? La pharmacienne est une de ses amies, et a opportunément « oublié » de nous parler d'elle. En fait nous n'avons eu communication que de noms qui me sont parfaitement inconnus, et dont je suspecte qu'ils ne se rapportent qu'à des estivants. J'avais beau répéter à Manon que rien dans nos démarches n'était officiel, et que nous devions marcher sur des œufs pour obtenir des renseignements, elle se comportait comme si elle se trouvait dans une salle d'interrogatoire.

- Bruno Le Gall m'a renseigné, un peu sans s'en rendre compte, l'avertit Edgar.

Il narra au policier ce qui lui était arrivé le matin, et donna à Malo le nom du médicament.

- Je ne l'ai plus en tête, mais je vais vérifier, il me semble que c'est bien le nom que le légiste a indiqué dans le rapport d'autopsie.

- Dans ce cas, attendez. Je peux peut-être vous aider.

Edgar grimpa quatre à quatre l'escalier de son logement et revint quelques minutes pour tard avec un petit flacon dans la main - le même

médicament.

- Je l'ai gardé par sentimentalité… Moi aussi j'ai connu un épisode dépressif après le décès de ma femme, et j'ai gardé le reste du dernier flacon après m'en être sorti. Bien sûr, il est périmé depuis un certain temps, mais vous pouvez toujours prétendre l'avoir trouvé quelque part, et poser quelques questions là-dessus à Catherine Guillou. On verra si elle reconnaît le médicament ou non, en tout cas.

- Génial. Merci Edgar.

Malo jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

- J'ai envoyé Manon rédiger son compte-rendu toute seule dans mon bureau. En fait, je l'adore dans beaucoup de domaines – sauf le professionnel. Endurer ces interrogatoires à côté d'elle a été un véritable supplice ce matin, elle est beaucoup trop directe et braque les gens d'emblée. Nous n'avons pas de tam-tam ici, mais les téléphones les remplacent très bien… et sa réputation s'est faite en moins d'une heure, je l'ai vu à la manière dont les gens ne répondaient tout simplement plus à notre coup de sonnette. J'espérais qu'elle me parlerait d'autre chose au déjeuner, mais non !

Malo glissa le flacon dans sa poche.

- C'est pour cela que je compte aller parler à Catherine Guillou seul, après le départ de Manon. Il serait contre-productif qu'elle assiste à notre entretien.

- Croyez-vous à la culpabilité de Catherine Guillou ? demanda Edgar.

- Non, je crois à sa sottise, fit Malo. Que je sois pendu si elle garde ces médicaments dangereux sous clé, et pour peu que son traitement dérange sa mémoire, elle risque de ne même pas se souvenir si on lui a pris un

flacon, ni quand. La pauvre femme est incapable de tuer une mouche, à mon avis.

Le soir, Malo se rendit comme promis au domicile de la mère et la fille Guillou, une maison bretonne de pierres grises qui avait connu son heure de gloire quelques années auparavant mais maintenant accusait le coup d'un sérieux manque d'entretien. Des herbes folles et des hortensias revenus à l'état sauvage parsemaient le jardin mal tenu, un volet disjoint béait sur le côté, et la peinture s'écaillait un peu partout. Malo commença par sonner, puis comme personne ne répondait, il frappa à la porte.

Au bout d'un moment Catherine Guillou vint lui répondre, en peignoir et pantoufles, cheveux décoiffés et regard vague.

- Tiens, Malo… qu'est-ce qu'il y a ?

Une flamme inquiète s'alluma dans ses yeux.

- Ce n'est pas à propos de Karine ?

- Non, non. Madame Guillou, je voudrais seulement savoir si ceci vous appartient. Il a été trouvé sur la voie publique.

La femme remit une mèche rebelle derrière son oreille, prit le flacon et répondit aussitôt avec le plus parfait naturel.

- Oui, cela doit être à moi. Cela fait partie du traitement que m'a prescrit le médecin à la mort de mon mari… attendez, venez avec moi.

- Elle le conduisit dans la salle de bains, et ouvrit un placard.

- Un, deux, trois, quatre, … non Malo, j'ai tous mes flacons pour les deux mois qui viennent. Je me suis trompée, cela doit appartenir à quelqu'un d'autre.

Elle lui rendit le flacon en disant.

- Pourquoi voulez-vous savoir s'il était à moi ? Il n'y avait qu'à le déposer à la pharmacie.

- Oui, mais je savais que vous utilisiez celui-ci, et vous comprendrez que je voulais prendre des précautions vu son usage récent.
- Comment cela ?
- Eh bien, vous avez de la chance qu'il ne soit pas à vous. Parce que la mère Le Guirrec a été droguée avec cette substance avant d'être pendue, déclara t-il brutalement.
Catherine Guillou étouffa un cri de terreur.

Chapitre 17 – La coupable ?

Le lendemain, Catherine Guillou était interrogée cette fois officiellement par Manon Lascaux. Son ex-petit ami l'avait adjurée de se montrer aussi diplomate que possible, mais l'humeur de la policière se ressentait du fait que Malo Kerven avait réussi à découvrir une utilisatrice du médicament impliqué dans le crime avant elle. Une fois arrivés à la supérette, France Miron, mise au courant de leur enquête, leur prêta volontiers son propre bureau afin qu'ils puissent poser des questions à sa caissière en toute confidentialité.

- Seulement, je vous recommande la plus grande prudence, dit-elle. Parfois, elle donne l'air de ne pas m'entendre, ou d'être un peu évaporée… parfois également elle réagit très vivement aux remarques que je peux lui faire. Son praticien m'a personnellement avertie que son traitement est long et assez lourd, et peut susciter des sautes d'humeur ou des périodes d'abattement. Je vous serais reconnaissante de prendre des précautions, parlez-lui gentiment et sans la brusquer, s'il vous plaît.

- C'est entendu, fit Malo qui se promettait bien de surveiller Manon sur ce chapitre.

Bientôt la caissière fit son entrée. Curieusement, elle semblait assez calme et ne montrait aucun signe de nervosité ou d'inquiétude.

- Bonjour. Que puis-je faire pour vous ?

Malo s'étonna. Autant la Catherine Guillou de la veille semblait désemparée, autant la femme qui leur faisait face parlait d'une voix nette et paraissait parfaitement maîtresse d'elle-même. Que se passait-il ?

- Bonjour, madame. Je crois savoir que mon collègue est passé vous voir hier au sujet

d'un flacon de médicament trouvé ? demanda Manon.

- C'est exact. Nous avons vérifié ma provision, et il ne s'agissait pas d'un des miens. Au demeurant, cela m'aurait surprise, car la date de péremption du médicament était largement dépassée.

Malo lui jeta un vif coup d'œil. Elle avait donc remarqué le fait ?

- Vous savez que l'autopsie a formellement identifié ce médicament comme celui ayant drogué Madame Le Guirrec avant que son faux suicide ne soit mis en place ?

- Malo a eu la courtoisie de m'en avertir hier soir, répliqua-t-elle sans s'émouvoir. Je m'attendais bien sûr à ce que vous me posiez des questions à ce sujet.

- Merci madame Guillou, vous comprenez donc que je dois vous demander si vous avez constaté une perte ou un vol dans votre réserve de médicaments dans les semaines, ou même les mois derniers.

- Aucune. Je suis formelle. Ce sont des médicaments dangereux, et j'y fais très attention.

- Nous permettez-vous de passer chez vous vérifier vos stocks actuels ?

- Bien sûr. Je n'ai rien à cacher. Vous verrez que les quantités que je détiens correspondent parfaitement à mes ordonnances.

- Vous ne voyez pas d'autres personnes à qui ce médicament a été prescrit dans le village ?

- A ma connaissance, non. Certainement, la pharmacienne pourrait-elle vous éclairer davantage à ce sujet.

- Si je puis vous poser cette question, quelles étaient vos relations avec Madame Le Guirrec ?

- Il s'agissait d'une cliente assez régulière de la supérette de Madame Miron. Je ne la connaissais pas au-dehors.
- Et votre fille ?
- Non plus. Nous habitons de l'autre côté du village par rapport à sa maison.
- Vous saviez donc où elle habitait.
- Elle a parfois demandé à ce que ses courses lui soient livrées, en laissant son adresse.
- Vous n'avez jamais eu d'altercation avec elle ?
- Non, aucune.

Malo se gardait bien d'intervenir, mais se croyait sur une autre planète. Jamais la Catherine Guillou qu'il connaissait n'aurait répondu avec cette concision et ce calme à ce feu roulant de questions dans un interrogatoire officiel. Quelque chose leur échappait…

- Nous passerons donc à votre domicile un peu plus tard dans la soirée.

Madame Guillou hocha la tête en signe d'acceptation, puis se leva à demi.

- Parfait, je vous attendrai. Si vous n'avez plus besoin de moi…

Sur un geste des policiers, elle sortit de la pièce.

- Eh bien, voici une soi-disant dépressive très facile à interroger ! s'exclama Manon, très satisfaite d'elle-même.
- Oui.

Le ton de voix du policier municipal était si peu enthousiaste que Manon se tourna vers lui.

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Elle est juste apparue très différente de la personne que je croise habituellement, fit Malo choisissant ses mots avec soin.
- C'est parce qu'elle savait qu'on allait l'interroger. La police fait toujours peur aux témoins.

Malo la regarda en face.

- Ah bon ? Tu trouvais qu'elle avait l'air apeurée, toi ?

Un instant désarçonnée, Manon répliqua.

- Non, mais elle devait essayer de faire bonne figure. En tout cas, elle s'était préparée à ce qu'on vienne inspecter ses médicaments.

Malo hocha la tête. Cela également lui paraissait bizarre. Qu'avait-il pu se passer pour que Catherine Guillou se métamorphose ainsi pendant la nuit ?

******

Edgar vérifiait ses approvisionnements pour le festival de juillet dans la petite remise, car celui-ci approchait maintenant à grands pas. Tout avait été commandé soigneusement à l'avance, petits livres pour enfants, derniers succès romanesques, y compris des ouvrages touristiques et des romans de terroir… sur les conseils de Vicky, il avait également pensé à s'approvisionner en diverses séries de mangas et des bandes dessinées. Les éditeurs lui avaient fait parvenir quelques affiches qui seraient du plus bel effet sur le stand. Heureusement, l'école lui prêtait gracieusement un chapiteau de toile qui le protégerait des aléas de la météo.

Sifflotant, il revint dans la librairie où l'attendaient deux solides gaillards au large sourire, que Vicky lui présenta comme Meri et Ned Poulenc. Les deux garçons paraissaient ravis d'organiser l'évènement avec le libraire, et se portèrent déjà garants de la participation de leur frère aîné Tugdual. Ils posèrent nombre de questions au libraire, qu'il apprécia comme très pertinentes. Ces gosses faisaient preuve de curiosité, et avaient un esprit vif, pensa-t-il.

- Vous serez également en compagnie de Karine Guillou, que la mairie met à ma

disposition pour aider sur le stand.

La grimace expressive des deux jeunes et le regard qu'ils lancèrent à Vicky confirma la piètre opinion que celle-ci avait de la jeune Karine. Edgar décida de prendre le taureau par les cornes.

- Vous ne l'appréciez pas, c'est cela ?

- Ben, pour ne rien vous cacher, ce n'est pas vraiment une nana intéressante. Elle ne s'intéresse à rien, et ne sort qu'en boîte pour draguer les mecs. On en a vite fait le tour.

- Désolé, sourit Edgar. Et cela ne vous dérange pas de travailler pour la pauvre petite librairie du village, alors qu'un grand centre va bientôt voir le jour ?

- Oh ça non, fit Meri. Bien sûr, nous on est plutôt content d'avoir un peu plus de commerces à proximité, mais il ne faut pas parler de ce projet à nos parents !

- Pourquoi ? demanda Vicky, étonnée.

- Papa et maman ont été approchés au début de l'opération pour vendre le terrain de mon grand-père Mahé, tu sais, celui qui est juste à côté du bosquet aux Fées. Ils étaient plutôt contents de s'en débarrasser, et puis le promoteur a retiré son offre du jour au lendemain ! Va-t'en savoir pourquoi… en tous cas les parents étaient vachement déçus.

- Vous savez pourquoi ils ont retiré l'offre ? demanda Edgar, intéressé. J'ai visité le site hier.

- Ils voulaient faire un parking là, puis finalement ils ont préféré le faire de l'autre côté… enfin un truc comme cela.

- Ils ont donné une raison de ce changement à tes parents ?

- Oh, vous savez ce projet a déjà tellement été changé… au départ le centre devait se trouver plus sur la droite, et on devait garder

le bosquet aux Fées intact pour décorer l'espace parking, ils se sont demandé aussi s'ils n'allaient pas garder le sentier pédestre quand ils voulaient prendre le terrain du grand-père… bref, tout a été changé des dizaines de fois !

- Il devait y avoir des contraintes d'urbanisme, fit Ned, fier d'émettre une opinion en avance sur son âge.

- Et qu'est-ce que vos parents ont pensé de l'histoire de la mère Le Guirrec ? demanda Edgar.

- Ah ça, au départ, nos parents pensaient dur comme fer que le neveu y était pour quelque chose. Mais maintenant, ils ne savent plus trop quoi penser… cela les gêne d'imaginer que quelqu'un du village y soit pour quelque chose, je pense qu'ils évitent même d'y penser, maintenant.

- Depuis quelques jours, Papa dit qu'on saura jamais qui l'a butée. Maman dit que cela lui fait froid dans le dos d'aller dans le village maintenant. En tout cas, ce n'est pas la mère Le Guirrec qui occupe tous les potins du village, c'est vous, m'sieur ! Avec votre agression par Simon Le Tallec, tout le monde parle de vous.

- C'est vrai qu'il est en prison ?

- Euh, je ne sais pas, fit Edgar. En tout cas il n'est pas encore passé en jugement.

- C'était pas lui non plus l'assassin de la mère Le Guirrec, on a entendu dire.

- Non, fit Edgar, songeur. Ce n'était pas lui…

******

Les deux policiers se présentèrent en soirée au domicile de Catherine Guillou, qui leur fournit de bonne grâce les différents flacons en sa

possession. Après avoir comparé le nombre de flacons pleins à la dernière ordonnance, ils durent se rendre à l'évidence : tout correspondait parfaitement.

- Nous permettez-vous d'emmener vos flacons à fin d'analyse ? Nous voulons être sûrs qu'aucun placebo n'y a été substitué, demanda Manon. C'est seulement une formalité.

- Bien sûr, faites, dit Catherine Guillou avec indifférence. J'expliquerai la situation à mon médecin et il enverra une nouvelle ordonnance à la pharmacie.

Malo sentit sa méfiance se réveiller devant son ton légèrement condescendant, et la manière dont elle leur dit au revoir sur le seuil accentua son malaise. L'ironie ne perçait-elle pas dans sa voix ?

Manon partit aussitôt emmener les médicaments au laboratoire d'analyses de Vannes, et Malo regagna son bureau à la mairie à pas lents. Presque sans s'en rendre compte, voyant de la lumière dans la petite librairie d'Edgar sur son chemin, il en poussa la porte. Vicky rangeait des livres sur une table centrale tandis qu'Edgar faisait les comptes. Levant les yeux, il s'exclama :

- Vous voilà, Malo ! Nous nous apprêtions à fermer.

Devant l'air malheureux de policier, il demanda :

- Que se passe-t-il ?

- Ce sont les fichus médicaments de Catherine Guillou, fit-il. Nous les avons inspectés ce soir, et les quantités sont bonnes par rapport à son ordonnance. Manon est partie vérifier qu'on n'a pas changé le contenu d'un des flacons par des cachets similaires, mais je n'ai pas beaucoup d'espoir

de ce côté. Nous faisons chou blanc… et pourtant, lorsque vous nous avez appris son traitement, j'étais sûr que nous allions relier l'assassinat de la mère Le Guirrec aux Guillou, mère et fille.
- Pas forcément à elles, objecta Edgar. D'après ce que vous avez dit, ces flacons n'étaient pas sous clé. N'importe qui a pu se servir à l'occasion d'une visite. Combien fallait-il de cachets pour faire plonger la mère Le Guirrec dans l'inconscience ?
- Pour la mettre KO complètement, ou la faire tomber dans le coma, il aurait fallu un flacon entier, a dit le légiste. C'est corroboré par le médecin de Catherine Guillou à qui j'ai posé la question. Au sujet de celle-ci, il faut que je vous dise quelque chose qui m'a surpris, dit lentement Malo. Je n'en reviens pas, l'attitude de Catherine Guillou a changé du tout au tout depuis hier. Elle s'est transformée en femme de caractère et sûre d'elle-même, à un point que c'en est effrayant.
- Elle ? S'étonna Edgar. C'est pourtant la dernière personne…
- Je sais, d'ordinaire elle ressemblait à une méduse échouée sur la plage. Rien de commun avec son comportement actuel.
- Avez-vous vu sa fille ? A-t-elle changé également ?
- Non, je ne l'ai pas vue lors de nos visites.
- Bizarre… qu'en pensez-vous ?
- Si vous m'aviez demandé il y a une semaine si la pauvre Catherine Guillou avait quelque chose à voir avec la mort de la mère Le Guirrec, je vous aurais répondu non sans hésiter. Maintenant je ne sais plus quoi croire. Pour tout vous dire, J'ai vraiment eu l'impression que c'était elle la coupable, et

qu'elle riait de nos efforts pour l'incriminer. Elle en paraissait presque ravie.

Les deux hommes restèrent silencieux quelques instants, puis Edgar dit.

- Peut-être le chantage n'avait-il rien à voir avec tout cela, finalement. La mère Le Guirrec a pu la blesser ou la vexer à la supérette pour une broutille… et on ne sait jamais comment peuvent réagir les gens sous un lourd traitement médical.

- Un crime de fou, donc ? C'est à creuser… fit pensivement Malo.

Chapitre 18 – Coup de théâtre

Quelques jours plus tard, alors que Riri, Fifi et Loulou tenaient leur conseil habituel, elles avaient lancé un feu nourri de questions au sujet du prochain centre commercial – le fait qu'Edgar avait visité les lieux et avait eu accès aux plans s'était répandu grâce à Bruno Le Gall et André Le Foll. Edgar avait répondu de son mieux aux demandes des trois amies.

- Alors, le centre serait situé directement sur le bosquet aux Fées, le parking couvrirait l'actuel sentier pédestre et le champ du père Mahé est retiré du projet ?

- C'est cela. Et justement, j'ai une question à ce propos, demanda Edgar. Le maire m'avait affirmé que le champ n'avait jamais fait partie de l'opération, et les enfants Poulenc me disent qu'une offre avait été faite à leurs parents, puis que le promoteur s'était rétracté. Alors, ce champ a-t-il fait partie du projet, oui ou non ?

- Au départ, il me semble que si, fit Fifi en fronçant les sourcils. Mais cela remonte déjà à il y a deux ans…

- Ce projet a été remanié des dizaines de fois, de toute façon, lança Riri avec un reniflement dédaigneux. C'est un miracle qu'il ait finalement été approuvé. Et rien ne dit qu'il ne va pas encore changer !

- Si je puis me permettre de vous poser une question, monsieur Spencer, fit Loulou, l'œil brillant. Hier soir, je promenais Milko lorsque j'ai vu Malo et son ancienne fiancée sortir de chez Catherine Guillou… auriez-vous des informations à ce sujet ? Vous êtes devenu un grand ami de Malo, paraît-il.

- Ah, celle-là ! s'exclama Fifi, sans laisser le temps au libraire de répondre. A peine arrivée de Vannes, elle s'est promenée dans

tout le village à poser des questions indiscrètes. Une carte de police ne donne pas tous les droits, surtout dans son village d'origine ! Il paraît que les Vaillant et les Maheu n'ont même pas voulu ouvrir leur porte.
- Ses parents sont toujours dans le village ? demanda Edgar, curieux.
- Non, ils sont partis en retraite dans le sud, paraît-il, laissa tomber Loulou.
- Cette petite Lascaux, vous vous souvenez d'elle ? demanda Riri. Une tête plus pleine que bien faite, elle a toujours été ainsi. Vous vous rappelez comment, la tête plongée dans un livre, elle a failli traverser alors que le feu devant l'école était au vert ? Elle devait avoir dix ans.
- Et c'est là que Malo l'a tirée en arrière, confirma Loulou. J'ai toujours trouvé que c'était une pitié qu'ils ne se soient pas mariés, elle est intellectuellement très brillante sans doute, mais complètement bornée sur des évidences qui crèvent les yeux.
- Pauvre petite, dit Fifi en hochant la tête.
- Au fait, vous avez vu que la maison de la mère Le Guirrec est en vente maintenant ? demanda Riri.
- Les acquéreurs ne se bousculeront pas, ricana Loulou. Il faudra que l'agent immobilier soit plutôt discret. Alors, monsieur Spencer, pour en revenir à ce que je vous disais tout à l'heure, savez-vous si Catherine Guillou est suspectée ?
- Oh, je crois seulement qu'ils voulaient lui poser quelques questions après son travail. Ou alors, ils voulaient peut-être rencontrer sa fille. Elle traîne dans le village toute la journée, répondit Edgar d'un ton

passablement dégagé.

- Vraiment ? demanda Loulou, le nez frémissant d'excitation. Pourtant France Miron m'a affirmé qu'ils avaient déjà questionné sa mère sur son lieu de travail… ce devait donc être la fille qu'ils venaient interroger.

- Possible, fit Fifi.

Les trois vieilles femmes échangèrent un de leurs regards en coin qui valait un abandon provisoire de la discussion – jusqu'à plus ample information.

Edgar revint alors au sujet qui l'intéressait. Peut-être que ses trois chers limiers en chef possédaient quelques informations utiles.

- Ou alors, lança-t-il gaiement, peut-être que Catherine Guillou a tué la mère Le Guirrec pour une raison que nous ignorons.

Comme il l'avait prévu, les trois vieilles femmes réagirent sérieusement à la suggestion, mais la moue unanime qui en résulta ne laissait pas de place au doute. Vu leur connaissance du village et des caractères, Edgar comprit qu'il s'agissait d'une hypothèse invraisemblable à leurs yeux.

- Certainement pas, asséna Fifi de manière définitive en hochant la tête, parlant également pour les deux autres.

- Cependant, je suis passée ce matin à la supérette et elle semblait avoir laissé son apathie habituelle au vestiaire… elle paraissait même en pleine forme, musa Riri.

- Si elle a changé, c'est très récemment, observa Loulou. Lors de votre fête de retour dans le village, monsieur Spencer, je me rappelle qu'elle semblait prête à tomber en faiblesse à tout instant. On aurait dit une plante maladive sans tuteur.

Vicky s'avança alors avec la note, signe que

la matinée s'avançait et que les trois vieilles femmes devaient songer à quitter la petite librairie et vaquer à leurs occupations. Au fait des habitudes de Riri, Fifi et Loulou, à l'entière admiration d'Edgar, Vicky devinait d'instinct quand l'ordre du jour était épuisé et qu'il était temps de lever la séance.

Lorsqu'elles eurent pris congé, Edgar et Vicky travaillèrent dans la librairie. Les clients de passage devenaient plus fréquents maintenant que les campings avoisinants commençaient à se remplir, et le chiffre d'affaires des derniers jours avait augmenté à la grande satisfaction du libraire.

Après déjeuner, Malo vint le voir en compagnie de l'inévitable Manon Lascaux. Sa mine lugubre ne laissait rien présager de bon, et effectivement il confia ses soucis à Edgar.

- Mon cher, c'est vous qui nous avez mis sur la piste de Catherine Guillou, et je pensais vraiment que nous tenions quelque chose… Mais hélas, le laboratoire d'analyses nous a retourné les flacons ce matin.

Tout en parlant il les déposa un à un sur le comptoir.

- Au départ, j'ai eu un faux espoir, car ils avaient tous été déjà ouverts… mais les cachets qui s'y trouvent sont bien tous le médicament en question, en tout cas il s'agit de la même molécule. Nous allons les lui rendre de ce pas.

- Encore une piste perdue par votre faute, grimaça sa compagne toujours aussi avenante.

Malo lança un regard d'espoir à Edgar.

- J'ai pensé que, peut-être, vous pourriez nous dire si vos cachets étaient différents de ceux-ci, ou si un médicament similaire existe.

- Cela ne sert à rien de gâcher ainsi son temps et le nôtre, grinça Manon, évidemment traînée dans la librairie contre son gré.

- Attendez ! fit Edgar impulsivement.

Tout à coup, il venait de se rendre compte que quelque chose d'anormal. Mais quoi ? il se reporta en pensée à sa tablette de salle de bains, à Paris, avec les flacons alignés… levant les yeux vers les policiers surpris, il demanda.

- Combien de cachets ont été analysés par le labo ? par flacon, je veux dire ?

- Un ou deux seulement. Mais ils sont formels sur le fait que tous sont exactement le même médicament, et les autres cachets sont exactement similaires.

- Bien sûr, bien sûr… c'était si facile… lorsqu'elle vous les a donnés, ils n'avaient pas de boîte d'emballage, n'est-ce pas ?

- Euh, non… mais que voulez-vous dire ?

Edgar regarda derrière le comptoir et sortit son propre reste de médicament, encore emballé dans sa vieille boîte.

- Regardez ! s'écria-t-il triomphalement. Cette femme vous a bernés… les flacons sont conditionnés pour quarante comprimés chacun, c'est écrit ici en toutes lettres. Que je sois pendu si ces flacons-ci en contiennent trente-huit !

Fébrilement, chacun s'empara d'un flacon et se mit à compter un à un les petits cachets.

- J'en ai vingt-huit, dit Manon.

- Moi aussi, renchérit Malo.

- Et moi vingt-neuf… conclut Edgar. Saisissez-vous ce que cela veut dire ? Il y avait trois flacons pleins et un vide, quelle idée astucieuse ! Elle en a prélevé dix cachets dans chacun pour remplir le quatrième, puis a jeté les boîtes pour que vous ne vous rendiez pas compte de sa petite manœuvre !

- Comment avons-nous pu passer à côté de cela ? demanda Manon, confondue.

- Il faut savoir regarder l'évidence, fit doucement Edgar. Vous étiez si occupés par l'idée que les médicaments avaient été remplacés que vous n'avez pas songé à compter les cachets.

Cette fois, il y avait presque une lueur d'admiration dans les yeux de l'inspectrice.

- Il ne nous reste plus qu'à aller arrêter Catherine Guillou, dit-elle, radieuse.

- Mais elle n'avait aucun motif pour se débarrasser de la mère Le Guirrec, objecta Malo, pensif.

- Aucun que nous ne connaissions, nuança l'inspectrice.

Elle regarda tour à tour les deux hommes, puis se résolut.

- Je ne vais pas l'arrêter tout de suite, malgré nos fortes présomptions, dit-elle à contrecœur. Nous allons d'abord essayer de la confondre sur cette petite combine. Une fois démasquée, nous verrons bien si elle s'effondre ou joue les innocentes.

- Excusez-moi… vous voudrez bien me tenir au courant ? demanda Edgar.

- Je crois que nous vous devons bien ça, reconnut l'inspectrice.

Après leur départ, Edgar eut du mal à se concentrer sur son travail, impatient de connaître le résultat de leur entrevue et guettant à tout instant la grande rue. Quelle ne fut pas sa surprise de voir Malo la remonter au pas de course. Il ouvrit tout grand la porte de la librairie, faisant tinter la clochette, et s'écria :

- Je vais chercher la voiture de Manon, on l'emmène à Vannes. Elle vient d'avouer.

- Quoi ? s'exclama Edgar, stupéfait.

Chapitre 19 – Une coupable énigmatique

La nouvelle de la culpabilité de Catherine Guillou se répandit aussitôt dans tout le village. Comme on avait également fait mention de son traitement antidépressif, les habitants passaient alternativement par le soulagement que le coupable soit découvert, et, tout en professant ouvertement des manifestations de pitié pour la pauvre veuve, par la joie secrète d'être débarrassés d'une déséquilibrée.

En bref, la satisfaction générale battait son plein, d'autant que la saison d'été s'amorçait bonne, et les rues se remplissaient peu à peu d'estivants et de plagistes. A sa grande surprise, la librairie vit un jour une personne d'âge moyen aux cheveux frisottés entrer dans la librairie accompagnée de Karine Guillou, laquelle semblait arborer un mélange de gêne et de défiance.

- Monsieur Spencer ? Il me semble que vous avez donné votre accord pour que cette jeune fille travaille pour vous par l'intermédiaire de la mairie lors du prochain festival.

- C'est exact, fit le libraire. Cela commence dans deux semaines.

- Voici la situation, s'expliqua la femme. Je suis assistante sociale mandatée par le juge des enfants pour m'occuper de Karine jusqu'à sa majorité, soit dans moins d'un an. Sa mère avait rempli tous les papiers concernant ce travail d'été auprès de la mairie avant son incarcération, tout est donc en règle d'un point de vue légal. J'ai consulté le maire pour savoir s'il maintenait l'engagement de son côté, il m'a assuré que la décision vous appartenait, indépendamment du versement des émoluments qui était de toute façon prévu.

- Et toi, Karine ? Cela te conviendrait-il de

venir travailler sur la plage ? demanda Edgar directement à l'intéressée.

L'adolescente hésita.

- Je veux me changer les idées, mais j'ai peur que les gens du village viennent me regarder sans arrêt.

- Pour cela, repose-toi sur moi, assura Edgar.

- Alors d'accord.

Le libraire ne laissa pas paraître son étonnement, pourtant bien réel. L'adolescente semblait avoir pris un sérieux coup, et toute sa morgue et son agressivité habituelle semblaient avoir provisoirement disparu.

- Vous avez les détails de l'opération ? s'enquit-il auprès de l'assistante sociale. Je pense que Karine connaît les lieux, mais rendez-vous est donné ici samedi dans deux semaines, à sept heures et demie du matin.

Après leur départ, Vicky, qui avait été occupée à servir des clients au coin café, vint lui demander ce qui se passait. Mise au courant, elle hocha la tête dans un charitable élan.

- Elle l'air d'avoir pris une sacrée baffe. Je pense que tout le monde la plaint maintenant. Vous avez bien fait, boss. Si elle reste enfermée chez elle, elle va devenir folle.

- Personne de sa famille n'habite les environs ?

- Non, elle n'a personne. France Miron passe lui apporter de quoi manger à l'œil, une voisine s'est proposée pour l'héberger, mais elle a dit qu'elle préférait rester dans la maison de ses parents. L'assistante sociale ne voulait pas que Karine reste seule, mais Loulou s'était proposée pour venir habiter avec elle, ce qui l'avait apaisée. Quoi qu'il en soit, dès que l'aide sociale a tourné les talons, la jeune Karine a signifié à Loulou qu'elle ne voulait plus de sa compagnie. Là,

pour une fois, nous avons les mêmes goûts.

Edgar sourit.

- Je passerai peut-être la voir à l'occasion, j'aimerais détailler avec elle ce qu'elle devra faire sur le stand, mais je préfère que quelqu'un vienne avec moi. Est-ce que cela te tente ?

- Bof… non, et puis si je viens aussi, il faudrait fermer le magasin. Vous n'avez qu'à accompagner France Miron lorsqu'elle lui apporte son repas, personne n'y trouvera à redire.

- C'est une idée.

Deux jours plus tard, un dossier sous le bras, Edgar cheminait sur la grande rue avec France Miron à son côté, qui semblait s'être assez vite remise de la fin de sa liaison avec Simon le Tallec. Le bruit de la culpabilité de Catherine Guillou avait déjà presque effacé cette vieille histoire dans les ragots.

- Je peux enfin marcher la tête haute, maintenant, conclut-elle avec satisfaction. Et vous avez droit à ma reconnaissance éternelle pour m'avoir ouvert les yeux à temps.

- Vous avez cru à la culpabilité de Catherine Guillou tout de suite ?

- Pour être franche, non, pas du tout. Cette femme est honnête à la limite du scrupule. Elle répugne même à tuer les insectes ou les araignées dans la réserve ! A mon avis, c'était la dernière personne à vouloir tuer quelqu'un, surtout de cette manière. Si elle avait manié une arme à feu et que le coup était parti par accident, là, j'aurais mieux admis sa culpabilité. Je n'y comprends toujours rien.

- Et son traitement ? Vous ne pensez pas que cela ait pu avoir une influence ?

- Peut-être, répondit France, très dubitative.

Mais elle le prenait depuis longtemps, et les seuls effets indésirables que j'ai constatés se bornaient à somnoler à la caisse… jamais elle n'a fait preuve d'agressivité ou de rancune à mon égard pour quoi que ce soit, pourtant, Dieu sait que je l'ai parfois rudoyée.

- Donc, vous ne vous expliquez pas son geste ?

- Non, cela me dépasse. Mais nous voici arrivés.

La maison n'avait pas changé, aussi décrépite et mal entretenue que lors de la visite de Malo et Manon. Karine Guillou répondit immédiatement à leur coup de sonnette – elle devait les guetter depuis l'intérieur.

- Bonjour, Karine, dit France avec une gaieté un peu forcée. Je t'ai amené ce qui te manquait hier, ainsi qu'un plat préparé tout chaud pour ce midi.

- Quant à moi, je t'amène ce que tu devras faire sur le stand – peu de choses, en vérité, ajouta Edgar.

L'adolescente les fit entrer dans un salon qui n'avait manifestement pas vu de chiffon ou de balai depuis quelques temps, aux meubles autrefois cossus, maintenant un peu défraîchis.

- Je vais de suite ranger cela dans le frigo, fit France Miron, toujours faussement joviale.

A peine avait-elle quitté la pièce que Karine se tourna vers Edgar. Ses brillaient de colère.

- Et vous, vous n'inventez pas une excuse pour vous en aller le plus vite possible après votre bonne action ?

- Cela m'est difficile, répliqua-t-il avec bonne humeur, j'ai besoin de savoir si tu es d'accord avec ce que je te propose comme travail. Si c'est le cas, tu mets tes initiales en bas de la page, sinon tu peux barrer une tache

qui ne te conviendrait pas. Je veux éviter de mauvaises surprises le jour J.

- Ok.

Elle commençait à lire avec attention lorsque France entra dans la pièce.

- Eh bien, je vais y aller, dit-elle avec sa bonne humeur toujours un peu surfaite.

- Vous pouvez y aller, je pars dans deux minutes, fit Edgar, pas fâché de se retrouver seul avec l'adolescente, mais ne sachant pas trop comment poser les questions qu'il avait en tête.

France Miron avait à peine franchi le seuil de la porte que l'adolescente releva la tête et s'exclama.

- Celle-là ! Je la hais !

- Pourquoi donc ?

- Elle m'a dit qu'elle ne pensait pas ma mère coupable… mais elle ne va pas voir la police pour le leur dire !

- C'est un peu difficile, dit doucement Edgar. Rappelle-toi, ta maman a avoué le crime. Tous les témoignages en sa faveur ne changeront rien à cela.

- Elle a menti. J'en suis sûre, fit Karine en avançant le menton en avant.

- Tu étais avec elle, ce soir-là ? Tu pourrais témoigner ?

Karine eut un geste désolé.

- Non, je n'étais pas là. J'avais rendez-vous avec quelqu'un… et il m'a plaquée en me disant qu'il avait tout dit à sa femme. On s'est disputés, puis je suis allée à la boîte près de Vannes pour oublier… le tenancier du bar me connaît bien, et m'a filé des boissons gratuites en douce. Seulement comme ma mère m'avait interdit d'y retourner, je n'ai pas voulu lui dire où je me trouvais ce soir-là. J'aurais volontiers menti

et juré qu'on était restées ensemble, mais la police m'a affirmé que même si j'avais témoigné pour elle, ils n'en auraient pas tenu compte, parce que je suis mineure et sa fille.

Mais je suis sûre qu'elle n'est pas coupable. Pas elle ! Tuer quelqu'un ! Et pourquoi, d'abord ?

- C'est là toute la question, fit doucement Edgar. Pourquoi aurait-elle tué la mère Le Guirrec ?

- Il n'y en a pas, fit l'ado en secouant la tête. Elle ne la connaissait presque pas. Je finis par me demander si elle ne s'accuse pas à cause de ces fichus médicaments qui lui font de l'effet… mais la police est bien contente de la croire, les salauds, ils sont trop contents de trouver un coupable alors qu'ils n'ont aucune preuve contre elle.

- Mais ils en ont, contra Edgar. C'est avec ses cachets qu'on a drogué la mère Le Guirrec avant de la pendre au plafond.

- Quoi ?

L'adolescente regarda le libraire avec des yeux ronds.

- C'est avec les cachets de maman qu'on a drogué la vieille ? On en est sûr ?

- Ta mère elle-même reconnaît qu'elle l'a assommée avec ses cachets d'antidépresseur avant de la tuer. Par contre, elle se refuse à donner la moindre explication à son geste.

- C'est incroyable… c'est pas vrai… oh non !

Cette révélation avait l'air de lui avoir porté un sacré coup, elle semblait suffoquer. Visiblement Karine n'avait jamais remis en cause l'innocence de sa mère. Se blâmant de lui avoir causé ce choc supplémentaire, Edgar alla lui chercher un verre d'eau à la cuisine.

- Vraiment désolé… je n'aurais pas dû te parler de cela.

- C'est pas grave, fit-elle brusquement. Vous pouvez me laisser seule, s'il vous plaît ?

- Bien sûr. Excuse-moi encore. Tu es d'accord sur la liste de tes tâches ?

- Bien sûr, accepta-t-elle en signant avec un grand paraphe la feuille qu'il avait amenée, sans la regarder à nouveau.

Une fois revenu à la librairie, Edgar se remettait au travail pour soulager Vicky qui était partie s'acheter un sandwich à la supérette de Madame Miron. Avec son propre sandwich à la main, Malo fit son apparition quelques minutes plus tard, visiblement désireux d'une oreille sympathique.

- Bonjour, Edgar. Je viens d'avoir la police de Vannes au téléphone. Catherine Guillou n'en démord pas, c'est bien elle qui a assassiné la mère Le Guirrec. On va la déférer au parquet.

- A-t-elle finalement donné la raison de son geste ?

- Aucune. Un psy l'a vue en prison et la trouve tout à fait normale et équilibrée, donc il n'y aura pas possibilité de faire jouer des facultés mentales amoindries ou quelque chose comme cela. Je la plains, elle risque de prendre le maximum.

- Comment réagit-elle ?

- On a l'impression que cela lui est complétement égal, et qu'elle s'en fiche dans les grandes largeurs. Elle décrit précisément comment elle est venue prendre un thé chez la vieille femme après son travail, a drogué sa boisson et, lorsque la pauvre mère Le Guirrec est tombée inconsciente, l'a portée dans le salon et l'a hissée au plafond. Circonstance aggravante pour elle, Féroce la connaît et n'aboie pas lorsqu'elle est dans la pièce – j'ai vérifié. Elle peut très bien être

l'ombre que Dany affirme avoir vue.

- Tout semble donc concorder, observa Edgar, songeur. Pourtant…

- Je sais. Pourtant, c'est invraisemblable. A un moment, je me suis demandé si elle n'avait pas menti pour protéger sa fille, si la gamine avait subtilisé les médicaments de sa mère. Pourtant, celle-ci ne connaissait pas du tout la mère Le Guirrec, et n'avait aucune raison de la tuer. Encore moins de voler le téléobjectif et le mobile de la victime, tout le monde est au courant de sa vie sentimentale agitée. J'ajoute qu'elle a un alibi pour le soir du crime, et ne se comporte absolument pas comme une coupable.

- Je sais, je suis passé la voir. Elle répète seulement que sa mère aurait été incapable de tuer quelqu'un et là-dessus, je veux bien la croire.

Edgar se tapota la lèvre.

- Pour vous ôter ce doute, si j'étais vous, j'apprendrais à Catherine Guillou que sa fille a un alibi et où elle se trouvait ce soir-là. Vous serez sûr qu'elle ne ment pas pour protéger Karine.

- Qu'en disent Riri, Fifi et Loulou ?

- Elles sont un peu comme nous, s'inclinant devant l'évidence, mais en même temps trouvant la culpabilité de Catherine Guillou dans cette histoire hautement improbable.

Malo s'apprêtait à partir lorsque Vicky revint, son déjeuner à la main, accompagnée de Dylan.

- Tiens, monsieur Kerven ! Vous tombez bien, on venait apprendre une nouvelle intéressante à Monsieur Spencer.

- Allons donc !

- Oui, on vient de voir le maire en grande conversation avec Karine Guillou dans le

petit square du calvaire de l'église – et ça chauffait ! J'ai cru qu'ils allaient s'étriper…

Chapitre 20 – Une autre histoire

Enfermée dans sa cellule, Catherine Guillou ferma les yeux et se laissa aller à la torpeur… allons, cela n'avait pas été trop difficile. A un moment, elle avait presque craint que son histoire ne tienne pas la route, ou qu'ils la mettent en cause. Mais depuis son inculpation, une sensation de bien-être l'envahissait peu à peu. Quelle paix maintenant… Karine avait demandé à la voir, mais elle avait refusé. Cela pouvait toujours être imputé à la honte d'être incarcérée.

Demain, elle serait transférée à Rennes et les interrogatoires allaient recommencer sur les circonstances du crime… on lui avait déjà conseillé de prendre un avocat, mais celui commis d'office lui conviendrait très bien, quel qu'il soit.

Un bruit lui fit ouvrir les yeux. La policière se tenait devant la porte.

- Guillou ? Il y a une visite.

Obéissante, Catherine se leva et la suivit dans le couloir. Lorsqu'elle entra dans la salle, à sa grande surprise Malo Kerven, le policier municipal, se tenait devant elle. Elle demanda aussitôt :

- Malo ? Que se passe-t-il ? Un ennui avec Karine ?

Cela avait toujours été sa plus grande crainte au cours des derniers jours. Pourvu que sa petite fille tienne le choc.

- Tout va bien avec Karine, Catherine. Asseyez-vous.

Docilement, elle prit place en face de lui.

- Je ne vais pas y aller par quatre chemins, Catherine. Vous n'aviez aucune raison de tuer la mère Le Guirrec, et vous ne l'avez pas tuée. Je me trompe ?

Un sourire ironique flotta sur les lèvres de

Catherine.

- Voulez-vous me dire que vous savez mieux que moi si j'ai commis ce crime ou non ?

- Vous ne l'avez pas commis, Catherine. Je vous connais.

Elle haussa les épaules, et s'apprêta à se lever, lorsqu'une parole de Malo la fit se rasseoir, le cœur battant.

- Et Karine non plus. Vous ne le saviez peut-être pas, mais elle a un alibi pour ce soir-là.

- Comment ? demanda-r-elle avec prudence.

Malo avança une feuille de papier sur la table.

- Voici le témoignage de Tony, le barman de la boîte de nuit « Starlight » près de Vannes. Il jure sur ses grands dieux que Karine se trouvait là ce soir-là, depuis vingt heures trente jusqu'à minuit passé.

D'un geste impulsif, Catherine se saisit de la feuille et la lut avec attention.

- Karine a parlé à Edgar Spencer le libraire. Il semble qu'elle vous ait caché où elle se trouvait ce soir-là, car vous lui aviez interdit d'y revenir. Vous n'étiez donc pas au courant.

- Non, confirma-t-elle, lèvres blanches.

Que devait-elle faire maintenant ?

- Maintenez-vous toujours vos aveux ? demanda calmement Malo.

- Je les ai signés, répliqua-t-elle misérablement. Je ne peux pas revenir dessus, on me l'a bien fait comprendre.

- Attendez, dit-il.

Il ouvrit la porte, et Manon entra pourvue d'un petit dictaphone.

- Vous ne croyez pas que le moment est venu de tout nous dire, au lieu de jouer à la mère courage ? Karine n'avait pas besoin que vous vous accusiez ainsi pour assurer sa

protection. Alors pourquoi l'avez-vous fait ?

Elle garda le silence, se tordant nerveusement les mains.

- Qu'est-ce qui vous rend aussi sûre que Karine est responsable du crime ?

Après quelques secondes d'indécision, Catherine Guillou leva les yeux.

- Parce que… parce que…. Je l'ai vue voler mes cachets.

******

Bénédicte de Chevillé classa la lettre qu'elle venait de recevoir dans un classeur, puis nota rapidement sur un bloc-notes quelques démarches à effectuer l'après-midi même. Ses manières décidées comme à l'habitude ne trahissaient en rien son désarroi et son chagrin. Pourtant, elle avait subi un rude coup dernièrement, et même si son mari faisait ce qu'il pouvait pour égayer son existence, elle se laissait parfois aller à la mélancolie. La dissimulation n'avait jamais été son fait, et le fardeau de ce secret à porter lui devenait chaque jour plus pénible. Laissant son regard vagabonder au-dehors, elle vit par la grande baie vitrée de son salon les remous de la mer sur les rochers en contrebas, Elle aimait tellement cet endroit… peut-être trop… en soupirant, elle se détourna de la vue.

******

Catherine pleurait maintenant à chaudes larmes devant Manon et Malo.

- J'ai vécu l'enfer… elle disparaissait je ne sais où toute la journée, je ne la retrouvais jamais le soir à la maison… j'avais si peur qu'elle ne fasse quelque chose de stupide,

essaye de se tuer à cause d'un chagrin d'amour…

Chagrin d'amour ? ricana Malo intérieurement. *Elle n'aurait eu que l'embarras du choix, à ce qu'il paraît.*

- Et puis, continua Catherine entre ses sanglots, d'autre pensées me sont venues en tête… Et si elle s'était impliquée dans quelque chose de louche, si elle avait pris mes médicaments pour les revendre comme de la drogue à d'autres jeunes ? Vous n'imaginez pas l'enfer que j'ai traversé.

- Il fallait lui en parler, et demander de but en blanc des explications, voyons, intervint sévèrement Manon.

- Elle ne me répondait jamais, sinon de me demander de me mêler de mes affaires et pas des siennes… je n'ai pas osé lui dire que j'avais surpris son geste, car elle aurait pris davantage de précautions par la suite. Mais j'ai essayé de surveiller ses allées et venues, et ai tenté de mettre les flacons de cachets sous clé après cela. Mais ce n'était pas parfait, et parfois j'oubliais de verrouiller l'armoire, ou je ne retrouvais plus la clé à l'endroit où je l'avais mise… mon traitement m'occasionne des pertes de mémoire. Impossible de dire si cela venait de moi ou si Karine continuait à se servir en douce…

- Vous n'avez aucune idée de ce qu'elle a pu faire de ces cachets après les avoir pris ?

- Non, je ne les ai jamais revus dans ses affaires. J'ai fouillé sa chambre deux fois pour voir si je retrouverais quelque chose.

Manon et Malo échangèrent un regard.

- Nous allons interroger tout de suite votre fille, madame. Et nous allons prévenir un policier qui se chargera de votre rétractation. Car vous n'avez commis aucun crime, n'est-

ce pas ?

- J'étais seulement désespérée de ne pas savoir ce que Karine faisait derrière mon dos, avoua-t-elle. Un crime ! Grand Dieu ! Je n'ai pas réfléchi, je me suis accusée tout de suite.

- Pas tout de suite, corrigea Malo avec un sourire. Vous avez d'abord essayé de nous embobiner sur le nombre des cachets.

- C'était ma première idée, reconnut-elle. Je n'avais pas beaucoup d'espoir que cela réussisse, notez bien. C'était si évident.

- Oh, mais ne vous dépréciez pas, cela a bien failli marcher, conclut Malo honnêtement, tandis que Manon rougissait.

******

Edgar sifflotait en remplissant les caisses empilées sur des diables tout prêts, en vue de l'approvisionnement du lendemain. Il avait prévu de se lever aux aurores pour installer son stand, et les trois frères Poulenc avaient promis de se lever tôt pour l'aider, ainsi que Vicky. Il avait regardé avec attention la météo du lendemain, mais mis à part un temps nuageux et couvert, entrecoupé de belles éclaircies, il semblait que rien d'autre de pire ne soit à craindre. Tout en rangeant ses différents papiers et sa caisse mobile, il retomba sur le papier que Karine Guillou avait contresigné, et fit la moue. Elle avait eu l'air de changer d'attitude à la fin de leur dernière rencontre, et il n'était pas sûr qu'elle vienne finalement l'aider. Heureusement, il ne lui avait laissé que peu de choses à faire.

Peut-être valait-il quand même mieux s'assurer de sa présence… il décrocha son mobile, et composa le numéro de téléphone de la maison des Guillou, sans aucun résultat. Personne. Il regarda sa montre. Curieux, il était

dix heures passées…

******

Le lendemain, dès sept heures, Edgar avait fort à faire. Contrairement à toute attente, un magnifique soleil brillait dans le ciel et lui et sa petite équipe de choc (Tugdual, Mériadec et Nedelec) avaient multiplié les allées et venues entre le magasin que la fidèle Vicky allait tenir pendant la journée, et le stand de la plage sur la surface cimentée. Celui-ci était maintenant presque terminé et commençait à avoir fière allure. Beaucoup de curieux du village s'étaient risqués à visiter la nouvelle attraction de la plage, et quelques promeneurs matinaux également. Une fois les systèmes de paiement et la caisse électronique mobile installée, Edgar soupira d'aise. Les raccordements électriques au magasin d'à-côté avaient été négociés au préalable avec Anne Le Tallec.

- Qu'est-ce que l'on fait de cela, monsieur Spencer ? demanda Mériadec en agitant des flyers publicitaires sur l'opération.

Edgar grommela. Il s'agissait d'une des tâches de Karine de les distribuer aux gens qui entraient sous le petit chapiteau, laquelle, conformément à ses prévisions, n'avait pas pointé le bout de son nez. A déjà neuf heures et demie, il n'avait plus grand espoir de la voir apparaître pendant la journée.

Bientôt, la plage ensoleillée se remplit de monde, et par curiosité certaines personnes venaient faire un tour sur le festival du livre d'été, ayant vu les affiches placardées un peu partout dans le village les jours derniers. Prévoyant, Edgar avait également prévu à la vente des petits livres imperméables pour jeunes enfants qui menaçaient de faire fureur.

Ravi, Edgar accueillit à tour de rôle Riri, Fifi et Loulou, Bruno Le Gall et même André Le Foll. Anne Le Tallec vint de son côté lui acheter un beau livre sur la Bretagne et un manuel sur l'art d'être une grand-mère formidable, en prévision de son prochain départ. Les ventes s'encaissaient rapidement, et il prodiguait de temps à autre conseils et demandes aux trois jeunes Poulenc qui semblaient ravis d'être là. Le service de livraison de la supérette étant inexistant depuis l'arrestation de Catherine Guillou, il alla directement acheter leur déjeuner en magasin où Madame Miron trônait maintenant derrière la caisse. Celle-ci paraissait rouge et essoufflée, et Edgar s'enquit aimablement de sa santé.

- Oui, oui, je vais bien merci, s'écria-t-elle en passant les articles devant le détecteur d'une main aussi rapide que vengeresse. C'est cette satanée Karine Guillou qui refait encore des siennes, voilà tout ! Je dois fermer le magasin vingt minutes le temps d'aller lui porter son déjeuner, et Mademoiselle ne daigne même pas se trouver chez elle pour m'accueillir ! J'ai laissé le panier devant le perron – personne ne dira que j'aurai manqué de cœur envers cette pauvre Catherine, qui m'a fidèlement servie toutes ces années ! Mais la petite commence à me faire monter la moutarde au nez ! Quelle chipie !

- Elle n'était pas chez elle ?

- Non, et nulle part dans la maison, en tout cas au rez-de-chaussée. J'ai frappé à tous les carreaux sans résultat avant de revenir.

- Curieux. Elle n'est pas venue non plus au festival du livre sur la plage, ce matin.

- C'est tout elle ! renifla la digne commerçante outragée. Pour qui se prend-elle, je vous le demande !

- Et elle n'était pas non plus chez elle hier soir, quand j'ai essayé de l'appeler au téléphone pour nous arranger sur les derniers détails, ajouta Edgar lentement, en proie à de vagues soupçons.

Lorsqu'il fut revenu sur le stand de la plage, il mit à profit la relative accalmie de l'heure du déjeuner pour décrocher son mobile, laissant les trois jeunes se partager gaiement les victuailles.

- Allô, Malo ? Il semble que Karine Guillou ait disparu.

Chapitre 21 – La falaise

Atterré, Malo vint le soir même apporter la triste nouvelle à Edgar. Vicky n'avait pas encore fermé la librairie, et tout le monde s'y était retrouvé après le festival de la plage pour fêter l'évènement, le brouhaha joyeux des jeunes Poulenc se mêlait à l'excellente humeur d'Edgar, qui avait réalisé un chiffre d'affaires qui dépassait ses espérances dans la journée. Tout d'abord, lorsqu'il vit Malo Kerven entrer, il s'apprêtait à lui serrer la main avec un large sourire, mais l'expression du visage du policier arrêta son geste.

- Que se passe-t-il ?

- Eh bien on a retrouvé Karine Guillou tard ce soir. Morte, au bas de la falaise où son père s'est tué d'une chute, il y a bien des années.

Un concert d'exclamations horrifiées se fit entendre.

- Que s'est-il passé ? Un accident ? s'écria Vicky.

- Il semblerait que ce soit un suicide. Regardez ce qu'elle serrait dans sa main.

Malo tendit à Edgar un bout de papier sur lequel était griffonné « Maman est en prison à cause de moi. C'est moi qui ai volé les cachets. Tout cela est de ma faute, et maintenant il faut que je répare le tort que je lui ai causé. Il n'y a pas d'autre moyen ». Le texte s'arrêtait abruptement, et le reste de la page était vierge.

Les jeunes gens échangeaient des regards choqués, toute joie envolée, et Edgar s'excusa aussitôt.

- Désolé les gars. Et désolé, Vicky. Rentrez chez vous à présent.

Lorsque le policier et le libraire furent seuls, Edgar demanda :

- Avez-vous une idée de la raison de son

geste ?
- La culpabilité que sa mère se soit fait arrêter pour elle, j'imagine. C'est en tout cas ce qui transparaît dans sa lettre.
- Mais elle n'avait pas commis le crime ! Elle avait un alibi !
- Oui, mais elle ignorait que sa mère avait décidé de se rétracter de ses faux aveux. J'avais passé un coup de fil chez elle pour l'avertir que sa mère avait décidé de faire machine arrière, mais cela sonnait dans le vide.
- Ah, vous aussi ? Quand avez-vous appelé ?
- Vers vingt et une heures, hier soir. Nous avons mis du temps à revenir de Vannes, et je voulais être sûr que Karine soit rentrée chez elle.
- Pensez-vous qu'elle savait qui avait commis le meurtre ?
- Oui, c'est probable. En tout cas elle devait avoir des soupçons, puisqu'elle seule savait ce qu'elle avait fait de ces cachets par la suite. Mais au vu de cette lettre, ce n'est pas ce qui la préoccupait le plus.
- Vous savez ce qui me gêne ? demanda le libraire.
- Quoi donc ?
- Cette mort tombe un peu trop opportunément, voilà tout. Une gosse suicidaire qui laisse un mot incriminant juste à l'instant où nous aurions pu lui demander ce que ces cachets étaient devenus, voilà un désespoir un peu trop facile au bon moment, et puis n'oublions pas qu'elle était innocente. Ou alors, il faudrait accuser le barman de la boîte de faux témoignage pour que Karine ait quelque chose à voir avec l'assassinat de la mère Le Guirrec. Et je ne pense pas qu'il ait menti.

- Que pensez-vous, alors ?

- Eh bien, je mettrais ma main à couper que Karine ignorait quel usage serait fait des cachets de sa mère. On ne peut pas exclure qu'ayant perpétré le vol pour un complice, elle ait réalisé seulement après ma conversation avec elle que le crime de la mère Le Guirrec y était lié. Auquel cas elle serait devenue une menace pour quelqu'un. Ce qui expliquerait pourquoi elle avait l'air si troublée.

- Je vois… fit Malo lentement. Elle sera allée trouver ce fameux complice, et aura demandé des explications…

- Et aura signé son arrêt de mort par la même occasion.

- C'est possible, Edgar, opina Malo pensivement. Mais je ne vous cache pas qu'il faudra des preuves solides pour convaincre la police de cette version.

- L'examen du corps n'a rien révélé qui pourrait vous mettre sur la piste d'un assassinat ?

- Aucune trace de violence autre que les coups des arêtes de la falaise, aucun bleu suspect, non pas grand-chose. Enfin vu l'état général, ce n'était pas facile de faire les premières constatations. Regardez vous-même, conclut Malo en lui tendant un cliché qu'il avait sorti d'une grosse enveloppe. Je vous préviens, ayez le cœur bien accroché. Ce n'est pas très joli à regarder.

Effectivement, Edgar peina à réfréner un haut-le-corps lorsqu'il vit l'état du cadavre de la pauvre Karine, couvert de sang et disloqué parmi les rochers. Mais il s'attacha à regarder plus particulièrement chaque détail qui l'avait frappé lorsqu'il lui avait parlé. Voyons… le collier… le bracelet… la chaussure qui dépassait. Le corps

n'offrait que peu d'intérêt au final, et il s'apprêtait à rendre la photographie à Malo lorsqu'il s'écria tout à coup :

- Attendez ! Où avez-vous trouvé le mot en question ?

- Dans sa main, je vous l'ai dit. Elle était crispée dessus avec la rigidité cadavérique, on a eu du mal à desserrer les doigts.

- Laquelle ?

- Comment, laquelle ? demanda d'abord Malo, qui ne comprenait pas.

- Dans quelle main serrait-elle le mot ?

Après un sifflement lorsqu'il eut saisi le sens des paroles d'Edgar, il reprit la photo.

- C'est celle-là.

Il désignait la main droite.

- Malo, Karine Guillou était *gauchère* ! Elle a signé un papier devant moi, je peux te l'affirmer !

******

Effondrée, Catherine Guillou rassemblait ses affaires comme une automate au poste de police. Malo Kerven se tenait à son côté, prêt à la soutenir si elle défaillait.

- Cela va aller, Catherine ? demanda-t-il avec sollicitude. Je vous raccompagne en voiture à Kerdavallec.

- Mais oui.

Elle avait répondu d'un ton indifférent, et Malo suspectait que sa dépression ne connaîtrait plus de bornes à présent, avec cette succession de chocs violents. De tout cœur, il espérait que son praticien la déciderait à entrer dans une maison de convalescence.

Arrivés aux abords de Kerdavallec, Malo hésita, puis demanda :

- Catherine, quelqu'un aimerait vous parler.

- Pas maintenant, répliqua-t-elle sur un ton vague et indifférent. Je veux rentrer chez moi, pour rester seule.

Et sans nul doute pour vous y flinguer à votre tour, songea le policier. Pas question, ma belle.

- Je crois que ce qu'il a à vous dire va vous intéresser. C'est à propos de Karine. Il y a des choses que vous ignorez.

- Qu'importe, maintenant ? Elle est morte… ma petite fille.

- Et vous ne voulez pas savoir qui elle était vraiment ? Vous l'avez crue coupable d'un meurtre, alors qu'elle ne l'était pas… ne voulez-vous pas en apprendre davantage sur celle que vous pensiez connaître ?

Catherine se tut, et Malo sut qu'il marquait un point.

- Je suis d'accord pour parler à cette personne, dit-elle enfin.

Poussant un soupir de soulagement, Malo lui apprit.

- Nous nous rendons chez Edgar Spencer.

- Le libraire ?

- Il m'a été d'un grand secours, vous savez. C'est lui qui a signalé la disparition de Karine. Il lui avait aussi parlé peu de temps avant sa mort.

Arrivés au village, ils n'entrèrent pas dans la librairie qui était fermée mais sonnèrent directement à la porte cochère qui menait à l'appartement d'Edgar, au-dessus. Celui-ci les accueillit de manière affable et les installa dans de confortables fauteuils.

- Bonsoir, madame Guillou. Je vous présente toutes mes condoléances.

Elle répondit d'un vague signe de tête.

- Malo me dit que vous vouliez me parler de Karine ?

- C'est exact. Mais tout d'abord, Malo, avez-

vous…

Il lança un regard significatif au policier, qui hocha la tête dans la négative.

- Je ne lui ai annoncé que le décès de Karine pour l'instant.

- Elle s'est jetée de la falaise où son père avait déjà perdu la vie, fit Catherine d'une voix étouffée. C'est tout ce que je sais.

- Il y a six ans de cela, m'a-t-on dit. C'est bien cela ?

- Oui.

- Je vais devoir vous demander de vous préparer à un autre choc violent, madame. Il nous étonnerait beaucoup que Karine se soit suicidée. Nous pensons qu'elle a été assassinée, comme la mère Le Guirrec et par la même personne.

- Que dites-vous ? Pourquoi le pensez-vous ?

- Parce que Karine était gauchère.

- Et alors ?

- Elle serrait ce mot d'adieu, mais dans la main droite. Nous pensons que son suicide a été une mise en scène. Je vous demande pardon, mais voulez-vous examiner cette note attentivement sous tous les angles ? Tout ce que vous pourrez nous apprendre a une grande valeur. Reconnaissez-vous le papier ? S'agit-il bien de l'écriture de Karine ? Je sais que ce que je vous demande va s'avérer très pénible pour vous, aussi prenez votre temps. Elle n'a que les empreintes digitales de Karine.

Effectivement, dès que Catherine Guillou eut la note entre les mains et eut lu le texte d'adieu, les larmes commencèrent à couler sur ses joues. Prévoyant, Edgar avait placé une boîte de kleenex à son attention juste à côté du fauteuil. Lorsque sa crise du chagrin diminua d'intensité, il lui demanda doucement de réexaminer la note.

- Non, non, je ne peux pas, sanglota-t-elle. C'est trop horrible…

Edgar résolut de changer de tactique. Brutalement, il lui demanda :

- Vous préférez attendre que l'assassin de Karine se soit enfui ?

Catherine Guillou eut un soubresaut, comme si Edgar venait de la gifler. Elle en resta la bouche ouverte.

- Madame Guillou, vous êtes plus forte que vous ne le pensez. Vous avez eu l'audace de nous mener en bateau très astucieusement, ce qui a bien failli réussir, puis le courage de vous dénoncer pour protéger votre fille que vous pensiez coupable. Elle ne l'était pas, et voilà que le salopard qui avait profité d'elle pour obtenir ces cachets vient de la réduire au silence définitivement. Malgré les apparences, elle vous aimait, cela se voit dans cette note, si elle est bien écrite de sa main. Par égard pour sa mémoire et pour venger sa mort, nous devons découvrir qui l'a tuée. Et vous pouvez nous aider. Ce n'est pas le moment de vous laisser écraser par le chagrin, mais de faire appel au même courage qui vous a donné la force de vous dénoncer pour elle.

Très rouge, Catherine Guillou releva la tête. Il y avait une flamme dans ses yeux lorsqu'elle regarda Edgar, puis elle reprit la note qu'elle avait déposée sur l'accoudoir du fauteuil. Cette fois, on lisait dans ses yeux de la colère et une énergie nouvelle. Après quelques minutes, elle dit d'un ton calme.

- Autant que je puisse en juger, il s'agit bien de son écriture.

- Le papier ? Que pouvez-vous nous en dire ? Il semble assez épais, intervint Malo.

- Effectivement. Attendez…

Catherine Guillou regarda avec attention les bords de la feuille qui accusaient un léger arrondi.

- Ce n'est pas une feuille de bloc-notes. En fait, je pense qu'il s'agit d'une feuille de son journal intime. La dernière, probablement, sinon le verso serait également noirci.

- Que dites-vous ? Karine tenait un journal intime ? s'écria Malo

- Très épisodiquement, elle ne l'écrivait pas régulièrement. C'est moi qui le lui avais offert.

- Ce qui explique pourquoi le feuillet n'est pas signé ou daté, musa Edgar. Très intelligent… très intelligent également de la part de l'assassin de précipiter votre fille du haut de cette falaise-ci. Il comptait sans doute qu'en apprenant cette nouvelle mort au même endroit, vous seriez anéantie – ou mettriez fin à vos jours dans la foulée. Il doit craindre que votre fille vous ait parlé de lui.

- Quelle cruauté ! s'exclama Malo, yeux écarquillés.

- Je ne lui ferai pas ce plaisir, lança Catherine avec de la haine dans la voix. Et vous avez raison, Karine m'a parlé peu de temps avant mon arrestation. Je pense que je sais qui l'a tuée.

- Comment ? S'écrièrent Edgar et Malo en même temps.

Chapitre 22 – Discussion à la mairie

Le lendemain, Malo se rendit accompagné d'Edgar et de Manon à la mairie. Ils avaient demandé un rendez-vous d'une heure, mais la discussion promettait de durer plus longtemps. Manon, mise au courant de la dénonciation du maire par Catherine Guillou, jubilait et s'imaginait tenir enfin son coupable. Edgar avait cependant quelques réserves, même s'il reconnaissait qu'une liaison avec une mineure, pour un notable tel que Monsieur de Chevillé, pouvait amplement justifier le chantage qu'aurait exercé le mère Le Guirrec à son égard. S'ensuivait-il qu'il avait tué la vieille femme ? Cela restait à prouver, même si Karine avait effectivement pu subtiliser les cachets sur la demande son amant. Toutefois, Edgar avait eu du regret d'apprendre cette liaison, car il conservait son estime au maire pour son aide efficace lors de son installation. Toutefois, il n'y avait aucune raison pour que Catherine Guillou leur ait menti à ce sujet.

Mais il leur restait des preuves à trouver… jusque tard dans la nuit, Malo Edgar et Catherine Guillou avaient fouillé la maison et tout particulièrement la chambre de Karine dans l'espoir de retrouver le journal intime de l'adolescente. Ils n'avaient rien trouvé, ce qui d'ailleurs confortait la thèse que l'assassin l'ayant découvert et lu, il en avait découpé la dernière page qui pouvait servir de mot d'adieu, et avait détruit le reste. Toutefois, Catherine avait promis de continuer les recherches le lendemain matin.

Le maire arriva peu après – il revenait du chantier, où l'excavation des fondations avançait bien. Il s'assit dans son fauteuil, et leur demanda, d'excellente humeur.

- Bonjour à tous. Eh bien, vous arborez une

tête plutôt lugubre. Que puis-je faire pour vous aider ?

Ce fut Manon qui prit la parole – étrangère au village, elle pouvait adopter un ton qui fût officiel.

- Monsieur de Chevillé, nous avons eu communication d'une information vous concernant. Selon Catherine Guillou, il semblerait que vous ayez entretenu une liaison avec sa fille. Confirmez-vous ou non le fait ?

- Comment ? Que dit-elle ? Cette fois, c'est trop fort !

- Vous avez été vu discutant avec la jeune Karine après l'arrestation de sa mère. Pouvez-vous nous dire sur quoi portait votre conversation ?

- Elle semblait croire que j'étais Dieu le Père, et me demandait de faire sortir sa mère de prison ! Elle ne voulait pas croire que la mairie de Kerdavallec n'avait aucun moyen d'interférer dans une enquête de la police judiciaire ! Et vous avez raison, la discussion s'envenimait car elle était têtue comme une mule, j'ai dû m'énerver en la rabrouant.

- Vous niez donc ce que nous a appris sa mère ?

- Et comment ! elle est bien bonne, celle-là !

- Pouvons-nous savoir pourquoi vous avez demandé à Monsieur Spencer ici présent de l'embaucher pour le festival du livre de plage, tandis que la mairie la payait assez grassement pour une simple présence, je dois dire ?

- J'avais pitié de sa mère, qui est une brave femme. Elle m'avait supplié de trouver un job pour sa fille.

- Elle nie le fait, et affirme ne rien vous avoir demandé.

- Quel culot… gronda le maire.

- Monsieur de Chevillé, Catherine Guillou nous a apporté les précisions nécessaires. Elle nous a dit que Karine s'était vanté d'avoir une liaison avec un homme marié, qui profitait de ses nombreuses sorties pour la rencontrer. Elle ne vous a pas nommément désigné, mais vous avez été vu plusieurs fois en sa compagnie – et vos sorties sur le chantier sont fréquentes.

- Si nous avons été vus ensemble, c'est que je ne m'en cachais pas, non ? Toutes ces fadaises ne sont que des allégations complètement gratuites !

A cet instant, une porte s'ouvrit et la femme du maire entra. Ses cheveux d'or coupés à la Jeanne d'Arc semblait lui ceindre le front comme une couronne.

- Arnaud, voyons, il faut se rendre à l'évidence. Le secret est découvert. Tu ferais mieux de tout dire, cela ne sert à rien de nier. Maintenant qu'ils ont des soupçons, ils ne te lâcheront pas, et il y a des restaurants ou des hôtels qui peuvent leur apporter les preuves nécessaires, quelles que soient les précautions que tu avais prises à l'époque.

Le maire la regarda avec des yeux ronds, faillit protester puis baissa la tête.

- C'est toi qui l'auras voulu, Bénédicte.

Les participants étaient effarés, mais le maire reprit avec un sourire triste.

- L'histoire que vous rapportez est vraie, en effet. Je pense que vous réalisez que ma femme était au courant de cet écart de conduite. Je lui ai tout dit, en fait le soir même de la mort de Madame Le Guirrec.

- Comment ?

- Vous ne saviez pas où je me trouvais entre la fin des horaires de la mairie et la réunion

de chantier, n'est-ce pas ? Eh bien je mettais un terme à la relation stupide que j'avais eue avec cette Karine, un moment d'égarement selon l'expression consacrée, et j'ai rejoint ma femme à notre domicile pour tout lui avouer. Je ne nie pas que nous nous sommes disputés avec chaleur, c'est pour cela qu'elle a quitté notre domicile et s'est rendue chez sa sœur ce soir-là. J'étais dévasté, mais suis quand même allé assister à la réunion de chantier sur le site où j'ai dû apparaître comme un zombie. Je me demandais si Bénédicte allait rentrer, et si elle me pardonnerait…

Le maire prit sa tête dans ses mains, et continua.

- Autant que vous le sachiez tout de suite, c'est moi que la mère Le Guirrec faisait chanter.

- Quoi ? s'écria Malo.

- Elle nous avait pris en photo, Karine et moi, à l'occasion d'une de nos rencontres… je la payais régulièrement pour éviter que Bénédicte ne sache, jusqu'à ce que j'en aie assez. Voilà pourquoi j'ai rompu avec cette gosse et suis tout aller avouer à ma femme, qui est un ange et a eu la bonté de me pardonner. Je me souciais très peu de l'opinion publique du village en fait, et puis Bénédicte et moi avons parlé ensemble après mes aveux, et nous étions convenus qu'il valait mieux que je ne me représente pas à mon mandat.

- Combien de temps a duré votre liaison ?

- Ah… Deux à trois semaines, c'est tout.

- Et la mort de Madame Le Guirrec ?

- Elle m'a paniqué, avoua le maire d'une voix sourde. Je savais que ces damnées photos se trouvaient chez elle… il fallait que

je les récupère. Je ne voulais pas que Bénédicte souffre de voir cette histoire étalée au grand jour alors qu'elle avait eu la grandeur d'âme de me pardonner. Je lui devais bien ça.
- C'est vous qui avez essayé de forcer les serrures chez la mère Le Guirrec ?
- Oui, je ne suis pas un fameux cambrioleur, n'est-ce pas ? Je n'ai pas pu entrer.
- Alors qui a subtilisé le téléobjectif et le smartphone de Madame Le Guirrec ?
- Aucune idée. Lorsque vous m'avez appris le fait, j'ai béni ma chance – en me disant que, peut-être, d'autres personnes se trouvaient sous la coupe de la mère Le Guirrec.
- C'est tout ce que vous avez à nous dire ?
- Ne trouvez-vous pas déjà que cela fait beaucoup ? rétorqua–t-il avec un pâle sourire triste.
- Et la mort de Karine ? Que pouvez-vous nous en dire ?
- Je suis désolé pour la pauvre gosse, sans doute l'arrestation de sa mère l'aura abattue… en tout cas ce n'était certainement pas à cause de moi. Elle était furieuse et dépitée lorsque j'ai rompu, mais absolument pas désespérée.
- Pourquoi ?
- Elle m'avait laissé entendre lors de notre rupture… enfin, qu'elle avait de quoi se consoler ailleurs. J'ai supposé que… que je n'étais pas seul à bénéficier de ses faveurs. Mais peut-être était-ce dit sous le coup de la colère.
- Qui aurait été cet autre amant ?
- Je n'en ai aucune idée.
- Saviez-vous qu'elle tenait un journal intime ?

- Non, mais j'espère que s'il est trouvé et me mentionne dans ses lignes, vous aurez la bonté de m'épargner la honte de le rendre public avant mon départ.
- Que voulez-vous dire ?
- J'ai fait mon devoir maintenant que le chantier du nouveau centre est en cours. Je voulais terminer mon mandat et ensuite partir la tête haute dans le sud de la France avec Bénédicte, mais maintenant je suppose que je n'ai pas d'autre choix que de démissionner tout de suite.
- Les choses ne vont pas aller jusque-là, monsieur le maire. Seules les personnes dans cette pièce sont au courant de votre aventure, et je réponds du silence de chacune d'entre elles, intervint Manon.
Elle demanda en scrutant sa réaction.
- Avez-vous demandé à Karine des cachets ?
Il la regarda sans comprendre.
- Des cachets ? Vous voulez dire de l'aspirine ? Non, jamais.
- Je parle des cachets de sa mère, monsieur de Chevillé ? Un traitement lourd, qui pouvait abattre un cheval. C'est ce qui a servi à endormir la mère Le Guirrec avant de la pendre.
- Mais pourquoi aurais-je tué la mère Le Guirrec ? Je la payais pour son silence. Et de toute façon, j'avais l'intention de lui dire que cela ne servait plus à rien, et que j'avais mis ma femme au courant. C'était la seule personne dont l'opinion m'importait. Malheureusement, je n'en ai pas eu le temps. Bénédicte est partie vers dix-neuf heures, après notre dispute, et je suis resté groggy à me saouler jusqu'à vingt heures trente. Je ne voulais pas que les personnes du chantier soupçonnent quoi que ce soit, donc je me

suis quand même rendu à cette réunion où j'ai dû faire piètre figure. Heureusement, je ne saurais vous dire le soulagement que j'ai éprouvé en voyant la voiture de ma femme à mon retour.

- Quelle heure était-il ?

- Entre minuit et une heure du matin, je pense.

- Vous dites que vous n'aviez plus de mobile pour tuer votre maître chanteur… Et si la mère Le Guirrec avait révélé votre liaison dans le village ?

- J'aurais fait ce que je me propose de faire maintenant. Démissionner tout de suite, et m'en aller.

Edgar échangea un regard discret avec Malo. Une partie du voile de l'histoire de la mère Le Guirrec se levait, mais tout n'était pas clair pour autant. Si le maire avait bien supprimé la raison de son chantage le soir même de la mort de la mère Le Guirrec, qui l'avait donc tuée et avait repris chez elle des photos compromettantes ? Aurait-elle fait chanter quelqu'un d'autre, et ce mystérieux X était-il le deuxième amant de la jeune Karine ?

- Madame, fit Manon en se tournant vers Bénédicte de Chevillé, confirmez-vous tout ce que votre mari vient de dire ?

- Tout ce qu'il a dit est vrai. Ma sœur près de Vannes chez qui j'ai passé la soirée peut également vous le confirmer, car je lui ai confié les révélations de mon mari et mon chagrin à mon arrivée chez elle ce soir-là. Je vous confirme également qu'il avait bu avant de partir à sa réunion, j'ai retrouvé les bouteilles à demi pleines.

- Je vois…

- Je vous dirais volontiers que je suis désolée de la mort de cette gamine, mais je mentirais.

En revanche, je plains beaucoup sa mère. Mais pourquoi s'est-elle accusée ainsi ?

- Elle ne savait pas où Karine se trouvait ce soir-là, et croyait sa fille coupable. Lorsqu'elle a été détrompée sur l'alibi de sa fille, elle a reconnu avoir menti.

- Pauvre femme…

La maire et sa femme restèrent quelques instants devant eux, en se tenant la main.

- Avez-vous d'autres questions à nous poser ? demanda posément Bénédicte de Chevillé. De toute façon, nous nous tenons à votre disposition.

- Madame de Chevillé, demanda lentement Edgar, pardonnez-moi cette question, mais aviez-vous suspecté auparavant que votre mari était victime d'un chantage, et qui en était l'auteur.

- Non, dit-elle nettement. Cela ne m'avait même pas effleuré l'esprit.

Prenant congé, les trois compagnons se retrouvèrent sur le seuil de la mairie.

- Nous n'en savons pas beaucoup plus qu'avant, regretta Manon, qui avait visiblement rêvé de passer les menottes à l'élu.

- N'exagère pas, nous savons maintenant qui la mère Le Guirrec faisait chanter, et pourquoi, corrigea gentiment Malo. Ça n'a pas l'air d'aller, mon vieux ?

Edgar sursauta. Il ne s'était pas rendu compte qu'il s'était plongé dans ses pensées.

- Excusez-moi, je me demande seulement une chose.

- Oui ?

- Ce n'est peut-être rien, mais je me demande pourquoi la femme du maire a menti, fit-il pensivement.

Chapitre 23 – Incohérences

Catherine Guillou s'avoua vaincue. Elle avait retourné quasiment toutes les affaires de sa fille sans résultat, et aucune trace de ce journal intime n'apparaissait même dans les recoins et cachettes habituelles de Karine. En même temps, elle gardait l'esprit ouvert sur toute autre chose qui fût inhabituelle, un indice si mince fût-il, qui puisse lui donner une indication sur l'assassinat de sa fille.

Karine n'avait jamais été soignée, et de multiples tenues, colifichets, bijoux fantaisie s'étalaient dans son domaine dans un désordre indescriptible. Refusant de s'apitoyer sur tel ou tel objet qui faisait cependant remonter tant de souvenirs, Catherine les classait avec soin un par un, livres et cahiers de classe y compris.

Un livre de bibliothèque attira son attention, car il était en retard pour être rendu à la médiathèque de Kerdavallec. Il traitait de la colonisation de la Gaule par l'Empire romain. Des classiques de la littérature française en format poche voisinaient avec des feuilles volantes de cours dans le désordre, souvenirs du bac de français qu'elle avait abandonné en cours de route. Tout à coup, Catherine s'immobilisa. Elle venait de découvrir l'agenda de Karine. L'ouvrant fébrilement elle vit qu'après son éviction du lycée, Karine avait continué à l'employer pour noter ses rendez-vous. La mention « de C. » répétée plusieurs fois l'emplit de fureur, comment ce porc avait-il pu avoir une liaison avec sa fille… elle chercha à reconnaître d'autres noms sans succès, car Karine n'avait noté que de vagues initiales, des surnoms ou des gribouillis illisibles à certains endroits. En soupirant, elle mit l'agenda sous son bras et se proposa de la déposer à la librairie s'ils pouvaient en tirer quelque chose – de la même

manière, elle profiterait de sa sortie pour aller rendre le livre que Karine avait emprunté à la Médiathèque.

Le temps était ensoleillé, et elle n'avait nul besoin d'un alibi pour arborer des lunettes noires. De plus, elle s'était attaché les cheveux en une queue de cheval qui modifiait beaucoup la forme de son visage – dans l'espoir d'éviter les questions indiscrètes des habitants du village. En entrant dans la librairie d'Edgar Spencer, elle vit que celui-ci était absent, seule Vicky se trouvait derrière le comptoir.

- Bonjour, madame Guillou, dit-elle avec le plus parfait naturel. Je peux vous aider ?

Un instant, Catherine songea qu'elle aurait pu tout aussi bien s'éviter d'essayer de modifier son apparence.

- Bonjour, Vicky. Est-ce que Monsieur Spencer est là ?

- Vous le trouverez sur la plage, répondit-elle. C'est le festival, vous vous rappelez ? Il aura fini vers dix-huit heures ce soir.

Catherine répugnait à laisser l'agenda de sa fille à quelqu'un d'autre qu'à Edgar, et ne voulait pas franchir le seuil de la mairie, fût-ce pour voir Malo, aussi prit-elle congé. Elle se dirigea vers la grande plage et dut reconnaître que la signalisation était parfaite, elle n'eut aucun mal à trouver le chapiteau ombragé où quelques touristes en maillot de bain et T-Shirts venaient acheter des livres pour se prélasser. Il n'y avait pas grand monde, car l'heure du déjeuner approchait, aussi repéra-t-elle sans peine le libraire aux cheveux gris impeccables et à la prestance sans faille qui semblait absorbé derrière sa caisse.

- Monsieur Spencer ! l'interpela-t-elle.

- Madame Guillou ! fit-il en levant les yeux. Alors ? Avez-vous trouvé quelque chose

d'intéressant ?
- Non, rien du tout, sauf peut-être ceci : c'est l'agenda de Karine. Mis à part ses rendez-vous avec le maire, je ne pense pas qu'il y ait d'autre choses intéressantes, mais peut-être saurez-vous déchiffrer des annotations de Karine que je n'ai pas pu lire.
- Et ceci ?
- Rien d'autre qu'un livre scolaire à rendre à la médiathèque. On ne peut les emprunter que pour un mois, je suis chanceuse qu'ils ne m'aient pas encore envoyé de lettre de mise en demeure. En tout cas, j'espère qu'ils ne me feront pas payer d'amende de retard.
- Laissez-le-moi, je dois de toute façon leur rendre quelques présentoirs qu'ils m'ont prêtés.
- Merci, monsieur Spencer. Vous êtes l'amabilité même. Je suis contente de voir que l'agression de cet affreux Simon le Tallec n'a pas empêché la tenue du festival.
- Et vous-même, comment allez-vous ? J'ai parlé avec France Miron qui vous attend avec impatience, quand reprenez-vous votre travail à la supérette, madame Guillou ?
- Appelez-moi Catherine, je vous en prie.
- Et moi Edgar.
- Pour ne rien vous cacher, Je ne pense pas revenir, Edgar. Tout le monde me regarderait sous le nez, viendrait me poser des questions, voire s'apitoyer devant moi… et puis, j'ai appris la nouvelle de la mort de Karine à mon frère et à ma belle-sœur et ils m'invitent tous deux à passer quelques temps chez eux. Ils habitent près de Toulouse et je ne les ai pas vus depuis longtemps. Cela me fera du bien de m'éloigner. Mais n'ayez crainte, je ne compte pas partir avant que le meurtrier de Karine ne soit sous les verrous.

Edgar hocha la tête en signe d'approbation. N'avait-il pas voulu changer de vie et d'environnement lui aussi après le décès de Dorothy ? Une fois Catherine Guillou repartie, Edgar continua son travail. La fréquentation avait baissé sur le stand de la plage, car l'attrait de la nouveauté s'était émoussé, mais il faisait tout de même d'excellentes affaires. Vicky réalisait elle aussi un bon chiffre au magasin en ces journées d'été, ce qui ajoutait à la bonne humeur générale.

Malo passa le voir en fin de journée.

- Alors, Edgar, ça va ?

- Et vous ?

- Pas terrible, dit-il avec bonne humeur. Manon était si sûre de pouvoir coffrer le maire qu'elle m'a enguirlandé avec mes fausses pistes à la noix, et je n'avance pas d'un pouce sur ce mystérieux X dans la coulisse… mais je voulais vous demander plus en détail, pourquoi disiez-vous que la femme du maire a menti lors de notre entrevue ?

- Eh bien, elle a juré qu'elle n'avait conçu aucun soupçon sur le chantage que subissait son mari, vous vous rappelez ?

- Oui, c'est exact.

- Je me rappelle que lorsque je lui avais parlé de mes doutes sur le décès de la mère Le Guirrec la toute première fois, elle n'avait assuré qu'elle faisait tout pour son mari à la maison afin de le décharger au maximum des tâches courantes, il me semble bien qu'elle avait mentionné gérer la totalité de leurs finances. Si des retraits inexpliqués étaient apparus sur le compte, elle en aurait parlé à son mari et demandé à quoi servaient tout cet argent, non ?

- Ah, je vois ce que vous voulez dire. Effectivement, c'est bizarre… à moins qu'il

n'ait eu un prétexte valable à lui sortir à chaque fois. Ou alors, il empruntait ces sommes à un ami.
- Nous avons découvert pour plusieurs milliers d'euros chez la mère Le Guirrec, déclara Edgar, sceptique. Et selon le maire, le chantage n'a duré que deux ou trois semaines, pas plus.
- Qu'en concluez-vous ?
- Rien encore. Mais je crois que les comptes de la mairie sont soumis à un expert-comptable ?
- La caisse est gérée de manière tout à fait transparente par un ancien fonctionnaire à la retraite qui s'occupait de finances publiques à Rennes, et les fonds libres sont déclarés au Trésor Public. Il fait partie du conseil municipal depuis des années.
- Aucune malversation n'a été détectée ?
- Euh non, aucune à ma connaissance. Cela aurait fait le tour du village dans le cas contraire ! D'autant que ce fonctionnaire, Roger Guihéneuf, est une vraie pipelette.
- Vous voyez bien ! Où le maire prenait-il cet argent ?
- C'est la seule chose qui vous intrigue ?
- Loin de là ! Deux ou trois autres incohérences me chiffonnent, continua Edgar.
- Quoi donc ?
- A la mairie, fermez-vous votre bureau à clé, Malo ?
- Moi ? non, jamais.
- C'est bien ce que je pensais. D'autre part, j'ai du mal à m'expliquer cette liaison entre le maire et la jeune Karine Guillou… cela ne me semble pas naturel.
- Vous êtes choqué, vous voulez dire ? fit Malo avec un demi-sourire.

Edgar eut un geste d'agacement.

- J'ai vu beaucoup de choses dans ma vie en vivant trente années à Paris, répliqua-t-il d'un ton sec. Arrêtez de me prendre pour un Anglais victorien coincé. Non, c'est autre chose…

A cet instant, Mériadec et son frère vinrent trouver Edgar pour lui demander de s'occuper d'un Britannique en vacances qui recherchait un roman abscons, et Malo prit congé. Mais Edgar n'en démordait pas. Il y avait des bizarreries dans tout ceci qui le turlupinaient…

******

Rozenn Maillant, la gérante de la médiathèque pendant l'été, regarda d'un œil soupçonneux le nouveau libraire anglais – tout le monde était au courant maintenant - entrer. A contrecœur, elle lui avait passé des commandes sur l'insistance du maire et de sa femme, mais en tenait secrètement pour la librairie que tenait son cousin à Rennes, même si les délais de livraison étaient plus longs. En traînant les pieds, elle avait également dû prêter des présentoirs de livres et des visuels qui servaient habituellement à décorer sa grande salle.

- Vous désirez ? demanda-t-elle sans excès d'aménité.

- Bonjour, je viens vous rendre ce livre.

La bibliothécaire jeta un coup d'œil à la jaquette collée à l'intérieur de la couverture, et vérifia la date de sortie.

- Pas trop tôt. Vous avez une amende à payer, grogna-t-elle.

- Tiens, monsieur Spencer ! Comment allez-vous ?

Anne le Tallec se tenait devant lui, souriante.

- J'ai entendu dire que votre festival à la

plage s'était très bien passé, bravo. De Mon côté je viens rendre à Madame Maillant quelques chaises que nous avons empruntées pour la kermesse de l'école.

Ceci rappela un souvenir ancien à Edgar… une question qu'il s'était posée.

- Je me suis demandé pourquoi le maire n'y assistait pas.

- Rappelez-vous c'était le jour de la réunion de chantier. Il devait initialement passer avant de s'y rendre, mais il s'est désisté plusieurs jours auparavant. J'aurais cru qu'il en parlerait à sa femme et qu'elle prendrait le relais, car elle adore les enfants, mais nous avons su plus tard qu'elle était chez sa sœur à Vannes.

Pour s'y réfugier après avoir appris la liaison de son mari, songea Edgar.

Le libraire essaya de faire preuve de diplomatie.

- Je ramène ce livre pour le compte de Madame Guillou. Ce retard s'explique, vous n'ignorez pas les épreuves que la malheureuse femme a traversées, pour cette fois vous pouvez peut-être faire une exception.

- Ce n'est pas elle qui a emprunté ce livre.

- C'était sa fille, m'a-t-elle dit.

- Non plus. C'est…

Elle relut la jaquette, et les yeux de la duègne revêche s'écarquillèrent. Précipitamment, elle dit.

- Vous avez raison. Je passe l'éponge pour cette fois.

Curieux, Edgar se pencha en avant.

- S'il vous plaît ? Pouvez-vous me dire qui avait emprunté ce livre ?

*****

Le soir venu et la boutique fermée, Edgar prit la décision de s'aérer un peu et partit faire une balade sur la côte. Il avait besoin de réfléchir. Il longea le talus qui surplombait la plage et qui montait en hauteur, jusqu'à devenir le point culminant depuis lequel on voyait l'horizon et la magnifique côte se dessiner. Quiberon se devinait au loin, ainsi que de petits villages dont Edgar ignorait le nom, parsemés un à un le long du littoral. Le soleil couchant dardait ses feux rougeoyants sur la mer et le ciel en feu conservait des éclats dorés de cette belle journée d'été. Edgar inspira à pleins poumons l'air marin et se réjouit d'avoir pris la décision de partir au bord de mer. Le sommet n'offrait que de l'herbe rare, aplatie et la terre apparaissait par endroits, preuve que beaucoup de gens venaient ici admirer le paysage. Edgar était en train de se dire qu'on aurait dû installer un ou plusieurs bancs pour profiter d'un tel panorama lorsque des pas se firent entendre derrière lui. A sa grande surprise, il reconnut la femme du maire, Bénédicte de Chevillé, qui s'avançait vêtue d'une robe légère sans manches. Lorsqu'elle le vit, elle s'arrêta net sous l'effet de la surprise.

- Monsieur Spencer ?

- Désolé, madame de Chevillé, je me promenais seulement.

- Oh mais restez, je vous prie.

- Vous vous promenez souvent ici ? Pour ma part, pour la première fois depuis mon arrivée à Kerdavallec, j'ai eu envie de découvrir la vue depuis ce promontoire. Je ne suis pas déçu, c'est simplement magnifique.

Elle garda le silence quelques instants, puis dit.

- Vous avez raison, c'est magnifique.

Puis elle jouta sur le ton de la conversation.

- Vous n'étiez pas au courant, sans doute. C'est de ce point que Karine et son père ont tous les deux trouvé la mort. Pour ma part, j'y viens presque en pèlerinage.

- En pèlerinage ?

Bénédicte de Chevillé s'avança vers le bord de la falaise, et jeta dans l'abîme une rose.

- Il est triste de voir une vie brisée si jeune – quelle que soit notre opinion ou notre avis. D'ailleurs, qui sommes–nous pour juger ?

Elle promena son regard autour d'elle.

- Bientôt nous allons devoir quitter tout ceci, mon mari et moi. Mais j'en souffre. J'aimais tant ce village…

- Puis-je vous poser une question indiscrète ?

Elle esquissa un sourire.

- Bien sûr. Vous en savez déjà beaucoup à mon sujet, non ?

- Madame de Chevillé, pourquoi avez-vous nié connaître le chantage dont votre mari faisait l'objet ?

Elle le regarda avec surprise.

- Que voulez-vous dire ?

- Si votre mari versait des sommes importantes en liquide à Madame Le Guirrec, vous auriez dû les voir apparaître sur vos comptes personnels – or d'après ce que vous m'avez dit, c'est vous qui déchargez votre mari de cette gestion.

Elle le regarda fixement et déclara.

- Je n'ai rien soupçonné. Aucun débit inhabituel n'apparaît sur nos comptes.

- Vous mentez.

En colère, elle tapa du pied.

- Pourquoi dites-vous cela ? Vous êtes impossible ! Je dis la vérité ! Il n'y avait rien d'étrange sur nos comptes !

- Si vous étiez au courant que quelque chose donnait de l'emprise à la mère Le Guirrec sur

votre mari, vous aviez un mobile parfait pour la tuer… et peut-être même était-ce *vous*, la deuxième personne qu'elle faisait chanter. Votre mari avait l'air tout prêt à démissionner et à partir de la région si ce scandale venait à être connu dans le village, mais vous au contraire, vous êtes attachée à cet endroit. Quant à Karine… n'avait-elle pas été une rivale qui avait failli vous prendre votre mari ? On ne connaît pas avec exactitude l'heure de sa mort. Personne ne peut faire valoir d'alibi exact.

La regardant bien en face, il déclara.

- Je ne vous accuse pas, madame de Chevillé. Mais avouez que c'est tout de même possible, non ?

Exaspérée, elle s'écria.

- Vous êtes insupportable !

Puis elle détourna les talons et s'enfuit en courant.

Chapitre 24 – Clôture

Le visage rayonnant, Edgar prononça quelques mots de remerciement pour l'accueil qui lui avait été réservé sur la plage. On était en fin d'après-midi du dernier jour du petit festival, et la première édition s'était déroulée avec succès. Le maire Monsieur de Chevillé prit ensuite la parole et le remercia d'avoir contribué à animer la culture de la ville et d'autres paroles assez convenues. On sentait que sa femme avait bâclé le discours cette fois-ci, sans doute toujours rancunière envers le pauvre Edgar.

Pour l'occasion, Riri, Fifi et Loulou s'étaient déplacées sur la plage et l'une d'entre elles – Riri, à ce qu'il reconnaissait – arborait un chapeau de paille rouge vif absolument atroce. La douzaine d'estivants qui se tenait là applaudit chaleureusement, avec quelques habitants du village, puis le petit groupe se dispersa.

Le maire prit congé également assez vite, non sans avoir glissé à Edgar que son départ vers le sud de la France était prévu pour la rentrée suivante. Edgar commençait à déplier puis ranger le stand, avec l'aide de Tugdual, Mériadec et Nedelec, lorsque Malo parut au coin de la plage et se glissa furtivement vers le libraire et son équipe.

- Je venais vous féliciter pour votre travail, Edgar. Cela dynamise l'endroit. Je n'ai pas voulu apparaître en uniforme tout à l'heure au milieu des vacanciers, de crainte qu'ils ne se fassent de mauvaises idées à votre sujet, pouffa-t-il.

- Merci, Malo. Le futur centre commercial aussi va dynamiser l'endroit, répliqua Edgar en souriant, tandis qu'il plaçait une caisse de livres sur un chariot roulant. J'ai entendu dire que les travaux avançaient bien. Quoi qu'il en soit, à notre petite échelle nous avons très

bien vendu, et grâce à mes trois infatigables aides, le stand sera démonté et rangé en un clin d'œil.

- J'ai vu que le maire est venu prononcer un petit mot d'adieu ?

- A son corps défendant, j'ai l'impression, précisa Edgar avec bonne humeur.

Tout en rangeant les objets variés éparpillés sur la caisse, il demanda.

- Avancez-vous sur les crimes de la mère Le Guirrec et sur celui de Karine ?

- Hélas non, reconnut Malo. Manon va être obligée de classer l'affaire à la rentrée, sans élément nouveaux. Elle enrage de s'avouer vaincue, et moi non plus je n'aime pas l'échec. C'est un gros point que nous avons en commun. Mais ne perdons pas espoir, peut-être que dans l'avenir on pourra déterrer toute l'histoire au grand jour.

Il s'arrêta, stupéfait. Edgar se tenait la tête à deux mains, en gémissant.

- Ce n'est pas vrai… Stupide… c'était là tout le temps, sous mes yeux, et je n'ai rien vu… quel imbécile…

- Edgar ? Que vous arrive-t-il ?

- Une… illumination, voilà tout.

- C'est le soleil, fit Malo, conciliant. Un peu de repos chez vous et il n'y paraîtra plus.

Edgar sourit.

*****

Deux jours plus tard, Edgar réunit tous ses amis et connaissances du village dans la librairie après sa fermeture afin de fêter le succès du premier festival du livre. Tout le village s'était déplacé, André Le Foll, Bruno Le Gall, les inévitables Riri, Fifi et Loulou qui pépiaient dans un coin, Vicky et Dylan, Catherine Guillou qui

avait perdu son air évaporé usuel, le maire et sa femme, Anne Le Tallec et France Miron entre autres. Cette fois Edgar connaissait au moins de vue quasiment tous les participants. Même Manon et Malo avaient tenu à assister à la petite fête, et discutaient ensemble dans un coin.

Alerté par un bip de son smartphone qui lui signalait un texto, Edgar hocha la tête avec satisfaction avant de remplir ses devoirs d'hôte. Il leva son verre, imité par l'assistance.

- Je tiens à vous remercier tous de m'avoir accueilli chaleureusement ici dans votre village, moi un nouveau venu, parisien et qui plus est étranger.

Un murmure sympathique se fit entendre dans l'assistance.

- Malheureusement, peu de temps après mon arrivée une tragédie est survenue, et une plus récente vient de se produire, ce que vous savez tous. De manière tout à fait fortuite, j'ai su tout de suite que le premier ne pouvait pas être un vrai suicide, pas plus que le second. Avais-je un don d'observation particulier ? Pour le premier, la mère Le Guirrec ne pouvait tout simplement pas s'être suicidée tout de suite après m'avoir acheté un livre très cher sur ses plantations et cultures de fin de printemps. Ce n'était pas logique. Après enquête, il s'avère qu'elle faisait chanter quelqu'un dans le village. Mais à ce stade, tout le village était suspect, ou d'être la victime du chantage, ou d'être l'assassin. J'ai eu de sérieux soupçons contre Simon le Tallec, mais il s'avère qu'il n'était pas la personne que la mère Le Guirrec faisait chanter. Cependant, jusqu'à ce que son alibi soit définitivement établi, je l'ai gardé sur la liste des suspects du crime. Comme je l'ai par moi-même constaté, il

était parfaitement capable de se débarrasser de quelqu'un qui menaçait ses intérêts. Pour le neveu de Madame Le Guirrec, j'ai tout de suite partagé l'opinion de notre cher policier municipal Malo sur son absence de scrupules, et il faisait un suspect de choix, ainsi que son acolyte. Mais il s'avère que le plan ne s'est pas déroulé comme prévu, une tierce personne était intervenue, et cette personne était connue de Madame Le Guirrec et de Féroce. A mon sens, elle n'a fait qu'une seule erreur dans ce crime.

Malo demanda, le sourcil froncé.

- Mais laquelle ?

- Attendez. Laissez-moi vous expliquer comment je suis parvenu à la vérité.

- La vérité ? Vous voulez dire que vous savez qui a tué Madame Le Guirrec ?

- Mais oui, je le sais. Et je sais aussi qui a tué Karine, madame Guillou.

- C'est vrai ? s'exclama-t-elle. Oh monsieur Spencer, ne me laissez pas languir plus longtemps !

- A ce sujet, je suis sûr que vous savez tous que Monsieur le maire ne voulait pas que certaines informations reviennent aux oreilles de sa femme, et qu'il était la victime du chantage exercé par Madame Le Guirrec.

Il y eut une sorte de fondu-enchaîné dans l'assistance, et tout le monde regarda ailleurs, l'air gêné. Cramoisi, le maire s'écria.

- S'il vous plaît… Est-il nécessaire…

- C'est indispensable. Parce que cela a été la première bizarrerie que j'ai notée, monsieur le maire. Vous êtes un être totalement logique et rationnel. Le démon de midi était à exclure – je suis sûr que vous aimez sincèrement votre femme, et vous ne regardez pas le moindre jupon. Je m'en suis

rendu compte sur la plage. Si vous aviez une liaison avec Karine Guillou, il y avait une raison à cela.

- Laquelle, je vous prie, monsieur Spencer ? demanda la femme du maire, joues rouges et lèvres pincées.

- Voici cette raison.

Avançant, la main, Edgar montra au creux de sa paume le bracelet doré qu'il avait trouvé dans les buissons du bosquet aux Fées.

- J'ai trouvé ceci perdu dans les broussailles du bosquet aux Fées, et l'ai donné à Malo Kerven comme objet trouvé. Il se trouve que personne n'est venu le réclamer depuis. Appartient-il à quelqu'un ici ?

L'assistance tendit la tête pour mieux voir l'objet, mais des hochements de tête négatifs apparurent un peu partout dans l'assistance.

- Cela ne m'étonne pas, fit le libraire réjoui. En fait, je n'ai entendu dire d'une seule personne qu'elle ait perdu quelque chose aux alentours du bosquet aux Fées.

Il hocha la tête en direction du maire.

- C'est votre promoteur, Hugues Briard. Vous vous rappelez ? Lors de notre pré-visite de site, il vous a demandé si vous aviez retrouvé ce qu'il avait perdu. Vous vous êtes empressé de me préciser qu'il s'agissait de son stylo, ce que j'avais d'ailleurs trouvé curieux à l'époque. Je crois que c'était de ce bracelet dont il parlait. Il a mentionné que vous en aviez discuté.

- Ce colifichet ? Vous plaisantez ? lança le maire. Qu'est-ce qu'il a de si important ?

- Alors là, vous me posez la question que je me suis moi-même posée pendant des nuits et des nuits. D'abord, ce bracelet est inhabituel car il est en bronze massif. Ce n'est pas de la camelote. Mais qu'avait-il de

spécial ? J'ai cherché pendant longtemps, à vrai dire. Mais il me semble que la mère Le Guirrec n'avait pas le monopole du chantage. Certes elle vous faisait chanter vous, mais vous-même faisiez chanter Hugues Briard pour des sommes beaucoup plus importantes.
- Vous délirez ! C'est de la calomnie !
- Monsieur de Chevillé, ce matin la police a arrêté la pose du remblai qui devait aplanir la surface où il avait été projeté de construire le parking. Sur mon conseil à Manon Lascaux, nous avons demandé à une équipe d'archéologues de fouiller là où les repérages de site ont été effectués au début de l'opération. Que croyez-vous qu'ils vont trouver ?
Le maire garda le silence.
- Je ne pense pas que le propriétaire de ce bracelet vienne jamais le réclamer, dit Edgar, imperturbable. C'est parce que vous doutiez de ce que Hugues Briard vous a rapporté que vous avez emprunté ce livre sur la colonisation gallo-romaine en Bretagne à la médiathèque, n'est-ce pas ? Au début, vous vous demandiez s'il ne s'agissait pas d'une tromperie de la part du promoteur… Lorsque j'ai su que c'était vous qui l'aviez emprunté, cela m'a étonné. Alors je l'ai lu, moi aussi, parce que je l'ai emprunté à votre suite.
- Je l'avais emprunté pour le compte des travaux scolaires de Karine, fit le maire en haussant les épaules
- C'est impossible, monsieur de Chevillé. Parce que Karine a abandonné le lycée en début d'année, et vous avez emprunté ce livre fin avril, répliqua Edgar. Mais vous lui avez demandé de le rendre pour vous, pensant sans doute qu'on lui poserait moins de questions… et étant désordonnée, elle a

complétement oublié de le faire.

Le libraire regarda le maire bien en face – et il y avait de la tristesse dans ses yeux.

- Je vous aime bien, monsieur le maire. Vous m'avez aidé à mon arrivée ici. Mais lorsque j'ai su que vous étiez le coupable et pourquoi, tout s'est remis en place. Votre liaison avec la jeune Karine poursuivait deux buts : d'abord, si quelqu'un vous voyait payer la mère Le Guirrec ou se trouvait mis au courant du chantage qu'elle exerçait sur vous, vous aviez une raison toute prête à faire valoir. D'autre part, vous attendiez de Karine qu'elle vous donne une dose suffisante des cachets du traitement de sa mère… un traitement lourd qui vous permettrait d'assommer la mère Le Guirrec avant de la pendre. Personne ne pourrait ainsi remonter jusqu'à vous, même si une autopsie était pratiquée et qu'on découvre la drogue.

Le maire ouvrit la bouche, mais sans rien dire.

- Voilà également une bizarrerie sur laquelle il m'a fallu du temps avant de comprendre votre manège, poursuivit Edgar. Car vous avez payé la mère Le Guirrec avec de l'argent prélevé sur les sommes beaucoup plus importantes que vous payait Hugues Briard comme pots de vin… c'était la seule personne à proximité du village à disposer de telles coupures d'argent à sa disposition. Voilà pourquoi aucun retrait suspect n'apparaissait sur votre compte personnel, ou dans les comptes de la mairie.

Edgar glissa un regard en coin vers la femme du maire, qui avait baissé la tête, et dont les larmes coulaient librement sur les joues.

- Je crois que quelqu'un qui vous connaît bien vous a soupçonné dès le départ, mais ne

savait pas pourquoi vous aviez commis de tels actes… et je crois que vous avez fait exprès de dévoiler votre liaison à votre femme, car vous étiez certain que le chagrin la ferait s'éloigner, mais qu'elle vous pardonnerait au final. Et cela vous ôtait tout motif à ses yeux pour assassiner la mère Le Guirrec. Selon vos dires, vous êtes resté chez vous à vous saouler avant de vous rendre à la réunion de chantier. En fait, vous êtes parti par un chemin de terre et êtes entré par l'entrée du jardin chez la mère Le Guirrec, qui vous attendait. Un fois inconsciente, il vous suffisait de la pendre, rincer les tasses qu'elle avait utilisées et partir avec son téléobjectif et son smartphone. Vous n'aviez même pas besoin d'effacer vos empreintes car vous accueillez à son domicile chaque nouveau venu du village, n'est-ce pas ?

- Je vois que vous avez bâti là une bien belle histoire, monsieur Spencer, répondit le maire sarcastique. Comme je vous l'ai dit un jour, vous embellissez le quotidien avec des élucubrations… vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez.

- Le problème pour vous, c'est que je croule sous les preuves, au contraire.

- Lesquelles ?

- Un, votre complice Hugues Briard vient de faire des aveux complets. Deux, les numéros de billets trouvés chez la mère Le Guirrec ont été identifiés par la banque de l'OGEC du chantier comme ayant fait partie d'un versement à votre promoteur. Et trois, on vient d'exhumer une belle fresque romaine sur le chantier, à l'endroit qui allait être recouvert par le remblai et bitumé pour le parking, et c'est probablement loin d'être tout. Vous voulez la voir ? On vient de

m'envoyer une photo sur mon smartphone. Il est probable qu'il y a toute une villa gallo-romaine là-dessus. On est près de la mer, sans doute y a-t-il eu une invasion… Et les habitants ont fui, laissant tout en l'état.
Le maire étrécit les yeux.
- Très bien, cela prouve la vraie raison du chantage de la mère Le Guirrec. Mais prouvez donc ma participation aux deux meurtres, lança-t-il avec défi.
- J'y viens, répliqua Edgar avec calme.

Chapitre 25 – Confrontation

Dans l'assistance, on regardait le maire avec un mélange d'effroi et d'horreur, et le libraire avec expectative.

- En ce qui me concerne, votre participation au crime de la mère Le Guirrec est établie par une petite erreur de votre part. En fait, vous avez voulu trop prouver. Vous avez prétendu avoir essayé de forcer la porte de cette femme pour récupérer les photos compromettantes de vous et Karine – en réalité, bien sûr, il n'y en avait aucune, la mère Le Guirrec vous faisant chanter pour une toute autre raison. Vous aviez déjà tout pris lors du crime, probablement une rencontre entre vous et Hugues Briard où la mère Le Guirrec a vu celui-ci vous remettre de l'argent. Cependant, dans votre esprit une tentative d'effraction ratée renforçait votre innocence. Et c'est là que vous avez fait une erreur.

- C'est-à-dire ? demanda le maire, sourcil levé.

- Vous aviez déjà la clé de la maison à votre disposition à la mairie, dans le bureau de Malo Kerven qu'il ne ferme jamais. Et il vous avait dit qu'elle s'y trouvait. Aucun être doué de bon sens ne serait allé cambrioler une maison dont la clé se trouvait dans le bureau voisin ! Il n'y avait donc aucune raison à cette tentative d'effraction, sauf si vous vouliez vous distancer du crime, et établir que le chantage et le crime n'étaient pas liés. Pour vous dire la vérité, c'est là que j'ai commencé à m'intéresser à vous.

- Ce n'est pas une preuve que j'ai assassiné la mère Le Guirrec. Je peux très bien avoir passé le début de soirée chez moi, écrasé par le chagrin, non ?

- Non. La preuve de la préméditation de l'assassinat de la mère Le Guirrec, c'est qu'Anne le Tallec s'est rendue ce soir-là à la réunion d'organisation de la kermesse de l'école. Vous y étiez aussi attendu pour la première partie de la réunion, monsieur le maire, et vous avez décommandé exactement deux jours avant l'assassinat de la mère Le Guirrec. Anne le Tallec m'en avait déjà parlé, et un simple coup de fil à votre secrétaire a confirmé le fait. Dites-moi, comment pouviez-vous savoir *à l'avance* que vous alliez tout avouer à votre femme et seriez écrasé par le chagrin en début de soirée ?

Pour la première fois, la peur apparut sur le visage du misérable.

- Hugues Briard a aussi dit qu'il n'était pas au courant du crime que vous aviez commis, mais il savait que quelqu'un vous faisait chanter. Vous avez effacé toutes les images compromettantes, car vous êtes extrêmement prudent, mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Nous avons retrouvé sur le mobile d'Hugues Briard les photos que la mère Le Guirrec vous avait envoyées au tout début, de manière anonyme. On y voit en particulier s'échanger de belles coupures de cent et deux cents euros, les mêmes qui se sont retrouvées chez la mère Le Guirrec après sa mort. Je pense que ceci constitue une très forte présomption.

- Pardon monsieur Spencer, mais je ne saisis pas, intervint France Miron. Quelle était donc la raison de ce chantage sur le promoteur ? Pourquoi ce site archéologique changerait-il les choses ?

- Madame Miron, le chantier allait se trouver bloqué pour des mois, voire des années ! De

plus, il n'était pas sûr qu'on permette à un centre commercial de se construire si près du site… c'est toute l'opération qui se trouvait remise en cause. Pour la mairie, l'impact était moindre car la fréquentation touristique allait contrebalancer la perte des commerces, mais pour le promoteur c'était des millions et des millions déjà engagés qui allaient partir en fumée, car le processus de permis de construire a pris énormément de temps !

- Et pour Karine ? demanda Madame Guillou en se tordant les mains.

- Je crois qu'elle ne valait plus grand-chose pour Monsieur de Chevillé lorsqu'elle a pourvu celui-ci en médicaments dangereux pour son forfait. Je ne sais pas quelle histoire il a pu lui raconter pour les obtenir. Mais lorsque Karine a appris, suite à votre arrestation, que ceux-ci étaient liés à l'assassinat de la mère Le Guirrec, elle représentait un danger pour Monsieur de Chevillé. On les a vus se disputer ensemble, et je pense qu'elle a menacé de le dénoncer pour vous innocenter. Il l'a donc réduite au silence. Je ne pense pas qu'il s'agissait d'un meurtre prévu dès le départ, madame Guillou.

- Ma pauvre petite fille… dit-elle, la voix brisée.

- Vous n'avez pas de preuve pour ce crime-là, intervint Malo.

- Non. Moi je n'ai pas de preuve.

Edgar Spencer s'était exprimé de manière calme, sans émotion, mais en regardant intensément Bénédicte de Chevillé. Tout à coup, celle-ci prit la parole.

- Ce soir-là, Arnaud est parti se promener – pour se vider la tête, disait-il. J'étais jalouse suite à sa liaison avec Karine, et je l'ai suivi

de loin. Il est monté au promontoire et je m'apprêtais à repartir lorsque j'ai vu Karine y monter également. J'étais furieuse… je pensais qu'il allait recommencer à me trahir, alors je suis montée moi aussi. J'étais presque arrivée au sommet lorsque je les ai vus se battre. Et je l'ai vu la pousser dans le vide.

- Bénédicte ! s'écria Arnaud de Chevillé, le visage livide.

- Après, je l'ai vu redescendre. Je m'étais cachée derrière un des sapins. J'étais horrifiée, en état de choc. Il s'est approché du corps – Dieu ! Quel affreux spectacle ! – et a glissé quelque chose dans la main, en resserrant les doigts dessus. Puis il est parti comme si rien ne s'était passé. J'ai pleuré, sangloté devant le corps de la pauvre Karine… mais il n'y avait plus rien à faire pour l'aider.

Elle regarda Catherine Guillou bien en face.

- Pardon, Catherine. J'aurais dû dire tout de suite ce que j'avais vu.

- Merci, madame, dit simplement Edgar. Je savais que vous alliez faire votre devoir.

- Comment saviez-vous, monsieur Spencer, que… j'étais au courant ?

- Votre pèlerinage, répondit-il. J'ai compris que vous aviez vu quelque chose.

Manon s'avança et prit un ton officiel pour procéder à l'arrestation du maire qui, blême, semblait plus atteint par le fait que sa femme se soit retournée contre lui que par toute autre chose. Il quitta la salle avec Malo et Manon sous les regards dégoûtés et horrifiés de ses administrés. Sa femme lui emboîtait instinctivement le pas lorsqu'Edgar l'arrêta.

- Non, madame de Chevillé. Votre place est ici.

- Que voulez-vous dire ?

- S'il vous plaît ! fit Edgar en frappant dans les mains. J'ai besoin de votre attention.

Toute l'assistance se tourna vers lui, choquée de ce qu'elle venait d'apprendre.

- Je m'excuse sincèrement de ce que je viens de faire à votre petit village, dit-il. Monsieur de Chevillé était maire depuis de longues années, et vous vous retrouvez sans personne à la mairie. Or, j'ai une dette envers vous. Il faudra quelqu'un de confiance pour rediriger les relations avec l'OGEC, l'annulation ou la modification du projet du centre commercial, le scandale de l'arrestation du maire. Personne ne pourra mieux le faire que Madame de Chevillé.

- Monsieur, vous n'y pensez pas ! s'écria-t-elle.

- C'est vous qui aimiez ce village, madame. C'est vous qui faisiez la plupart du travail municipal. Personne d'autre que vous ne peut aider la municipalité dans ce moment difficile. Ils ont tous besoin de vous ici. Au nom de la justice, vous avez eu le courage d'incriminer votre propre mari. Vous n'avez pas à faire vos preuves envers qui que ce soit ici.

- S'il vous plaît, madame de Chevillé, restez, dit Bruno Le Gall d'une voix forte.

- Je vote pour vous ! fit Madame Miron en levant la main.

Emue, Bénédicte de Chevillé vit les mains se lever une à une dans l'assistance – y compris celle d'Edgar Spencer et de Catherine Guillou.

- Je vous promets de faire de mon mieux, dit-elle, les yeux embués.

Un tonnerre d'applaudissements salua sa décision.

Epilogue

Malo vint voir Edgar quelques semaines après cela. Il le trouva affairé à débarrasser des rayonnages dans sa librairie, qui s'était maintenant installée dans le paysage quotidien du village et de ses environs. Elle n'était quasiment plus jamais vide, et Edgar avait pu embaucher Vicky à plein temps.

- Bonjour, Edgar. Ne me dites pas que vous nous quittez ?

Le libraire émergea du fond de son magasin, couvert de poussière.

- Mais non, bien sûr que non, fit-il, surpris. Je préparais des retours de fins de série à mon distributeur.

- Tant mieux. Je venais vous tenir au courant des derniers développements, fit le policier, souriant.

- A savoir ?

- Monsieur de Chevillé a admis les deux meurtres, et plaide coupable. Manon a reçu les félicitations de son supérieur, ajouta-t-il avec une grimace. Elle m'a même invité au restaurant pour fêter cela, mais j'ai décliné.

Edgar faillit intervenir, mais ne dit rien. Malo continua.

- Bénédicte de Chevillé a repris la mairie en main. C'était l'adjointe de son mari, comme il se trouve dans l'incapacité de poursuivre son mandat, elle est légalement en charge de l'intérim jusqu'à l'organisation de nouvelles élections. Mais la mairie lui est d'ores et déjà acquise. Vous avez fait exprès de réunir les gens du village, n'est-ce pas ?

- Je ne voulais pas qu'elle soit teintée par une assimilation à son assassin de mari, reconnut Edgar. Au final, c'est elle qui a eu le courage de le dénoncer.

- Et cela lui a valu l'admiration et le respect

de tous. Bravo, Edgar. Elle le méritait.

Edgar s'épongea le front, et dit.

- De mon côté, j'ai eu des nouvelles de Catherine Guillou. Elle quitte la région et met sa maison en vente pour s'installer près de son frère à Toulouse. Il y a déjà plusieurs offres, m'a-t-elle dit. Et tenez…

Il désigna une superbe aquarelle de voilier qui trônait au-dessus de la caisse.

- Elle m'a offert ceci pour me remercier d'avoir élucidé le meurtre de sa fille. Mais à la vérité, je n'ai pas fait grand-chose.

- Je ne dirais pas ça, fit Malo avec le sourire. Depuis que vous êtes arrivé, le village a pas mal changé.

- C'est vrai, acquiesça Edgar avec un soupir. J'espère que les gens ne m'en voudront pas trop.

- Oh, je ne pense pas. Finalement, le magasin d'articles de plage et l'échoppe de glaces ont bien été vendus à France Miron. Elle va embaucher un chef et du personnel pour ouvrir sa pizzeria sur la plage, ainsi qu'une nouvelle caissière pour le magasin. Vous savez, même des mamies comme Riri, Fifi et Loulou seront ravies de pouvoir sortir ensemble au restaurant de temps en temps.

- Ah ! Vous aussi, vous vous mettez aux surnoms ? demanda Edgar malicieusement.

Malo se mit à rire.

- Comme vous voyez ! Mais au fait, où est Vicky ?

- Elle a pris un jour de congé pour s'occuper de son emménagement. Elle et Dylan ont finalement pu s'installer ensemble, lui apprit Edgar, rayonnant. Vous savez, la maison de la mère Le Guirrec…

- Oui ?

- Eh bien, Sylvain Le Guirrec en a

légalement hérité, mais cela ne l'avance pas à grand-chose. Personne n'en a voulu. Lorsqu'on sait qu'on doit faire signer l'acte de vente à la prison par quelqu'un qui a voulu faire tuer l'ancienne propriétaire, cela calme les gens ! Toute l'histoire s'est répandue comme une traînée de poudre… du coup, Sylvain Le Guirrec a essayé de passer par une agence pour louer la maison, avec un résultat tout aussi désastreux. Ils ont dû baisser le loyer deux fois. Comme j'ai embauché Vicky à plein temps, Dylan et elle ont pu emménager.

- Elle n'est pas superstitieuse ?

- Pensez-vous ! D'ailleurs je crois qu'ils ont rénové la maison entièrement dans un style ultra moderne. Le jardin a peut-être un peu pâti de cet arrangement, car Vicky s'intéresse au jardinage autant que moi, mais ils ont enfin leur chez eux. Je suis content pour eux.

- C'est des gosses bien. Je vous l'avais dit dès le début.

- En parlant de jeunes, les parents de Tugdual, Mériadec et Nedelec sont venus me voir ce matin pour me remercier, fit Edgar. Vous savez, les Poulenc ? Il semble qu'une des solutions envisagées par le promoteur qui a remplacé Hugues Briard soit de racheter le terrain de leur grand-père Mahé, afin d'y transférer le parking. Les nouveaux promoteurs espèrent négocier une distance suffisante entre le centre commercial et le site des ruines gallo-romaines pour pouvoir finalement mener le projet à bien. Je croise les doigts pour eux, car les parents Poulenc ont besoin de cet argent pour financer les études de leurs trois gaillards. Cela va changer leur avenir.

- Et vous-même, Edgar ?

- Comment cela ?

- Lorsque vous êtes venu ici, vous vous attendiez à une petite vie tranquille d'un village perdu dans le Morbihan… on ne peut pas dire que cela ait été le cas. Comment envisagez-vous l'avenir ?

Edgar arrêta son travail, et sourit.

- Je crois qu'une petite vie tranquille ne m'aurait pas réussi, vous savez. Et le village de Kerdavallec tel qu'il est me convient merveilleusement.

- Alors nous pouvons compter sur votre présence ici pour longtemps ?

- Aussi sûr que deux et deux font quatre.

- J'en suis heureux. Vous dispensez toujours de bons conseils, Edgar.

Alors que le policier approchait de la porte, Edgar le rappela.

- Malo ? Vous savez, en parlant de conseil…

- Oui ?

- Si j'étais vous, j'accepterais cette invitation de Manon.

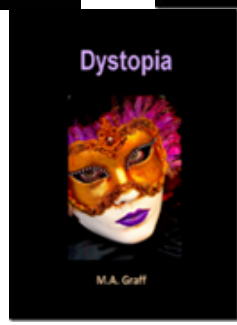
Malo sourit, et renfonça sa casquette de policier devant ses yeux.

- On verra, dit-il en franchissant le seuil.

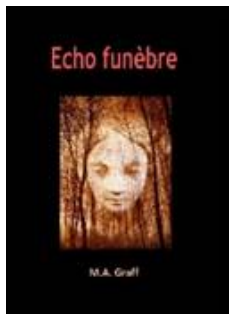
Collection « Ombres et Mystères »

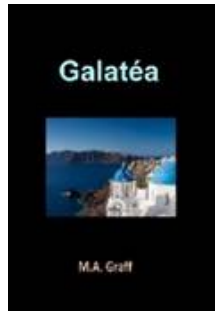
REVENANT LE VOISIN MYSTIFICATION

SANG BLEU POKER FACE LE SERPENT



BRUMES CONTINUUM DYSTOPIA





ECHO FUNEBRE FLEUR DE MORT GALATEA

HORTENSE

Série « Les enquêtes d'Edgar Spencer »

L'AFFAIRE LE GUIRREC
Tome 1

Composé et édité par les éditions Ramsès VI
Achevé d'imprimer en janvier 2020
Par
SOBOOK SARL
A Roubaix (Nord-Pas-de-Calais)

Imprimé en France

Dépôt légal : octobre 2019
Numéro d'éditeur : 978-2-919578
N° ISBN : 978-2-919578-29-0